

CHAPITRE XIV

Le village de Nagy-Korpad. — L'auberge. — La maison du juge. — La justice en Hongrie. — Chez M. le pasteur. — Comment la réforme s'introduisit aux sons du violon. — L'école du village. — Chez les Tziganes.



Une prison champêtre.

L'invitation des deux paysans n'était pas de celles qu'on refuse, mais qu'on provoque. Le lendemain donc, immédiatement après le déjeuner, je remontai en voiture avec M. L..., et nous galopâmes du côté du village de Nagy-Korpad. Le temps me favorisait ; la journée s'annonçait de

nouveau superbe ; l'air était d'une transparence élyséenne, et le soleil déroulait ses larges nappes de lumière comme des champs de blé d'or au milieu des steppes.

Une demi-heure après, nous étions au village, roulant sur le sable d'une large rue que vingt chevaux auraient pu traverser de front. Les maisons se dressaient à la file, à une assez grande distance les unes des autres, toutes blanches, comme des tentes, et à demi cachées dans des massifs d'acacias. Derrière les palissades et les murs de terre, on apercevait de temps en temps la tête curieuse d'une jeune fille ou d'une vieille femme qui nous regardait passer. Des troupeaux d'oies, faisant de larges plaques neigeuses, dormaient au soleil, et des cochons criaient autour de nous avec une familiarité de chiens se promenant dans les rues.

A mesure que nous avançons, l'église grandissait à nos yeux, avec son haut clocher revêtu de fer-blanc. En face de l'église s'élève une grande

maison à l'épais toit de chaume : c'est l'auberge, tenue par un juif. Elle appartient au domaine¹ et se loue douze cents florins (trois mille francs) par an. Si le paysan boit peu, il emprunte beaucoup, et le descendant de Jacob, qui ne prête jamais au-dessous de cinquante pour cent, fait des affaires excellentes. C'est moins un aubergiste qu'un banquier et un prêteur à la petite semaine. Le Magyar, qui croit se déshonorer s'il est autre chose que laboureur, berger ou soldat, exerce bien rarement la profession d'aubergiste. Il laisse ce rôle de valet de tout le monde aux Allemands et aux juifs. M. de Gérando raconte un fait personnel qui lui arriva un jour et qui montre quelle bonne opinion ont les Magyars de la probité tudesque : « J'avais oublié, dit-il, dans une auberge, une bague à laquelle je tenais beaucoup. Le postillon détela un de ses chevaux, partit au galop et revint avec la bague que je croyais perdue. Je lui demandai comment il s'y était pris pour la retrouver : — Il n'y avait dans l'auberge, me répondit-il, que des paysans; voyant que le bijou n'était pas sur la table où vous l'aviez laissé, j'ai dit à l'aubergiste qui jouait la surprise : — Tu es le seul Allemand ici; donc c'est toi qui as pris la bague. Et après quelques façons, il me la rendit. »

Notre voiture s'était arrêtée : nous étions arrivés devant la maison du juge; une petite table noire, fixée à une des poutres qui soutenaient le toit en saillie, et des ordonnances gouvernementales clouées près de la porte, l'indiquaient. Notre ami Béri Janos nous attendait en fumant sa pipe.

Il nous fit entrer dans la salle d'audience, qui servait en même temps de chambre à sa famille : pièce assez spacieuse, meublée comme se meuble le paysan hongrois, sans luxe, du strict nécessaire : deux lits, un coffre de bois peint servant d'armoire, une table avec un encrier, quelques chaises. Une grosse horloge accrochée dans un coin se livrait à son tic-tac solitaire, comme une vieille grand'mère qui radote. Sur une tablette, au-dessus d'une croisée, on voyait quelques livres se soutenant les uns les autres, semblables à une bande d'ivrognes qui trébuchent. Une lithographie représentant les membres du ministère magyar, était placée à l'endroit le plus apparent de la chambre, et une vaste étagère garnie d'assiettes, de plats, de cruches colorées, indiquait le degré d'aisance du propriétaire, car chez la plupart des paysans, on mange tous au même plat. Mais on aurait une très-fausse idée des Hongrois, si l'on croyait qu'ils ont conservé la malpropreté orientale. Les tables, les bancs, les chaises, la vaisselle sont au contraire lavés, frottés, entretenus avec un soin presque hollandais. On

¹ Le seigneur a seul le droit de bâtir des auberges dans les villages situés sur ses terres, et d'établir des moulins et des bacs sur les cours d'eau qui traversent sa propriété.

dirait que les rideaux des fenêtres, les draps des lits, le linge de la table ont été tissés avec de la neige, tant leur blancheur est éblouissante. A la veille de chaque fête, on voit des femmes occupées à reblanchir du haut en bas leur maison, à repasser les murs à la chaux, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Les oies, les poules, les cochons ne sont pas ici les hôtes familiers du logis, comme chez les paysans bosniaques et roumains. Les reproches de malpropreté adressés par des voyageurs aux Hongrois sont principalement fondés sur l'usage que la plupart des paysans font de la graisse de porc pour lisser leurs longs cheveux, et qui parfois inonde leur



— Voilà Sa Majesté paysanne!

visage : aujourd'hui il n'y a plus guère que les Tziganes qui s'enduisent encore tout entiers de saindoux, pour plaire davantage à leurs femmes et se garantir contre l'intempérie des saisons.

Je voulus mettre à profit la visite que nous faisons au juge, et je lui demandai quelques indications sur la manière dont se pratique la justice en Hongrie.

Mais d'abord, car la matière est intéressante et peu connue, disons un mot de l'ancien code pénal, qui est un recueil complet des plus atroces supplices que l'imagination ait inventés.

— Du temps de saint Étienne, une femme qui, pour la troisième fois, avait été surprise en flagrant délit de vol, était vendue. Le voleur, pour la première fois, avait le nez coupé; pour la seconde fois, on lui arrachait

les oreilles; la troisième fois, on le pendait. Il pouvait toutefois racheter son nez et ses deux oreilles, moyennant cinq bœufs pour chacune de ces trois parties saillantes du visage. Sous Ladislas, un paysan volait-il une oie, on lui crevait un œil; le clerc qui volait une poule ou des pommes était passé par les verges; le parricide était cousu dans un sac de cuir avec un chien, un coq, un chat, un écureuil et des serpents, et jeté à l'eau. On lapidait les blasphémateurs. Les criminels condamnés au bûcher étaient d'abord étranglés, ou bien on leur attachait au cou un sac de poudre pour abrégier leur torture. Celui qui, en temps de guerre, trahissait, était mis à la broche et rôti comme un porc. — On peut lire dans l'histoire de Hongrie le terrible supplice de Georges Dozsa, qui s'était mis à la tête de l'insurrection des paysans contre la noblesse, en 1514, et qui fut défait et capturé sous les murs de Temesvar. « Voilà Sa Majesté paysanne, disaient les seigneurs magyars avec une ironie amère, oubliant que quelques semaines auparavant, ils avaient tremblé devant lui; le voilà! Demain, on posera la couronne sur sa tête, le forgeron l'a taillée dans le fer; on lui donnera un sceptre royal qui pèse quinze livres, et un trône de fer sur lequel il sera à l'aise. » Le lendemain, Dozsa était assis sur un trône ardent avec une couronne en fer rougie sur la tête; on le saigna, et l'on donna son sang à boire à son frère. Sur quarante de ses plus vaillants compagnons laissés douze jours sans nourriture, trente et un étaient morts de faim; ceux qui avaient survécu furent amenés devant Dozsa et forcés de manger de sa chair qu'on lui arrachait avec des tenailles brûlantes. Trois paysans qui refusèrent d'obéir aux bourreaux furent empalés séance tenante; enfin, ce qui resta du cadavre de Dozsa fut mis dans des marmites et servi à ses partisans.

Pour les petits délits, les formes de la pénalité étaient parfois burlesques. On enfermait, sur la place publique, les femmes querelleuses dans une cage comme celle des écureuils, et les malicieux gamins accourraient en foule pour s'amuser à faire tourner la coupable; bientôt la pauvre femme avait le vertige et subissait toutes les épreuves d'un violent mal de mer.

Les hommes étaient liés sur un cheval de bois et obligés d'essuyer toutes les insultes des passants; plus tard, le cheval fut remplacé par un poteau, auquel le condamné était retenu par un collier de fer.

Il y a quelques années, on voyait encore, devant la maison du juge de village, un instrument de bois grossier appelé en allemand *bock*, en slovaque *klada*, et en hongrois *kalada*, lequel servait, faute de prison, à maintenir les malfaiteurs en état d'arrestation.

La kalada avait cinq ouvertures dans lesquelles on pouvait enfermer à volonté les mains, les pieds ou la tête du délinquant. Le juge de Nagy-Korpad me dit qu'une vieille étable à porcs lui servait maintenant de prison. Bien que les peines corporelles soient abolies, il y a encore des juges qui emploient le fouet. Le coupable est étendu sur un banc, et une traverse de bois lui maintient les jambes et les épaules, afin que les coups frappent d'une façon bien régulière la partie la moins noble, mais la plus sensible de l'individu.

Le juge de village est élu chaque année par la commune. S'il refuse sa nomination, il est passible d'une amende de cent florins. Le juge supérieur, qui réside au chef-lieu, est élu par le comitat; quant au juge criminel, il est nommé par le roi. Les Pandours ou gendarmes ruraux sont sous la dépendance immédiate du juge supérieur; mais ils sont si mal payés, que dès qu'on signale des brigands dans la contrée, ils déposent l'uniforme. On est alors obligé d'avoir recours aux soldats.

Le juge nous accompagna au presbytère, puis il nous quitta en nous disant qu'il nous rejoindrait à la maison d'école. Nous entrâmes, et comme la porte de la chambre de M. le pasteur était ouverte, nous eûmes devant nous un de ces délicieux tableaux d'intérieur, à la manière de Gérard Dow. Dans le calme demi-jour d'une pièce assez vaste, assis au fond d'un vieux fauteuil, les lunettes suspendues au bout du nez comme au-dessus d'un précipice, la tête de travers, les yeux clos, la bouche ouverte en forme d'entonnoir, une de ses mains sur le ventre, et de l'autre retenant un chibouck éteint, M. le pasteur faisait sa sieste après son premier déjeuner, qui avait dû être plus copieux qu'à l'ordinaire. Rien de doux, de reposé, de tranquille comme cette chambre, où l'on n'entendait pas même les mouches voler, et où un rayon de soleil rampait à terre comme un serpent d'or. Un piano à queue, recouvert d'un tapis, dormait dans un coin d'un sommeil de cercueil. M. L... se dirigea sur la pointe des pieds vers l'instrument, l'ouvrit, et fit ruisseler sur ses cordes les notes étourdissantes d'une valse viennoise. M. le pasteur se réveilla en sursaut, et ce fut de part et d'autre de grands éclats de rire.

— Je croyais vous faire entendre la musique des anges et vous plonger dans l'extase, lui dit M. L... en continuant sa danse endiablée.

Le pasteur, sans me connaître, vint à moi avec cette amabilité hongroise si cordiale et si franche, et me fit asseoir à la place d'honneur, sur le sofa.

C'était un homme jeune encore, à la figure pâle et énergique, aux yeux et aux cheveux noirs, vêtu à la hongroise d'une longue redingote à bran-

debourgs, de culottes à pont-levis, et chaussé de hautes bottes. Il me dit qu'il avait d'abord été pasteur en Croatie. Nous touchâmes à bien des sujets.

— Comment, lui demandai-je, la réformation a-t-elle été introduite en Hongrie?

— Calvin, me dit-il, la prêchait en Suisse; un prêtre, nommé Staray Mihaly, se rendit auprès de lui, faisant la route à pied; il embrassa la nouvelle doctrine, revint en Hongrie, et s'en alla de village en village prêcher la réforme. Comme il avait une belle voix et savait jouer du violon, il s'installait sur la place publique, chantait des airs hongrois, et quand la



Le condamné était retenu par un collier de fer.

foule avait fait cercle autour de lui pour l'écouter, il se mettait à prêcher; le plus souvent on le chassait, mais quelquefois on l'écoutait. Dans notre comitat, ce sont les seigneurs qui les premiers ont passé au calvinisme. Jusqu'à Joseph II, la religion protestante ne fut que tolérée; maintenant encore les réformés ont tous les frais du culte et l'entretien des pasteurs à leur charge.

— Quelles sont vos relations avec les prêtres catholiques? demandai-je au pasteur.

— Excellentes. On n'a pas souvenir d'un conflit entre un membre du clergé protestant et du clergé catholique. Les haines religieuses sont inconnues chez nous. Dans les villages mixtes, on voit le pasteur venir une ou deux fois la semaine s'attabler au coup de midi chez le prêtre catholique.

Lorsqu'en 1858, le comte Léon Thun, ministre des cultes d'Autriche-Hongrie, voulut restreindre les droits des réformés, le primat de Hongrie demanda lui-même, le premier, que la liberté confessionnelle fût respectée. Dans certains villages, où les protestants sont trop pauvres pour avoir un temple à eux, on tire un rideau devant le maître-autel de l'église catholique, et l'on y célèbre le culte réformé.

— Le clergé est-il influent ?

— Non, et sa tolérance est d'autant plus grande qu'il rencontre une indifférence à peu près complète parmi le peuple.

Je m'informai encore s'il y avait beaucoup de pratiques superstitieuses parmi les paysans. Le pasteur m'en cita quelques-unes, communes presque à tous les peuples de l'Europe.

A la fin du siècle dernier, on brûla encore quelques sorcières. Comme la pluie n'était pas tombée de tout l'été, les habitants d'un village, au bord de la Vag, attribuèrent la sécheresse aux maléfices du démon; les juges firent saisir toutes les vieilles femmes, et, les ayant conduites à la rivière, on les jeta l'une après l'autre dans l'eau profonde. Toutes celles qui, au lieu de surnager comme un morceau de liège, enfoncèrent, furent considérées comme sorcières, repêchées et enfermées dans la prison du comitat, où elles restèrent le temps nécessaire à l'instruction de leur procès. On les força, à coups de fouet, à se déclarer coupables, et l'on finit par les brûler vives.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un paysan et d'une paysanne qui étaient entrés comme nous, sans frapper.

— Mille pardons, me dit le pasteur, mais voici un couple qui est pressé de demander son divorce : il revient pour la troisième fois.

— C'est donc vous que cela regarde? fis-je en me levant.

— Un peu. Quand les réformés hongrois veulent divorcer, ils doivent se présenter trois fois devant le pasteur, qui écoute leurs griefs et leur donne, au besoin, des conseils; mais si, grâce à son office, les conjoints ne parviennent pas à s'entendre, il leur délivre une déclaration écrite qu'ils vont porter au tribunal du comitat, qui prononce en dernier ressort.

En sortant du presbytère, nous passâmes devant le temple, autour duquel se groupent de jolies maisons blanches, entourées de vignes et de jardins, alors remplis de fleurs et ombragés de vertes tonnelles.

La maison d'école, qui s'élève à deux pas, ressemble aux autres maisons. Les garçons et les filles sont réunis dans la même salle, dont les murs sont décorés de nombreuses cartes de géographie et de tableaux coloriés de plantes et d'animaux. L'école, obligatoire pour les enfants de six ans

à douze ans, est à la charge des paysans eux-mêmes, qui nomment le maître.

— Quel est votre traitement? demandai-je à l'instituteur.

— J'ai cent élèves; chaque élève me paye un florin par an et m'apporte une oie, un poulet ou une poule. La commune me fournit le logement, le bois, treize hectolitres de fruits et de vin, et un champ de six hectares. Ce sont les paysans qui cultivent mon champ, mais c'est moi qui fournis le grain ou les pommes de terre. J'engraisse quelques cochons, j'ai une basse-cour de grand seigneur, je suis en somme très-heureux. Dans d'autres villages, le maître d'école est nourri par les habitants, chez qui il va prendre ses repas, en passant d'une famille à l'autre; moi, j'aime mieux être chez moi, au risque de boire quelquefois de l'eau.

Nous sortions de l'école, quand le juge vint nous rejoindre.

— Venez avec moi tout de suite, nous dit-il... Une petite surprise pour le frère français!

Nous entrâmes avec lui dans une maison voisine, où travaillait un fabricant de *szür*¹, de *bunda*, de *rékli* et de pelisses. Il en avait étalé de magnifiques, avec des broderies éclatantes, des fleurs en cuirs de diverses couleurs, des broderies, de gros boutons d'argent et des garnitures de soie ou de velours. De même que les Arabes, les Hongrois ont un instinct merveilleux pour combiner les couleurs, les mélanger, leur faire produire des contrastes, et nouer leurs broderies en arabesques délicates et ingénieuses. Sur tous ces vêtements à fond blanc, le bleu, le rouge, le vert, l'orangé, le jaune vif se mêlent et se fondent, formant un ensemble des plus riches et des plus harmonieux.

— Nos femmes et nos jeunes filles, me fit dire le juge par l'intermédiaire de M. L..., ne portent ces élégants costumes que les jours de fête et les dimanches; en été, le *rékli* est souvent remplacé par la chemise de toile à courtes manches brodées, qui laissent les bras à demi nus. Mais je n'ai pas voulu que vous partiez de Nagy-Korpad sans avoir vu la bonne tournure qu'ont nos paysannes dans leurs vêtements d'apparat. Veuillez vous tourner...

Je venais d'entendre le bruit d'une porte qui s'ouvrait; je me tournai, et ce que je vis était à la fois une surprise charmante et un délicieux tableau vivant.

Sur un large escalier de bois conduisant à une chambre élevée de deux ou trois mètres au-dessus de celle où nous étions, se tenaient trois jeunes

¹ La *szür* est un grand manteau de drap blanc, tout orné de broderies de couleur.

filles, vêtues du costume national hongrois. Leur taille se dessinait sous le rékli, cette pelisse enjolivée de soutaches et de boutons d'argent, toute frappée de broderies et de fleurs de cuir ouvragé, pareille à un dolman de hussard, et doublée de peau de mouton avec sa laine blanche, chaude et caressante. Leurs jupons superposés, tuyautés de mille plis, descendaient en bouffant, au-dessus de la cheville, sur le bas bien tiré, laissant voir la jambe et le pied chaussé de souliers fermés, aux hauts talons destinés à retentir en cadence dans les évolutions de la czardas. Un tablier noir, garni de dentelles, était noué sur les jupes, et un fichu de couleur voyante jeté autour du cou et sur les épaules. La chevelure, divisée verticalement en raie lisse, se réunissait au chignon en deux superbes nattes qui retombaient sur le dos, entourées de rubans roses et verts, et de petites chaînettes d'argent.

Les jeunes paysannes descendirent de l'escalier, et le juge, avec une bonhomie joviale, me détailla une à une toutes les parties de leur costume.

— Et maintenant, nous dit-il en tirant sa montre, allons chez les Tziganes.

Chez les Tziganes! c'est-à-dire au fantastique pays de Bohême, au pays de l'insouciance, de la gaieté, du caprice vagabond, de la paresse rêveuse!

Libre comme l'oiseau, voyageur comme le vent, le Tzigane s'en va où son humeur le pousse, au gré de sa volonté ou de sa fantaisie. Que lui faut-il pour être heureux? Une brune compagne, du soleil, un tapis d'herbe, un horizon sans barrière, le chuchotement d'un ruisseau dans la mousse, un peu de cette poésie de la vie sauvage qui fait paraître si triste et si monotone la vie civilisée. Là où il trouve de quoi nourrir ses chevaux, et assez de bois pour faire du feu, il dresse sa tente de toile, et passe ses journées couché sur le dos ou sur le ventre, fumant sa pipe, « aussi tranquille que si rien ne lui manquait sur la terre », et rêvant, en regardant la fumée se disperser dans les airs, des rêves ineffables. « Dans l'ivresse de leur indépendance, a dit le poète qui les a chantés ¹, les Tziganes narguent la misère ainsi que l'injustice du sort; j'ai appris d'eux comment on se console quand le destin nous trahit : on se console en dormant, en fumant et en chantant. »

Dans son apparente misère, ce Mohican de l'Europe reste millionnaire d'illusions, de gaieté, de bonne humeur. Pour lui, le premier des biens, c'est la liberté. Le pays où l'on rêve, où l'on peut se griser de paresse,

¹ LÉNAU, auteur du *Calaret dans le steppe*, des *Trois Tziganes*, etc.

s'enivrer de musique, voilà sa patrie, le pays qu'il cherche et qu'il adopte! Et où pourrait-il le mieux trouver que dans ces immenses steppes de la Hongrie, où l'on voyage des journées entières sans rencontrer d'autres êtres vivants que des aigles, des cigognes, des vols de canards et des troupeaux de chevaux sauvages?

Comme le Bédouin, dont il est le frère en vagabondage et en poésie, le Tzigane ne s'enracine pas à la terre, il n'a pas de foyer, même quand il



Tzigane hongrois.

habite une hutte ou une cabane. Sa maison de toile se plie à son gré, et il la transporte d'un point à l'autre comme un vêtement dans un sac. Quelques-uns cependant, comme ceux que nous allons voir, logent dans de petites maisonnettes en dehors des villages, ou se creusent des habitations dans la terre, comme des Troglodytes. Mais le chez oi a si peu d'attraits pour les membres de ces tribus errantes, qu'il est bien rare qu'ils passent l'été dans leurs demeures. Ils s'en vont dans les bois ou dans la puszta, au grand air, au soleil, où les poussent le vent et l'amour de la liberté.

Il y a des maisonnettes de Tziganes qui restent fermées des années entières; un beau jour, la fumée bleue et diaphane sort de nouveau par la

porte ouverte; des enfants nus, cuivrés comme de petits Indiens, jouent avec un gros chien, à museau de loup, d'une saleté repoussante; un homme décharge une charrette encore attelée de deux chevaux maigres, et une femme, la pipe à la bouche, à demi vêtue d'un jupon et d'une chemise déchirés, s'en va, avec un vieux baquet, puiser de l'eau à la citerne. La famille est revenue, mais ce n'est pas pour longtemps; un matin, la maisonnette est de nouveau close : les oiseaux de passage se sont envolés!



CHAPITRE XV

Intérieur tzigane. — La cuisine bohémienne. — Deux recettes. — Mœurs tziganes. — Population tzigane en Hongrie. — Langue et origine des Bohémiens. — Essais de civilisation. — Professions et métiers des Tziganes. — La traite des Bohémiens en Moldo-Valachie. — Les musiciens tziganes. — La constitution des Bohémiens. — Élection des chefs. — Présence d'esprit d'un Tzigane. — Leur rôle militaire en Hongrie. — Usages et coutumes. — La pipe du Bohémien. — Position sociale des Tziganes au pays des Tziganes.



Ils étaient occupés à préparer leur repas matinal.

Nous avons dépassé les dernières maisons du village, et nous étions en pleine campagne. Au loin, dans la puszta, des pâtres étaient occupés à préparer leur repas matinal. Le chemin fit une courbe, et une petite maison aux murs blancs percés de deux fenêtres, et coiffée d'un casque de chaume, se dressa devant nous, près d'un bouquet d'acacias.

A quelques pas de la maisonnette isolée paissait un cheval efflanqué ; un homme aux longs cheveux et au teint basané fumait sa pipe en se promenant. Sur le seuil, une jeune femme coiffée d'un mouchoir rouge, assez proprement mise, les bras dénoués dans une attitude de paresse, tournait ses yeux de notre côté, d'un mouvement d'attente.

La voiture s'arrêta ; nous mîmes pied à terre.

La Bohémienne n'avait pas bougé ; elle était toujours appuyée contre la porte, avec une nonchalance pleine de grâce et de rêverie.

Elle justifiait la réputation de beauté qu'ont la plupart des femmes de sa race lorsqu'elles sont jeunes. Comme chez les peuples dont le sang ne s'est pas mélangé, il y a une extrême ressemblance de types entre presque toutes

les Bohémiennes. Leur peau transparente, fine, polie comme de l'agate, au grain solide, fait merveilleusement ressortir la pureté de leurs traits. Leurs grands yeux noirs, dans lesquels le soleil de l'Asie a laissé son reflet brûlant, vous fascinent de leur long regard.

— Entrons, fit le juge.

La Tzigane s'écarta en souriant, et nous pénétrâmes dans la maisonnette, qui se composait d'une unique chambre, et dont la propreté me frappa. J'en fis la remarque à notre guide, qui m'avoua qu'il avait annoncé la veille notre visite.

Quant à l'ameublement, il n'existait pas. Il faut qu'un Bohémien soit riche pour qu'il orne sa demeure de tables, de chaises et d'un lit. Il s'assied, mange et se couche par terre.

Au milieu de la pièce, un pot de grès, placé sur un tas de braise, cuisait.

Le Tzigane n'a pas d'heure fixe pour ses repas; il mange à la façon des sauvages, quand il a faim. Sa cuisine, qui n'a pas la variété de celle du baron Brisse, se compose généralement de pommes de terre, de lait et de lard; elle a cependant aussi ses raffinements. Les hérissons, les renards, les écureuils, les chats sont pour le Bohémien des régals princiers. Il dresse ses chiens à chasser le hérisson et le renard. Ces deux viandes ne se préparent pas de la même manière. Le hérisson, dépouillé de ses piquants, est frictionné d'ail, lardé d'oignon, embroché et exposé à un feu vif; comme cet animal est très-gras, il a la chair fort succulente. Le renard, après avoir été exposé pendant deux jours dans une eau courante, est cuit sous la cendre, dans un trou tapissé de feuilles vertes. Les Tziganes sont aussi très-friands de la viande des animaux crevés; quand ils apprennent qu'un incendie a éclaté quelque part, ils s'empressent d'accourir, pour s'emparer des bêtes enfouies sous les décombres. De même que les Orientaux, ils ne connaissent pas d'autre manière de manger qu'avec leurs doigts.

Il y a encore en Hongrie cent cinquante mille Tziganes. Ces éternels vagabonds, indifférents depuis tant de siècles à tous les progrès de la civilisation, ces rois fainéants de la solitude, comme on les a appelés, errant pour la plupart sans feu ni lieu, avec leurs charrettes traînées par des chevaux poussifs, et escortées de femmes aux vêtements bizarres, de jeunes filles et d'enfants nus, regardent maintenant ce pays comme leur patrie.

Tandis que partout ailleurs on les poursuivait à l'égal des juifs, qu'on les traquait et qu'on les persécutait comme artisans de sortilège et de magie, qu'on les assimilait dans toute l'Allemagne aux Turcs et autres ennemis de

la foi, et qu'en Prusse le roi Frédéric I^{er}, dans un édit en date du 5 octobre 1725, ordonnait que tout Tzigane âgé de moins de dix-huit ans, sans distinction de sexe, qui franchirait la frontière, fût pendu¹, en Hongrie, on les prenait en pitié, on les accueillait et on les adoptait comme des enfants trouvés. Ce fut au quinzième siècle qu'on vit pour la première fois apparaître sur les bords de la Maros et de la Theiss ces bandes d'hommes étranges, au teint basané, aux cheveux longs et crépus, au regard profond et mystérieux comme les contrées inconnues d'où ils sortaient.

Le roi Sigismond leur accorda une libérale hospitalité et les munit de sauf-conduits qui leur permirent de s'en aller où bon leur semblait, sous la conduite de leurs chefs ou voïvodes, avec leurs troupeaux d'ânes et de chevaux. Le palatin de Hongrie recommanda également à la commisération publique « ce pauvre peuple errant, sans patrie, et que tout le monde repoussait ».

D'où venaient ces nomades, que partout ailleurs on maltraitait ?

Les uns les faisaient sortir d'Égypte, le pays classique de la superstition et de la sorcellerie; de la ville de Singara en Mésopotamie; les autres prétendaient que c'étaient des Tartares chassés des plaines de l'Asie.

Aujourd'hui, la science est définitivement fixée sur leur origine : on sait qu'ils viennent de l'Hindoustan. Leur langue a une ressemblance frappante avec les idiomes sanscrits²; on retrouve dans le *malabar* et le *bengali* quantité de termes qu'ils emploient. Héber, évêque gallican de Calcutta, a rencontré sur les bords du Gange un campement de Tziganes hindous qui parlaient à peu près la même langue que leurs frères d'Europe. La similitude physique n'est pas moins grande, et ils exercent à peu près les mêmes métiers que les parias de l'Inde. Ce qui prouve bien qu'ils appartenaient à

¹ En Moldo-Valachie, les Tziganes étaient encore il n'y a pas longtemps regardés comme des bêtes de somme et traités en esclaves. Voici l'annonce que publiaient en 1845 les journaux de Bucharest : « Les fils et héritiers de feu le serdar Nika, de Bucharest, exposent en vente deux cents familles de Tziganes. Les hommes exercent les métiers de serrurier, orfèvre, cordonnier, musicien et agriculteur. On ne vendra pas moins de cinq familles à la fois; par contre, le prix demandé est d'un ducat meilleur marché que le prix ordinaire. Facilités de paiement. »

Un voyageur anglais, Walsh, qui parcourut la Valachie et la Moldavie en 1825, dit que lorsqu'un Tzigane appartenant à un boyard était tué par son maître, on n'y prenait pas garde; si le meurtre avait été commis par un étranger, celui-ci était frappé d'une amende de quatre-vingts florins. Les fautes légères que commettaient les Tziganes étaient punies par la bastonnade sur la plante des pieds, ou par l'application d'un masque de fer dans lequel on leur enfermait la tête pour un temps plus ou moins long. Ce châtiment empêchait la victime de manger et de boire. Ceux qui avaient commis quelque larcin étaient attachés par le cou et les bras à une planche qu'ils portaient sur les épaules, et qui devait ressembler beaucoup à la *cangue* chinoise.

² En langue tzigane, la bouche s'appelle *mui*; en sanscrit, *mu*; la tête, *shero* en tzigane, et *ser* en sanscrit; le nez, les cheveux, etc., sont désignés par les mêmes mots dans les deux langues. Les Hindous appellent le cheval *gorra*; les Tziganes, *grai* et *grea*. *Balo* veut dire cochon en sanscrit; en langue tzigane, on désigne aussi le porc sous ce nom.



Habitations tzi-ganes.

OSZK

Országos Széchenyi Könyvtár



la classe opprimée, c'est que leur langage n'a pas de mots pour exprimer la joie, le bonheur, le bien-être, la richesse, la prospérité; par contre, on y trouve les mots signifiant le deuil, la douleur, la crainte, le chagrin.

Le nom de Tziganes qu'on leur a donné en Hongrie, en Turquie, en Russie, en Pologne, en Bohême et en Allemagne, dérive du sanscrit *Zingarie*¹. Cette ressemblance étymologique avait déjà frappé les Anglais, bien avant qu'on fût d'accord sur leur véritable origine.

Plusieurs fois on a essayé de fixer leur humeur vagabonde; Joseph II voulut les attacher à la terre : il leur fit bâtir des cabanes, leur distribua des instruments aratoires et leur ordonna d'ensemencer leurs champs. Mais au lieu de s'établir dans les maisons commodes qu'on leur avait construites, ils y logèrent leurs bestiaux, et dressèrent leurs tentes à côté. Puis, pour empêcher que le blé ne germât, ils le firent bouillir. Joseph II ne s'en était pas tenu là : il avait aboli leur langue comme il avait aboli la langue magyare; il leur avait donné un autre nom et les avait appelés « les nouveaux paysans »; enfin il leur avait enlevé tous leurs enfants, qu'il avait mis chez des colons allemands et magyars, lesquels devaient les façonner au travail et à l'obéissance. Mais donnez des loups à nourrir à une chienne, ils n'en resteront pas moins loups. Les petits Tziganes grandirent en conservant tous les instincts de leur race; et, à la première occasion, ils s'enfuirent et vinrent rejoindre leurs parents.

Jusqu'ici tous les essais de civilisation tentés sur eux ont été inutiles. On n'a pu les séduire ni par l'appât de l'or ni par d'autres promesses. Leur nature sauvage finit toujours par reprendre le dessus. On raconte à ce sujet des anecdotes bien caractéristiques.

Un Tzigane, parvenu au grade d'officier supérieur dans l'armée autrichienne, disparut un beau jour. On le rencontra six mois après avec une bande de Bohémiens qui campaient dans les steppes.

Un jeune paysan slovaque avait épousé une belle Tzigane. Quand il s'absentait, sa femme se sauvait dans les bois, dormait à la belle étoile, se nourrissait de hérissons, comme au temps où elle errait libre avec sa tribu.

Liszt aussi voulut apprivoiser un petit Tzigane; il le prit avec lui à Paris, lui donna des maîtres; mais l'écolier fut intraitable et ne supporta pas la température de notre société. « Nous le fimes venir à Vienne, dit Liszt, pour qu'il pût y rejoindre les siens s'il en avait le désir. Lorsqu'il les revit, son ravissement n'eut pas de bornes, et l'on crut qu'il allait en devenir fou. »

¹ En France, on les appelle *Bohémiens*, parce que les premiers qu'on y vit venaient de Bohême : *Galli Bohemos vocant, quod indidem ex Bohemia primos illorum esset notitia.* (VULCANUS, Lugd., 1597.)

Le Tzigane a horreur de la contrainte, du travail, de tout ce qui lie l'homme au sol et circonscrit le cercle de son activité et de ses mouvements. Aussi la langue des Bohémiens n'a-t-elle pas d'expression pour dire : *demeurer*. La plupart des métiers qu'ils exercent sont des métiers ambulants : ils sont maquignons, vétérinaires, rétameurs, maréchaux, cloutiers, montreurs d'ours, et avant tout, mendiants.

Quand vous passez en voiture sur une route hongroise, vous voyez tout à coup déboucher des buissons derrière lesquels ils campent, des Tziganes nus et beaux comme des bronzes antiques, et qui vous suivent en faisant la roue, quelquefois pendant une demi-heure, jusqu'à ce que vous leur ayez jeté une pièce de monnaie. Dans les rues des villes, les vieilles Bohémiennes à qui vous faites l'aumône vous disent avec effusion : « Ah! mon beau, mon cher, mon noble gentilhomme, vous êtes bon comme une croûte de pain. »

Le Tzigane s'est lui-même donné le nom de « pauvre homme » (*Tschorelorom*). La mendicité est une habitude si enracinée chez eux, que les riches Bohémiens qu'on rencontre conduisant des chevaux de race, et portant des bijoux, des chaînes d'or et des bagues, des cannes à pomme d'argent, ne peuvent s'empêcher de vous tendre la main. Leurs femmes disent la bonne aventure, vendent des philtres, ou exercent le métier de saltimbanques et de bayadères.

Les Bohémiens remplissent aussi volontiers les fonctions de bourreau ou de valet de bourreau, et ils s'entendent mieux que personne à inventer et à varier les tortures.

On avait offert un jour cinq florins à un Tzigane pour pendre un criminel condamné à mort.

— Oh! c'est beaucoup trop, s'écria le Bohémien en s'adressant aux juges; pour cinq florins, je me charge bien de pendre tous ces messieurs.

Il est rare que le Tzigane se fasse comédien. Il y en a cependant qui montrent des théâtres de marionnettes et composent les pièces populaires qu'ils jouent.

Les gens de la campagne croient encore que les Tziganes peuvent, au moyen de formules magiques, éteindre les incendies, préserver les maisons du feu, découvrir les sources et les trésors, et guérir les maladies. Ils sont surtout d'habiles maquignons, connaissant à fond l'art de rendre la vigueur et la souplesse à une vieille rosse poussive. Joseph II leur interdit d'une manière absolue le commerce des chevaux¹. On me montra un jour dans

¹ *Equis uti nulli Zingarorum, præter aurigatores, licitum est sed et his permutationes interdicitæ sunt.*

la rue, à Szegedin, un maquignon tzigane dont la fortune s'élevait à deux ou trois cent mille francs.

Comme il n'y a pas de règle sans exception, quelques-uns d'entre eux ont cependant fini par abandonner la vie errante et sont devenus plus ou moins sédentaires.

En Transylvanie, on en rencontre qui sont des paysans actifs et intelligents.

D'autres exercent le métier de fabricants de brosses, de sculpteurs sur



Ils sont grands buveurs d'eau-de-vie.

bois; ils sont aussi tuiliers, maçons, ramoneurs, forgerons, cordiers, orpailleurs, dentistes et musiciens.

Grands buveurs d'eau-de-vie, ils partagent avec leur femme la petite bouteille que celle-ci va faire remplir chez le cabaretier juif, dès que quelques kreutzers sont entrés à la caisse commune.

On peut diviser les Tziganes hongrois en trois classes : ceux qui vont tête et pieds nus ; ceux qui se coiffent et se chaussent le dimanche ; et ceux qui vont toujours coiffés et chaussés. Les premiers sont des Bohémiens errants ; les seconds, des Bohémiens semi-nomades, c'est-à-dire qui ne se déplacent qu'à certaines époques ; et les derniers sont sédentaires. Ce sont les plus civilisés. Ils suivent généralement la carrière assez lucrative de musiciens.

Ils excellent dans l'exécution des airs hongrois; et dans un pays où ils sont les dépositaires de l'art national, ils jouissent d'une popularité facile à comprendre.

Il n'y a pas de fête ni de festin sans orchestre tzigane.

Ils marchent en tête des cortèges électoraux, ils sont de toutes les réjouissances publiques; sans eux une noce ne pourrait pas se faire, et aucun bal n'aurait lieu. Ces artistes, d'une nature plus insouciant que celle de l'oïseau, incapables de garder le lendemain ce qu'ils ont gagné la veille, jouent d'inspiration, avec une verve et un brio inimitables, sans connaître même les notes, sans rien savoir des procédés ni des expédients qui s'apprennent des maîtres.

« L'art, a dit Liszt, qui les a étudiés de près, l'art étant pour eux un langage sublime, un chant mystique, mais clair aux initiés, ils s'en servent selon les exigences de ce qu'ils ont à dire, et ne se laissent influencer dans leur manière de parler par aucune raison intrinsèque. Ils ont inventé leur musique, et l'ont inventée pour leur propre usage, pour se parler, pour se chanter eux-mêmes à eux-mêmes, pour se tenir les plus intimes, les plus touchants monologues. »

Leur musique est aussi libre que l'est leur vie. Pas de modulations intermédiaires, pas d'accords, pas de transition. Ils vont sans préparation d'une tonalité à une autre; des hauteurs éthérées du ciel, ils vous précipitent d'un coup dans les gouffres hurlants de l'enfer; de la plainte qui soupire, ils passent brusquement à la chanson guerrière qui éclate; fougueuses et tendres, à la fois ardentes et calmes, leurs mélodies vous plongent dans une rêverie mélancolique ou vous emportent dans un tourbillon vertigineux; elles sont l'expression la plus fidèle du caractère hongrois : vif, brillant et chaleureux, ou triste et apathique.

A leur arrivée en Hongrie, les Tziganes n'avaient pas de musique. Ils se sont approprié la musique magyare et en ont fait un art original qui leur appartient, un art plein d'élan, de fougue, de rires et de larmes.

De tous les instruments, celui que les Tziganes préfèrent, c'est le violon, qu'ils appellent *bas'alja* : le roi des instruments; ils jouent aussi de la basse, du cymbalum et de la clarinette. Quelques-uns ont même pincé de la harpe avec un art magistral; mais jamais aucun d'eux n'a voulu apprendre le piano, cet instrument lourd, immobile, qu'on ne peut ni mouvoir ni presser avec passion dans ses mains et contre son cœur.

Les Tziganes, chez qui l'être sensitif est si développé, ont-ils un culte religieux déterminé?

Non; ils n'ont ni dogmes ni croyances, ni superstitions ni préjugés. Ils

vivent comme la plante, sans autre but que celui de se reproduire et sans autres aspirations que celles de ne pas mourir de froid ou de faim. Un proverbe hongrois dit : « Leur église a été construite avec du lard ; les chiens l'ont mangée. »

Malgré leur piété pour les morts, ils ne croient pas à l'immortalité de l'âme. *Api mutende!* (Par les morts!) est chez eux un serment sacré. Un Tzigane ne passe jamais auprès de la tombe d'un des siens sans y répandre quelques gouttes de bière, d'eau-de-vie ou de vin. Ils ne sont pas même païens, puisqu'ils n'adorent rien. Ils n'ont que quelques pressentiments vagues de bonheur ou de malheur lorsqu'ils rencontrent certains oiseaux ou qu'ils entendent le tonnerre. Ils regardent la terre comme la source de tous les biens, et la considèrent comme un objet sacré. Ils se font sur le Dieu des chrétiens les idées les plus extravagantes ; ils croient que Dieu le Père est mort, et que c'est son fils qui lui a succédé. « J'ai assisté, dit Richard Liebich¹, à une singulière controverse qui s'éleva un jour à ce sujet entre un Tzigane et sa femme. Celle-ci prétendait que Dieu le Père n'avait qu'abdiqué entre les mains de son fils, et qu'il vivait encore, tandis que l'homme affirmait que Dieu le Père était mort, et qu'un jeune dieu qui n'était pas son fils, mais l'enfant d'un charpentier, avait usurpé son trône. »

Cette confusion enfantine des notions les plus élémentaires du christianisme s'explique par la facilité et l'indifférence avec lesquelles les Tziganes adoptent la religion du pays où ils se trouvent.

Ils changent de religion plus souvent que de chemise, attendu que celle-ci leur manque ordinairement. Sont-ils parmi des catholiques ? si on leur promet quelque cadeau, ils se font vite baptiser et fréquentent les offices. S'ils vivent parmi les musulmans, ils mettent le même empressement à subir la circoncision. Le Tzigane nomade est aujourd'hui luthérien ou calviniste ; demain, il sera catholique ; et après-demain, grec orthodoxe. Tout dépend de son étape et du prix qu'on met à sa conversion. Ses enfants ont tous été baptisés quatre ou cinq fois, dans des villages de religion différente.

On raconte qu'une famille tzigane édifiait, dans un village valaque, tout le monde par sa piété. Le père, la mère et les enfants s'approchaient chaque dimanche de la sainte table et prenaient la communion sous les deux espèces. Le pope, qui avait reçu de la châtelaine un excellent tokay pour le distribuer aux fidèles, conçut quelques soupçons sur la sincérité de tant de zèle. Le dimanche suivant, il offrit aux Tziganes un mélange de vinaigre

¹ *Die Zigeuner in ihrem Wesen und in ihrer Sprache*, 1863.

et d'eau qu'il n'avait pas consacré. La piété de la famille entière ne résista pas à ce breuvage amer. On ne vit plus les Bohémiens venir communier.

En Angleterre, les Tziganes sont soumis à une reine; leur roi est mort en 1845, à l'âge de quatre-vingt-six ans. En Hongrie, si ce roi existe, on ne le connaît pas. Autrefois, les Bohémiens de ce pays obéissaient à quatre chefs, ou voïvodes, qui résidaient près de Raab, Lewentz, Szathmar et Kaschau. Tous les Tziganes de Transylvanie, travaillant au lavage des sables aurifères, étaient jadis sous le commandement d'un seul voïvode, auquel ils payaient une liste civile d'un florin par tête.

Tous les sept ans, les tribus se réunissent autour de leur chef suprême pour recevoir ses ordres.

L'élection d'un voïvode se fait par le suffrage universel. Dès que le nom de l'élu est proclamé, on le couvre d'applaudissements et d'acclamations; les musiciens jouent avec frénésie, et l'on pose solennellement sur sa tête un tricorne galonné d'argent, insigne de sa dignité. Puis on lui présente sur un plat décoré de fleurs une cruche de vin, qu'il boit d'un trait et brise ensuite en morceaux. Le nouveau chef adresse alors une longue harangue aux assistants; il les engage à respecter les lois de leur peuple; et chacun vient à son tour lui serrer la main en marque d'adhésion et d'obéissance. La réunion se termine par un grand festin, par des danses et par les cris répétés de : *O baridir tschatshopaskéro atschas raha dschi do!* « Que notre chef vive de longues années! »

Le voïvode tzigane était autrefois revêtu de pouvoirs illimités; il avait, ni plus ni moins qu'un petit roi, droit de vie et de mort sur ses subordonnés; aujourd'hui, son autorité est partout remplacée par celle du gendarme, et il est bien difficile de savoir quelles sont les lois qui régissent encore ces pauvres vagabonds.

On les a beaucoup trop calomniés.

Ils n'ont jamais rien fait pour être mis au ban des nations. S'ils restent rebelles à nos idées, n'est-ce pas un peu notre faute? Nous leur montrons la civilisation sous son côté le plus brutal. S'avisent-ils de venir planter leurs tentes à la porte de nos villes, nous les chassons comme des êtres immondes et dangereux. Nos gendarmes les reconduisent jusqu'à la frontière, de brigade en brigade et de prison en prison. Et l'on s'étonne que pour eux notre haute culture soit absolument dépourvue d'attraits!

L'absurdité populaire est allée jusqu'à voir en eux des cannibales et des anthropophages. On les accuse partout d'être voleurs. Ils ne commettent guère, pourtant, que d'innocents larcins. La faim les pousse quelquefois à

aller secouer un pommier ou à tordre le cou d'une oie : voilà tout. Jamais un Tzigane n'a dérobé un objet de valeur. Jamais non plus on ne trouve de Tzigane parmi les bandes de brigands. Ils ne volent d'enfants que dans les



Vieille Tzigane.

contes des nourrices. Quelle triste acquisition ils feraient en dérobant les rejetons rachitiques de nos villes, qu'ils seraient forcés de nourrir, eux qui ont tant d'enfants, et si forts, et si beaux !

Le Tzigane a les défauts du tempérament sanguin : il est prompt, léger ;

il hait toute contrainte et veut jouir de son entière liberté d'action. Sa gaieté est ce « coussin de plumes de cygne où le cœur rêve si doucement », sa bonne humeur est vaillante et intarissable, sa conception rapide, son imagination fertile ; il est observateur, il saisit vite les côtés faibles des gens au milieu desquels le hasard des chemins le mène, et il s'en moque avec finesse. Ses bons mots, ses railleries, sont le sel de toutes les réunions. Grâce à sa présence d'esprit, il sait se tirer des plus mauvais pas.

Un Tzigane fut une fois appelé à venir tirer à la conscription devant un chef de district. En même temps que lui se présentait le fils d'un riche meunier, que le magistrat protégeait. Le pauvre Tzigane avait une peur horrible d'être obligé d'endosser l'uniforme blanc ; son cœur battait quand il s'approcha de l'urne dans laquelle se trouvaient les deux boules. Soupçonnant quelque tricherie de la part du chef du comitat, il se haussa rapidement sur la pointe des pieds, et plongeant son œil méfiant dans l'urne, il vit que les deux boules étaient noires.

— Prends une boule, fit le magistrat.

— Non, pas le premier, balbutia le Tzigane ; je ne suis, moi, qu'un pauvre diable ; que dirait ce jeune seigneur si j'avais le pas sur lui ? Je ne veux pas l'humilier ; je ne tirerai pas le premier.

— Veux-tu obéir, misérable ! s'écria le magistrat.

— Oh ! non... Que mon cheval soit changé en bourrique si jamais je commets une pareille insolence envers Sa Grâce, répéta-t-il en se tournant vers le meunier.

— Prends une des boules, te dis-je, ou je te...

Un geste significatif du chef du district fit comprendre au Bohémien que s'il ne s'exécutait pas, le « bras de la loi » lui appliquerait quelque part quelques-uns de ces paragraphes du droit naturel que le Tzigane a vu de tout temps pousser sur les noisetiers.

Prompt comme l'éclair, il plongea un de ses bras dans l'urne, en retira une boule qu'il cacha dans sa main, et l'avalala.

L'assistance crut qu'il était fou, le magistrat lui jeta un regard terrible ; mais le Tzigane avait déjà repris son attitude humble et soumise.

— J'ai tiré ma boule, dit-il ; que monsieur prenne maintenant la sienne ; si elle est blanche, il est évident que c'est la noire que j'ai avalée.

Le meunier tira une boule noire, et le Tzigane fut libéré du service militaire.

Les Bohémiens sont astreints à la conscription dans tous les pays où ils restent à demeure. En général, ils ne font pas de bons soldats, mais d'ex-

cellents espions. Leur agilité corporelle, la finesse de perception de leur ouïe, leur esprit rusé, leur habitude de l'observation, leur mémoire et leur connaissance des lieux, les rendent particulièrement aptes à ce métier. Ils ne manquent cependant pas de courage, et ils ont plus d'une fois vaillamment combattu pour l'indépendance hongroise. En 1557, Perengi leur confia la défense du château fort de Nagy-Ida. Ils se comportèrent avec tant de vaillance que l'ennemi dut se retirer; mais dans l'enivrement de leur triomphe, ils lui crièrent que s'ils n'avaient pas manqué de munitions, ils l'auraient bien autrement arrangé. Les Turcs reprirent l'offensive, et les Tziganes furent massacrés, au nombre de mille, du premier au dernier. Tous les ans, les Bohémiens de la haute Hongrie célèbrent le triste anniversaire de cette funèbre journée; ils se lamentent et jouent en l'honneur des morts une mélodie funèbre : la *Nagy-Idaer*, qu'ils n'exécutent jamais en public, et qui passe pour un de leurs chefs-d'œuvre. On a souvent vu des Tziganes à qui l'on rappelait le souvenir de ce massacre, briser leur violon et en jeter les débris en signe de douleur et de désespoir.

Le Bohémien est aussi prompt à la colère qu'à la joie. Entre eux, ils livrent quelquefois de vraies batailles, auxquelles prennent part les femmes, les enfants et les chiens. Mais la paix se conclut aussi rapidement que la guerre s'est allumée; jamais le Tzigane ne nourrit une arrière-pensée de vengeance.

Parfois aussi ils se provoquent à des combats singuliers, à des duels au poignard ou au couteau. Ils se mettent alors complètement nus, non pour se blesser plus facilement, mais simplement pour ménager leurs habits.

La plus grande injure qu'un Bohémien puisse faire à un autre, c'est de lui dire : « Je mets ta tête sous la jupe de ta femme. » (*Me tschiwawa tiro shero tele tri romniakri socha.*) Cette injure amène toujours un combat sanglant. Aux yeux des Tziganes, tous les objets que touchent les vêtements d'une femme sont impurs.

Malgré la faim, la soif, toutes les misères et les avanies dont un Bohémien a à souffrir, on n'en a jamais vu se suicider. On cite le seul exemple d'une vieille Tzigane qui, pour échapper à ses persécuteurs, pria un berger de l'enterrer vivante.

Entre eux, les Bohémiens parlent la langue de leur berceau, à laquelle se mêlent plusieurs mots d'origine étrangère.

Comme les anciens Romains et les Indiens de l'Amérique du Nord, ils ajoutent à leur nom de famille un qualificatif qui correspond avec le caractère de l'individu : ainsi Mettongo s'appellera le Fort, ou le Rouge; Muťa,

c'est-à-dire Caroline, s'appellera la noire jeune fille (*gali minsch*). Ils ont une facilité extraordinaire pour apprendre le dialecte ou la langue du pays où ils vivent : mais leur prononciation est étrange, et comme ils ne peuvent s'habituer à desserrer les dents, il ne sort souvent de leur bouche que quelques grognements gutturaux.

Le Bohémien est le plus bel exemple de sélection naturelle que je connaisse. Au milieu des hasards de cette vie de vagabondage par tous les temps et toutes les saisons, ceux qui ne sont pas taillés pour le combat de la vie restent en chemin et meurent. Ceux qui survivent sont magnifiques, d'une vigueur de constitution exceptionnelle. Ils résistent à toutes les maladies et à toutes les épidémies. On n'a jamais vu un Bohémien atteint de la goutte ou du rhumatisme. A moins qu'ils ne soient tués par un accident, ils meurent de leur belle mort, à un âge extrêmement avancé. S'ils tombent malades, ils refusent tout médicament ; ils ne connaissent qu'un seul remède, l'eau-de-vie, les oignons et le safran. Leurs plaies et leurs blessures guérissent toutes seules, avec une rapidité inouïe, par la seule force du sang.

D'une taille souple, élancée, le Tzigane dépasse rarement la grandeur moyenne. On ne découvre sous sa peau bronzée ni le réseau de ses veines ni le jeu de ses muscles. Ses joues ne se colorent jamais, même dans la colère. Sa face est ovale ; ses yeux noirs et profonds sont ombragés de longs cils ; son regard mobile a une expression sauvage et mélancolique ; sa bouche est belle, ses lèvres arquées, sa barbe peu épaisse, ses dents petites, serrées, d'une blancheur éblouissante, que ne peuvent ternir ni les aliments trop chauds ni l'abus du tabac : car après sa liberté, la chose que le Tzigane aime le mieux au monde, c'est sa pipe.

Quand il a réussi à satisfaire sa faim, s'il lui reste assez de tabac pour bourrer sa pipe, le Bohémien ne se sent plus d'aise, et sa figure rayonne de contentement et de plaisir.

Vieillards, femmes, enfants : tout le monde fume dans la tribu tzigane ; et il n'y a pas de jouissance terrestre qui vaille pour eux celle-là. Un Bohémien condamné au gibet demandera toujours, comme dernière faveur, de fumer une pipe.

Les Tziganes, moins heureux que les juifs, auxquels on les a souvent comparés, n'ont en Hongrie aucun droit politique ; ils sont encore regardés comme des hôtes, comme des hommes qui campent en dehors de la société : comme les membres d'une caste inférieure, bien que leur musique soit revendiquée par les Hongrois comme un art national.

Au dernier congrès de statistique tenu à Pest, un savant et illustre Hon-



Famille tzigane dans la puszta.

OSZK

Országos Széchenyi Könyvtár



grois, M. le comte et député Eugène Zichy, s'est élevé au nom de la science, qui n'admet pas de distinctions sociales, et au nom de l'humanité, contre l'ostracisme dont les Tziganes sont victimes dans un pays où ils se sont en quelque sorte fondus avec la nation ; mais bien des années passeront avant que les préjugés qui règnent, même en Hongrie, à l'endroit des Bohémiens, s'effacent complètement.



Országos Széchényi Könyvtár

CHAPITRE XVI

Promenade dans la *puszta*. — Essai de chasse à l'aigle. — Sous bois. — Un chevreuil. — Les oiseaux d'une forêt hongroise. — Le geai bleu. — Moulin et meunier. — Le garde-chasse. — A l'affût. — Coucher du soleil. — Jeux de levrauts au clair de lune. — Deux épisodes de la vie d'un chasseur hongrois.



Dans la *puszta*.

L'heure du dîner nous avait ramenés chez M. L... Le café servi, nous nous étions mis à fumer avec la gravité silencieuse de deux pachas qui se taisaient pour ne pas effaroucher leurs rêveries.

L'horloge sonna trois coups.

— Que faisons-nous de notre après-midi ? demandai-je à M. L...

— Ah ! oui, murmura-t-il en quittant des yeux le nuage de fumée sur lequel se berçait sa pensée... Que faisons-nous ?

— C'est à vous d'arrêter le programme.

— Eh bien, je vous propose une promenade en voiture jusqu'à la forêt, car nous avons aussi des forêts ; et, ce soir, comme j'ai fait prévenir le garde-chasse de venir vous prendre, il vous conduira à l'affût, ici tout près, à un poste excellent.

Dix minutes après l'échange de ces quelques mots, le domestique venait nous avertir que la voiture était attelée.

— Me permettez-vous d'emporter un fusil ? demandai-je à M. L...

— Mais comment donc ! Cela va sans dire.



Des par Valerio

Héliog Dujardin

TZIGANE DISANT LA BONNE AVENTURE A UNE DAME MAGYARE

E. Plon & C^{ie} Editeurs

OSZK

Országos Széchenyi Könyvtár



Et nous voilà de nouveau roulant à travers la puszta, que le ciel criblait de ses rayons ardents. On eût dit que la terre tressaillait sous la pluie d'or du soleil. Les blés avaient au loin des dénouements de chevelures blondes dans la soie verte des gazons ; et des souffles chauds comme une haleine passaient. Des trainées de lumière zébraient la vaste plaine des plus admirables nuances : de teintes de topaze, d'améthyste, de lapis-lazuli ; des champs de trèfle déployaient leur nappe, mouvante et rose comme celle d'un lac au coucher du soleil, et les cailles y plongeaient en poussant un cri d'appel. Au bout de l'horizon, une blanche ligne de nuages ressemblait à des voiles de navires passant en flotte. Près de nous, des éperviers rôdaient, les serres ouvertes ; un aigle que nous aperçûmes se jouant dans les airs, à dix minutes de l'endroit où nous étions, nous inspira l'idée de lui donner la chasse. Le cocher lança ses chevaux à fond de train. L'aigle ne parut pas s'en inquiéter : il continuait de voler lentement, tantôt descendant au ras du sol, tantôt remontant d'un coup d'aile à une hauteur de plusieurs mètres.

Caché derrière le cocher, j'avais épaulé mon fusil.

— Visez bien et dépêchez-vous, me recommanda M. L...

Je pressai la gâchette, le coup partit... et l'aigle aussi.

— J'en ai tué bien souvent en me promenant ainsi en voiture, me dit M. L... ; mais j'avoue que c'est assez difficile.

Je suivais d'un œil d'envie et de regret l'énorme oiseau, couleur de rouille, qui fuyait d'un vol oblique.

L'aigle impérial, qui est migrateur et habite la plaine, est fort commun en Hongrie. D'une taille plus ramassée, plus petite, que celle de l'aigle fauve, il s'attaque généralement aux lièvres et aux jeunes renards. Dès qu'il aperçoit un de ces animaux, il se met à décrire des cercles qui se rétrécissent de plus en plus, puis descendant en spirale, avec une vitesse vertigineuse, droit sur sa proie, il rabat ses ailes et lui enfonce ses serres dans le cou, de manière à l'étouffer.

Les steppes de Hongrie sont pleins de surprises et d'enchantements. Je devais en avoir une nouvelle preuve pendant la course que nous faisons. Une forêt de pins touffus et serrés surgit tout à coup devant nous au moment où je m'y attendais le moins. Tout autour s'étendaient des marécages et des fossés hérissés de roseaux et de joncs s'entre-croisant comme des sabres et des lances. En automne, ces flaques d'eau fourmillent d'oies sauvages et de canards. Nous nous engageâmes dans la forêt par un délicieux petit chemin, embaumé de l'odeur des résines fraîches et des mousses

en fleur. Un demi-jour, bleuté comme un clair de lune, nous enveloppait, et sous les noirs arceaux des branches régnait un silence de sanctuaire, que troublaient à peine des bruits presque imperceptibles, comme des pas d'enfant sur un tapis.

Nous revenions lentement, afin de mieux savourer la douce fraîcheur et la paix intime de la forêt. Soudain un chevreuil passa à vingt pas de nos chevaux, sans se presser, comme s'il flânait. Le cocher arrêta la voiture, je sautai à terre; mais dans ma précipitation je tombai à plat ventre et je ne vis plus que la queue de l'animal qui s'agitait au loin, d'un petit air ironique. J'étais dans un de mes jours de guignon. Il eût mieux valu, sans doute, renoncer à chasser; mais de la forêt de pins nous passâmes dans un bois de bouleaux et de chênes qui était rempli de si beaux oiseaux! N'écoutant que ma passion destructrice, je me mis à les poursuivre, et je faillis me perdre.

Il y avait là des ramiers couleur gris de perle, des gais bleus qu'on eût pris pour des perroquets, tant leur plumage étincelait au soleil; des roselins au dos et au ventre d'un rouge cramoisi, aux ailes pareilles à deux petites flammes; on voyait aussi sur les hautes branches des jaseurs de Bohême au plumage délicatement tendre, d'un blanc argenté mélangé de rouge vif et de jaune doré. Tous ces oiseaux, que les poètes ont comparés à des fleurs animées, à des topazes et à des saphirs ailés, montaient, descendaient, comme font des boules de couleurs variées dans la main d'un habile jongleur. L'œil était ébloui. Les pies bleues, coquettes, capricieuses, déifiantes, toujours en mouvement, se montrant sans cesse en se tenant toujours hors de portée, entraîneraient un chasseur jusqu'au bout du monde.

Ce sont les sirènes de la forêt.

J'eus la prévoyance de m'arrêter à temps; je me serais égaré. Il y en avait une surtout, plus gracieuse que les autres, qui semblait s'acharner à ma perte; elle me regardait d'un air narquois, en poussant de joyeux *klik-klikkikli*; puis elle s'envolait de nouveau, en faisant scintiller ses plumes, en ouvrant ses ailes bleues, transparentes au soleil comme un écran de soie à la lumière. On eût dit l'oiseau bleu des légendes. Si je l'avais suivi jusqu'ou il voulait m'entraîner, je l'aurais vu peut-être se transformer en belle princesse aux cheveux d'or, et m'ouvrir la porte d'un palais enchanté.

Les forêts de Hongrie, comme celles d'Allemagne, sont encore peuplées de fées, de gnomes, de dragons. La magnificence décorative des bois de chênes et de bouleaux est bien faite, du reste, pour surexciter l'imagination enfantine du peuple. Les chênes ont un aspect de monuments séculaires; il semble que la nature les a façonnés sur le modèle des colonnes et des arceaux gothiques. Robustes, gigantesques, ils arrondissent leurs branches en

dôme majestueux. Les bouleaux sveltes, élancés, se balancent et s'inclinent avec une coquetterie de femme, je devrais dire : avec une grâce de Hongroise. Leurs feuilles tremblantes, agitées sans cesse, produisent un bruit d'écaillés métalliques, et leur tronc ondulé brille comme s'il était drapé d'étoffe d'argent. Au mois de mai, ces vastes forêts sont toutes blanches de fleurs ; on dirait que la neige qui recouvre les arbres en hiver est tombée à leurs pieds, et qu'elle y a fleuri. Et de quel monde pittoresque d'insectes, d'animaux et d'oiseaux, sont peuplées ces retraites paisibles, où tout est vie, création incessante, force et travail cachés !

Une nouvelle surprise nous attendait au bout du chemin bordé d'aubépines, que nous avons pris en sortant du bois. Nous découvrîmes un petit moulin dont la vieille roue, tapissée de mousse, battait les flots d'un clair ruisseau se perdant sous le couvert des saules et des aunes, groupés en bouquet autour de la maisonnette. Oh ! le joli moulin ! *Klipp, klapp!* Comme il travaillait gaiement !

M. L... appela le meunier et lui donna des ordres. C'était un homme d'une soixantaine d'années, encore vert, se tenant droit comme un piquet. Il a été le héros d'une aventure célèbre dans le pays. Un soir, trois brigands pénétrèrent chez lui, et le prenant à la gorge, ils le collèrent au mur et lui ordonnèrent, sous peine d'être horriblement maltraité, de ne pas bouger.

Les bandits, épaulant leur fusil, se placèrent à une distance de vingt pas. Ils étaient un peu gris, et le meunier crut qu'ils voulaient simplement lui faire peur ; mais le premier tira, et la balle lui effleura l'oreille ; le second tira, et la balle perça son bonnet. Comme le troisième faisait feu, le meunier, qui n'avait pas perdu son sang-froid, se plaça, par un léger mouvement, en dehors de la ligne de tir.

— Maladroits que nous sommes ! s'écrièrent les brigands. Reconnaissez-vous.

Ils s'apprétaient à recharger leurs armes, mais le meunier ne leur en donna pas le temps : il s'élança sur eux, et, se baissant, il les prit par les jambes, les culbuta les uns sur les autres, et s'enfuit.

Trois jours après, on rattrapa les bandits, qui se battaient entre eux dans une auberge de la puszta, où ils avaient joué l'argent volé.

Ils furent pendus.

— Ah ! vous êtes là ! s'écria dans un mauvais allemand un gros homme aux joues rouges, armé d'un fusil, et qui s'avança vers nous en écartant les branches des saules.

— C'est notre garde, me dit M. L... en me le présentant.

Il monta dans la voiture à côté de nous, et nous raconta qu'il était en chasse depuis le matin, mais que ces coquins de lièvres s'étaient donné le mot, et qu'il n'en avait pas rencontré un seul.

— Dis la vérité, lui répondit M. L..., tu as dormi sous un arbre. Tu as trop bu hier.

— C'est-à-dire que j'ai fait semblant de dormir. J'ai pensé que les lièvres, en me voyant étendu sur l'herbe, n'auraient plus peur.

C'était un joyeux compère que ce garde, à demi Allemand et à demi Hongrois. Il avait servi plusieurs maîtres, qui tous avaient dû tenir davantage compte des facéties qu'il leur débitait que du gibier qu'il leur tuait.

Un peu avant le crépuscule, nous étions revenus à la puszta de M. L..., et coupant en droite ligne à travers champs, nous allâmes, le garde et moi, nous poster sous des chênes, à cinq minutes de distance l'un de l'autre. Le soleil se couchait, énorme et tout rouge, comme en pleine mer. Ses rayons coulaient à travers les branches, pareils à des flots de sang ruisselant d'une blessure du ciel. J'en étais comme trempé. Mes vêtements étaient rouges, mes mains étaient rouges, le tronc de l'arbre derrière lequel je me tenais semblait saigner, et les pigeons qui passaient au loin, par couples, ressemblaient à des lambeaux d'étoffe rouge emportés par le vent. Cependant, à mesure que le jour disparaissait et que la forme des objets s'effaçait, les teintes vives, intenses, s'adouçissaient, se fondaient et se noyaient. Le soleil s'évanouit tout à coup, et il ne resta plus à l'horizon que des nuages légers, d'une blancheur d'ouate, qui semblaient doublés de satin rose. A leur tour, ils pâlirent et s'effacèrent lentement, par des dégradations d'une délicatesse exquise.

Tout entier à ce spectacle, je n'avais plus pensé à mon fusil et aux ramiers qui venaient gîter au-dessus de moi, dans l'épais couvert du chêne.

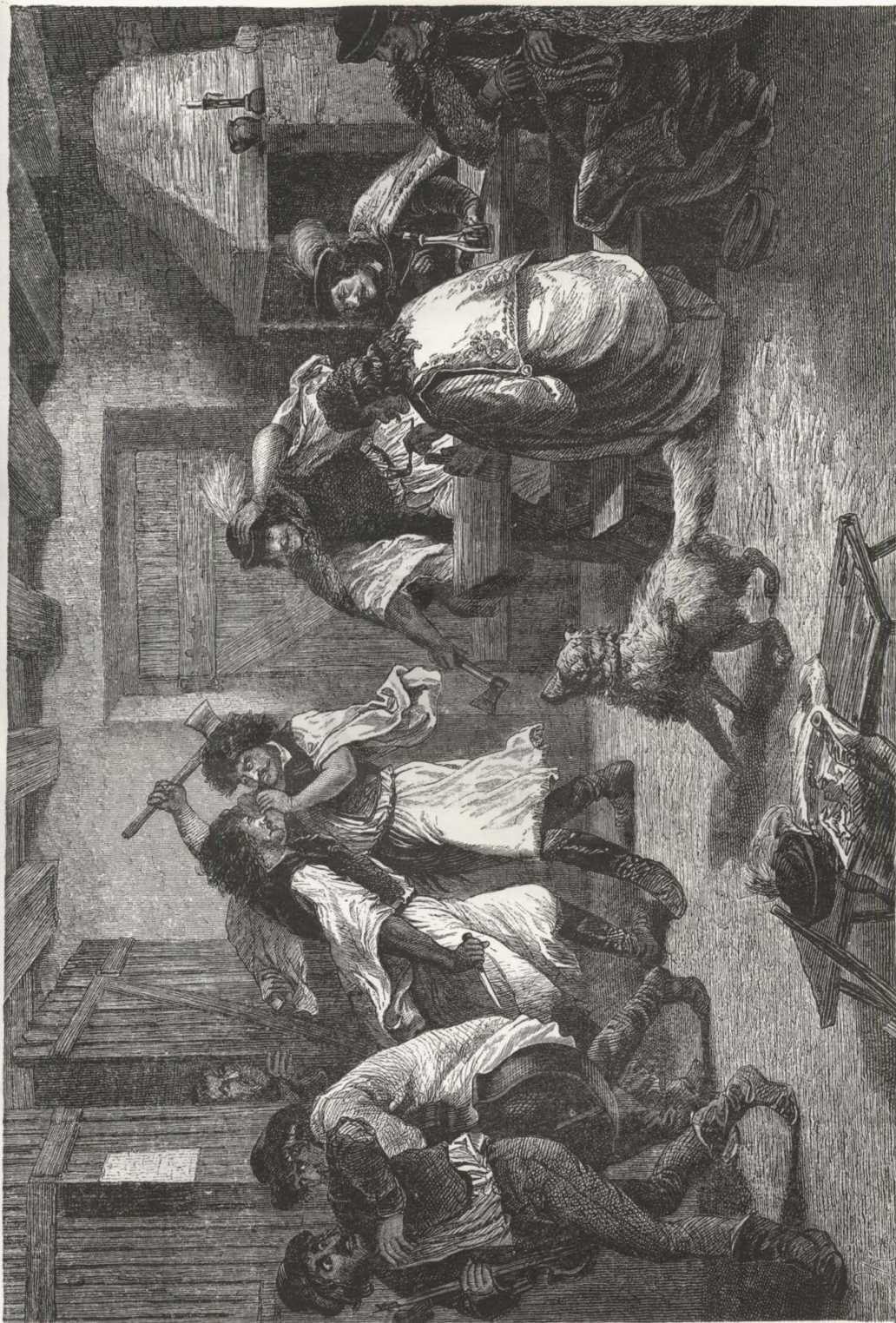
L'heure de l'affût était passée.

— Après les ramiers, m'avait dit le garde, les lièvres : dans cette saison, ils aiment à folâtrer sur l'herbette.

Je me couchai à terre, et, le fusil épaulé, j'attendis.

On eût dit que tout dormait dans la vaste plaine ; ni les blés ni les herbes ne bougeaient ; au loin, pas un bruit, pas une lumière, pas même la danse silencieuse d'un feu follet. Dans l'ombre, les choses, immobiles et muettes, se confondaient en masses indécises, et les fleurs et les herbes exhalaient d'enivrants parfums.

Enfin la lune paresseuse sortit de son lit de nuages, et ses rayons mirent des blancheurs et des puretés de neige sur les gazons. C'était un de



Les bandits se battaient entre eux, après avoir joué l'argent volé.

OSZK



Országos Magyar Múzeumi Könyvtár

ces soirs tranquilles comme Henner, le peintre poète, les aime pour coucher sur un lit de gazon, au bord d'une eau solitaire qui reflète la pâleur azurée du ciel, ses belles nymphes au corps si chaste. Et, je ne sais où, une petite source cachée et discrète faisait un bruit mélodieux à peine perceptible, comme le son mourant d'une flûte champêtre.

Soudain, sur la lisière du champ de blé qui s'étendait devant moi, des épis remuèrent, et quatre oreilles surgirent droites et attentives. C'étaient deux levrauts sortant sans méfiance de leur cachette, et qui venaient se promener au clair de lune, comme un couple de l'école allemande. Ils étaient fort gracieux, et se livraient à de si jolies gambades qu'il aurait fallu avoir un cœur de pierre pour tuer un de ces gentils animaux. J'avais jeté mon fusil, afin de les mieux regarder. Ils étaient charmants et d'une gaieté folle; ils se lutinaient, se cajolaient, se faisaient de petites grimaces, se baisaient au museau, se frôlaient aux longues herbes, puis se fuyaient, se rejoignaient, agitant leur queue comme une houppette de poils blancs; et tout à coup, dans un sentiment de crainte subite, ils s'asseyaient sur leur derrière et dressaient leurs oreilles comme deux cornets de papier gris; mais rien ne remuait autour d'eux, et alors, reprenant leurs ébats juvéniles, leurs petits tours et leurs jolies gambades, ils sautaient, gaminaient, se renversaient, se bousculaient, se roulaient dans l'herbe comme deux écoliers qui jouent.

— Pif! pouf!

Les pauvres petits! Quelle frayeur! C'était mon compagnon qui venait de tirer. Ils détalèrent comme des rats, en trois bonds, et rentrèrent se cacher dans les blés.

J'allai à la rencontre du garde, qui venait de mon côté.

— Touché? lui criai-je.

— Le diable se mêle ce soir de nos affaires! Ah! les coquins!... Je serai, monsieur, toute ma vie honteux d'une pareille chasse. Soit dit sans vous offenser, nous sommes des mazettes. Vous n'avez pas seulement déchargé votre fusil; et moi, j'ai manqué deux canailles de lièvres... presque à bout portant!... On dirait, monsieur, que ces paroissiens-là sont ensorcelés cette année. Il faut qu'ils flairent la casserole de madame L...! C'est que, voyez-vous, elle s'entend, celle-là, à les y loger avec du thym, du laurier, de l'échalote et du bon vin. Écoutez, monsieur, vous devriez revenir en automne pour le coq et la bécasse... Les lièvres, ça ne vaut pas le plomb!

Le garde avait mis son arme sous le bras; comme il soutenait le canon

de son fusil de la main droite, je vis qu'il lui manquait deux doigts, l'index et le médius.



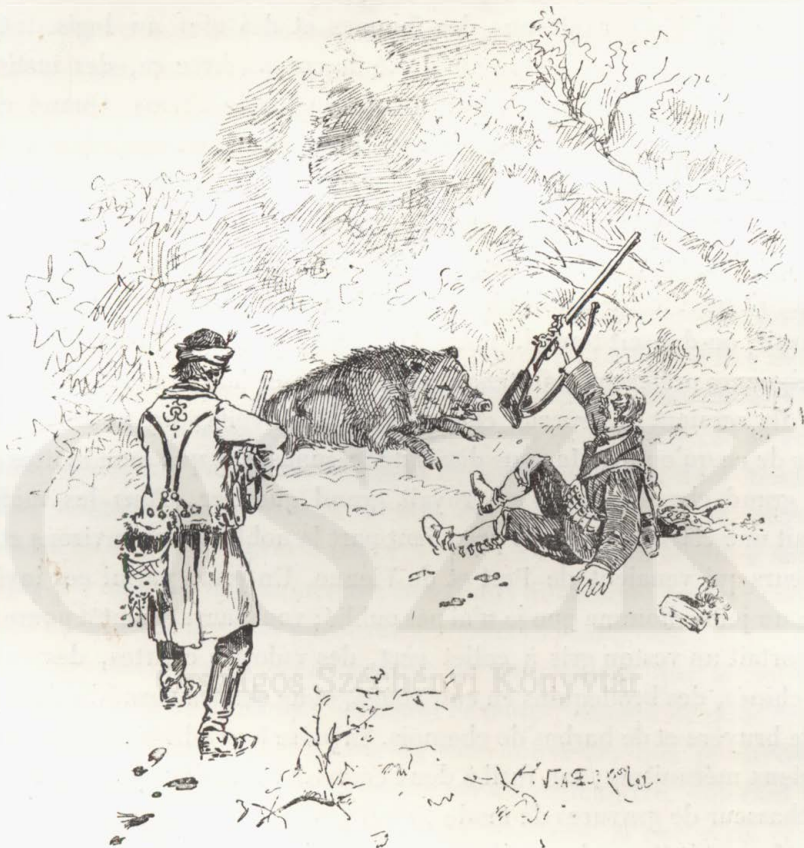
C'était un joyeux compère que ce garde...

— Mais ça doit vous gêner pour tirer, lui dis-je en réglant mon pas sur le sien, de n'avoir plus votre main entière.

— Non, ça ne me gêne pas, j'emploie le quatrième doigt; et aujourd'hui que j'y suis fait, je ne m'aperçois même plus de la différence.

— Un accident de chasse? fis-je, dans l'espoir de le faire parler et de l'entendre me raconter une histoire qui abrégèrait le chemin.

— Dites, des accidents de chasse... Il faut mettre le pluriel, car mes deux doigts ne m'ont pas été enlevés d'un seul coup, mais dans des circonstances différentes. Il y avait dix ans que mon pouce était veuf de



Une laie courut à fond de train sur nous...

son index quand je perdis ce doigt-là. Mais la chose peut-elle vraiment vous intéresser?

— Comment donc! Parlez, je vous prie.

— Eh bien, commençons dans un ordre chronologique, par l'histoire ancienne, c'est-à-dire par celle de mon index. J'étais en service près de Komorn, chez un ancien militaire. Parlez-moi des vieilles moustaches pour avoir des idées originales!... Chez lui, morbleu! il fallait voir comme tout marchait à la baguette. Chaque matin, il faisait sonner la diane dans la cour du château; avant chaque repas, les tambours battaient; ses trois valets de

chambre portaient l'uniforme de hussard et étaient astreints à une heure d'exercice militaire par jour. Il avait fait fabriquer des canons de bois qui défendaient son castel, autour duquel s'élevaient des retranchements en terre. Pas moyen d'entrer quand il n'abaissait pas son pont-levis. Moi, je le suivais à cheval, en qualité d'aide de camp. Quelquefois nous allions prendre des villages d'assaut, pendant que les hommes travaillaient aux champs et qu'il n'y avait que des femmes et des oies au logis... Oh ! pour un drôle de corps, c'était un drôle de corps ! Avec ça, des instincts de chasseur intrépide. Il avait une meute de trente chiens. Quand nous allions traquer le cerf, les paysans de ses terres formaient une petite armée. Ah ! monsieur, quelles chasses !... Aujourd'hui, on ne chasse plus, on va courir après un levraut, histoire de prendre son souper par les oreilles ; tandis qu'alors on vous tuait douze cents lièvres en une journée. C'était une vie, ça ! Et quel festin dans la forêt, et puis encore au retour ! On mangeait, on buvait, on dansait toute la nuit. Au lieu de vivre dans leurs domaines, nos seigneurs préfèrent maintenant aller dépenser leur argent à Vienne et à Paris. Ils seraient si heureux chez eux !... Mais voilà ; on ne se contente jamais de ce qu'on a... Je vous disais donc, monsieur, que mon maître était aussi grand chasseur qu'il se croyait grand guerrier. Tous les mois, il donnait une chasse à laquelle prenaient part la noblesse des environs et des messieurs qui venaient de Pest et de Vienne. Un jour, parmi ces invités, arriva un jeune homme que je n'ai pas oublié ; vous saurez bientôt pourquoi.

Il portait un veston gris à collet vert, des culottes courtes, des bas de laine chinés, des brodequins en cuir rouge, et un chapeau orné de plumes de coq de bruyère et de barbes de chamois. Sa poire à poudre était munie d'un ingénieux mécanisme ; son fusil à deux coups était de fabrique anglaise. Un vrai chasseur de gravures de modes, quoi !

— Mon petit Konrad, me dit mon maître, je te confie ce garçon-là. Il me semble aussi neuf que son accoutrement.

Les traqueurs attendaient, armés de leur long bâton, devant l'auberge, qui appartenait à Sa Seigneurie, et où on leur versait d'habitude le coup de l'étrier. Ils sautaient et dansaient dans la neige, battant la semelle afin de se réchauffer ; mais dès que le cor sonna, ils se formèrent en peloton. Mon maître passa d'abord en revue les chiens, leur adressa un petit discours d'encouragement ; puis il fit l'inspection des hommes. Une nouvelle sonnerie de cor donna le signal du départ.

Ce jour-là, la neige était si blanche qu'on eût dit que la terre était couverte de papier de soie ; à mesure que nous approchions de la forêt, nous découvrions de nombreuses pistes de renards et de lièvres. A quoi la

neige serait-elle bonne, si elle n'indiquait pas les passes du gibier? Au bout de vingt minutes, tout le monde était à son poste; comme Sa Grâce me l'avait recommandé, je m'étais placé à dix pas du chasseur, que je me promettais bien de ne pas quitter de l'œil. Je me disais à part moi: « C'est un serin. » Les traqueurs rabattaient sur nous en poussant des cris de sauvages: « Hou! hou! » et bientôt, pif, paf, poum! les coups de fusil se succédèrent comme dans une chaîne de tirailleurs. Oh! que vous auriez ri en voyant ces pauvres lièvres, qui s'élançaient éperdus hors des taillis, sauter en l'air, faire la culbute et retomber sur la neige baignés dans leur sang! Ces chasses-là, voyez-vous, monsieur, c'est toujours très-amusant. Mon amateur en veston à collet vert tirait comme un imbécile à tort et à travers, sans rien tuer; mais, frou! voici qu'une grosse hase s'enfuit de son côté; de peur de la manquer, mon étourdi lâche ses deux coups à la fois, et ce n'est pas l'animal, mais c'est lui qui tombe à la renverse en poussant un grand cri. Courir à son secours, le relever, ce fut pour moi l'affaire d'une minute; il n'avait heureusement rien, — qu'une dent cassée, une molaire! Ces fusils anglais vous jouent, paraît-il, de ces tours de dentiste. Je m'en suis toujours méfié. Les traqueurs venaient de sortir du bois; ils s'étendaient sur une longue ligne; plusieurs d'entre eux portaient par les pattes des lièvres qu'ils avaient achevés à coups d'épieu. On entassa le gibier sur une voiture; il y en avait une montagne. Nous nous dirigeâmes ensuite vers une forêt de chênes voisine: on y trouvait toujours des sangliers.

Les traqueurs allèrent vers l'endroit où ils savaient que les solitaires avaient l'habitude de se bauer. Pendant ce temps, chacun de nous prenait son poste; je m'étais placé à côté de mon amateur, que je surveillais toujours du coin de l'œil; il était monté sur un petit tertre, espérant sans doute être, là-haut, hors de l'atteinte des sangliers. A partir de ce moment, tout le monde garda le silence; c'est de règle dans cette chasse-là.

On eût dit que la forêt dormait.

Bientôt cependant un bruit vague rétentit dans le lointain et grandit de minute en minute, si bien que la forêt en fut toute pleine. Des coups de fusil partaient, roulant d'écho en écho. Nous étions bien depuis une demi-heure à notre poste, et vous pouvez penser si je m'amusais, avec un coco de ce calibre. J'avais tiré ma pipe, et je fumais en me racontant des histoires. C'est une de mes ressources, monsieur, quand je m'ennuie ou que je suis dans la société des sots.

Tout à coup j'entends craquer les branches du fourré qui était devant nous; je regarde et vois sortir une dizaine de sangliers, qui sont accueillis, comme ils le méritaient, par une fusillade générale. Ils avaient obliqué à

gauche, se mettant ainsi hors de notre portée. J'envoyai au diable le chapeau de mon dilettante; il me semblait que c'était ce chapeau qui les avait effrayés. Je battis le briquet pour avoir du feu; car, voyez-vous, monsieur, il n'y a rien de tel que de fumer une pipe quand on est de mauvaise humeur; je rallumais donc ma pipe, quand une laie blessée se retourna et courut à fond de train sur nous. Les chiens, qui la poursuivaient de très-près, avaient le museau en sang. « Ha! ha! me dis-je, à nous deux! » Je remis ma pipe en poche, j'arme mon fusil; mais le diable s'en mêle, je perds une demi-seconde, et voilà ma laie qui d'un coup de boutoir renverse mon compagnon et se précipite sur lui. Plus moyen de tirer! Les chiens s'étaient de nouveau lancés sur la bête furieuse; ils la retenaient par les jambes, se suspendaient en grappes à ses oreilles, la couvraient d'un tapis bigarré et mouvant. Que faire? Il n'y avait pas à hésiter. Le pauvre diable poussait des cris déchirants. Je sortis mon couteau de ma poche, et je m'élançai à son aide. J'écartai les chiens, j'enfonçai la lame dans le cou de la laie, et je lui coupai la gorge; mais en même temps je me tranchai le doigt, car le couteau se referma de lui-même dans la violence et les secousses de la lutte.

Pendant ce temps-là, mon amateur s'était relevé : la tête nue, les vêtements en lambeaux, les culottes déchirées du haut en bas par derrière. Je ne pus m'empêcher de rire, malgré la blessure dont je souffrais beaucoup. Mais, bah! un doigt de plus ou de moins, ce n'était pas la peine de se tourmenter la bile. Le jeune homme tira son portefeuille et me donna dix florins pour lui avoir sauvé la vie. Chacun se taxe ce qu'il s'estime.

— Et le second doigt, où l'avez-vous perdu?

— Ah! ça, c'est une autre histoire, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. La première s'est passée en 1830; la seconde, en 1845. J'étais alors garde-chasse dans la basse Hongrie, chez le comte Zoltan. C'était un vicillard désagréable, encore vert comme un sapin. Il avait épousé en secondes noces une jeune paysanne de seize ans qu'il avait à son service, et qui était devenue une fieffée coquette, depuis qu'elle avait de quoi s'acheter de belles robes et de beaux mouchoirs. Il fallait la voir sur son cheval, les jours de grande chasse : jaquette rouge garnie de dentelles blanches, amazone de velours et chapeau de feutre blanc, orné d'une plume de marabout. Jamais vous n'auriez supposé qu'elle avait couru pieds nus sur les chemins. Comme elle n'avait pas d'enfant, elle avait un chien favori qui s'appelait Hirondelle, parce qu'il était tout noir avec le bout des pattes blanc.

Quand on s'en allait en chasse, elle le faisait conduire en voiture. Chez

le comte Zoltan, on chassait surtout le renard. Ces parties-là sont toujours très-gaies. Aussi est-ce la chasse favorite de notre reine. Peut-être avez-vous déjà chassé le renard ?

— Non, pas encore. Dites-moi un peu comment cela se pratique ; je viens de loin, je suis curieux.

— Puisque ça vous intéresse, à vos ordres ! Figurez-vous que vous êtes invité par un seigneur à venir chasser avec lui. Vous arrivez ; la compagnie est déjà nombreuse, il y a des messieurs et des dames. Les Tziganes loués à la semaine jouent pendant les repas, et le soir on danse. Le lendemain, dès l'aube, les cors sonnent autour du château pour réveiller tout le



Chasse au renard.

monde ; c'est alors un va-et-vient qui n'en finit pas, et dans la cour il y a un assourdissant tapage d'aboiements de chiens, de hennissements de chevaux, de claquements de fouets. Une heure après, on se trouve tous réunis devant le perron en costume de chasse. Ce coup d'œil, monsieur, est très-original ; et quand les dames sont jolies, le tableau n'a que plus d'attraits. On part ; les chiens sont conduits par des domestiques montés. Quand on est sur le terrain de chasse, on se divise en trois groupes, de manière à former un centre avec deux ailes, et la battue commence ; les chiens débuisquent le renard des buissons où il se cache ; s'il fuit droit devant lui, il rencontre des chasseurs ; s'il se jette à gauche ou à droite, il trouve encore des chasseurs qui lui barrent le chemin et s'élancent à sa poursuite dans une course effrénée. Harcelé par les chiens, le renard ne sait plus où donner de la tête, et ses forces finissent par faiblir ; il tente un dernier

effort, fait front à ses adversaires; mais ceux-ci ont le nombre pour eux, la lutte s'engage inégale, et le pauvre renard, mordu, terrassé, meurt étranglé comme un lapin.

Eh bien, monsieur, nous chassions le renard. La journée était à souhait, la gelée avait durci la neige; c'était plaisir de courir au milieu de la plaine à bride abattue, au grandissime galop. Le renard que nous poursuivions était un farceur; il tenait sans doute à soutenir la réputation de finesse et de ruse qu'on a faite aux compères de son espèce; avec ça il était de la taille d'un jeune loup et plus agile qu'un lézard. Après avoir cherché à se cacher sous une meule de foin, il se rasa dans un pli de terrain et s'élança sur un petit monticule; là, dominant le pays environnant, la gueule ouverte, la queue toute droite, il chercha à se rendre compte de sa position. Il me semble le voir encore. Il était vraiment beau; il avait l'air d'un général, avec sa queue en panache. Les lévriers qui approchaient le firent déguerpir; mais il y avait trois heures qu'il courait, et nous aperçûmes bientôt qu'il n'allait plus aussi vite, et que la meute gagnait sur lui. Les deux chiens favoris du comte, et Hironnelle, le lévrier de la comtesse, l'atteignirent enfin et le mordirent au flanc. Le renard, exécutant une volte-face habile, se mit aussitôt sur la défensive; les chiens se ruèrent sur lui; mais voilà mon renard qui se fâche, qui met en fuite les deux lévriers du comte, et se précipitant sur Hironnelle, à qui, paraît-il, il en voulait personnellement, il la terrasse et couvre de morsures la pauvre bête.

— Au secours! mon chien! s'écria la comtesse, au secours! Konrad, allez vite. Sauvez mon chien! La pauvre femme était toute pâle.

Je partis comme une flèche, et sautant à terre, je m'élançai au milieu de cette masse hurlante, cherchant à prendre le renard par le cou pour l'étouffer; je le tenais comme dans un étau, quand, par un brusque mouvement, il se rejeta en arrière et me mordit à la main. Je sentis une douleur aiguë; mais j'étais loin de me douter alors que c'était un de mes doigts qui était resté entre ses dents. La meute entière se jeta sur lui, et l'écrasa comme sous une avalanche.

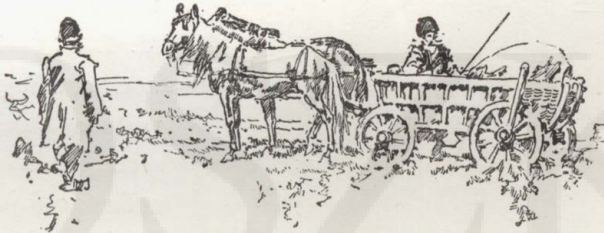
Hironnelle en fut quitte pour quelques blessures. Quant à moi, je n'ai pas retrouvé mon doigt; et six mois après, le comte étant mort, je perdais ma place.

Pendant que le garde parlait, des nuages avaient envahi le ciel, et la nuit s'était faite, toute noire. Des aboiements de chien, un mince filet de lumière rayant l'ombre, nous avertirent que nous approchions de la puszta de M. L...

— Attention ! me dit Konrad, voici le fossé.

Il faut savoir que la plupart des puszta sont entourées d'un large fossé qui protège le jardin et le potager contre les incursions des porcs et des bestiaux.

Nous traversâmes la tranchée sur une planche ; et cinq minutes après, comme notre hôte n'avait pas compté sur notre adresse de chasseurs, nous étions attablés devant un excellent souper, et nous mangions des cailles que nous n'avions pas tuées.



Országos Széchényi Könyvtár

CHAPITRE XVII

De Nagy-Korpad à Keszthely. — Le lac Balaton. — Le comte Festetics. — Le château du prince Esterhazy. — Haydn, maître de chapelle. — La vie de château en Hongrie. — Cuisine et vins. — La noblesse magyare. — Les paysans nobles.



Des oies s'en allaient en procession.

longent en auvent ; car c'est une habitude des paysans magyars de dormir tout l'été hors de leur maison.

Nous traversâmes une immense plaine noyée au loin dans une brume dorée. Des rangées de peupliers, servant à indiquer les chemins en hiver, défilaient à notre droite et à notre gauche ; de temps en temps, ce calme paysage était animé par des chariots de blé ou de maïs qui passaient au second plan, attelés de grands bœufs blancs ou de buffles noirs. Nous atteignîmes au bout d'une heure une petite gare perdue dans l'immensité

Le lendemain, de bonne heure, ayant pris congé de M. L..., je traversais de nouveau Nagy-Korpad en voiture. Dans la rue déserte, il n'y avait que des enfants qui jouaient dans le sable et des oies qui s'en allaient lentement en procession, précédées de leur gardeuse, armée de son long gourdin. Derrière les clôtures des cours, on voyait les femmes occupées à faire les lits placés en plein air, sous les toits de chaume qui se prolongent en auvent ;

du steppe, une de ces gares bâties en forme de blockhaus, avec des grilles aux fenêtres, telles qu'on doit en rencontrer sur la ligne du Pacifique, dans les savanes américaines.



Portier d'un château hongrois.

Invité à la nocce des es, sandes

A midi, j'arrivai à Kanizsa, où, reprenant la ligne Trieste-Pest, je partis pour Keszthely.

Keszthely est situé sur la rive gauche du lac Balaton. Si vous déployez

une carte de l'Autriche-Hongrie, vous trouverez au sud-est de Vienne, au milieu du bassin formé par le Danube et la Drave, ce petit lac tout bleu que les Allemands ont baptisé du nom de *Platten-See*. C'est l'ancienne « mer hongroise » des légendes et des poèmes magyars. Au nord, où se trouvent Keszthely, Tihany et Füred, les rives du lac Balaton présentent une succession de tableaux gracieux et pittoresques, de baies et d'anses ombragées, qui en font un des séjours les plus courus et les plus aimés de la Hongrie. Les hauteurs volcaniques qui dominent le lac descendent en pente douce, couvertes de bois et de vignes, émaillées de jolis villages et d'habitations de plaisance, comme les environs de Vevey et de Montreux.

Le petit bourg de Keszthely, ainsi que le pays qui l'entourne, appartient presque tout entier à M. le comte Festetics, de même que la ville de Kanizsa appartient au comte Bathiany. On ne se figure pas la richesse de ces grands propriétaires hongrois. M. Festetics paye au fisc quarante mille florins, c'est-à-dire environ cent mille francs d'impôts. Il a quatre-vingts fermes, des haras, des vignobles assez vastes pour étancher la soif de la Pologne et de la Hongrie réunies; des hôtels, un théâtre, un établissement de bains, que sais-je encore? Les vignobles du comte Festetics s'étendent bien loin sur les coteaux. Ce sont des ouvriers français qui les ont plantés, et, comme on n'avait pas à ménager l'espace, c'est en voiture attelée de six chevaux que le comte peut parcourir et visiter ses vignes. Dans ses bains, il n'y a que de vrais malades, qui portent des estampilles rouges ou violettes sur la nuque, sur le front, sur les joues, sur les mains. Ces bains se prennent à une heure de Keszthely, dans une flaque d'eau bourbeuse, qui admet, comme les omnibus, les personnes des deux sexes sans distinction de côtés. Une paire de moustaches hongroises ou de côtelettes à la François-Joseph fait vis-à-vis à des bandeaux plats ou à un chignon vertigineux. Mais la morale ne saurait s'offusquer à la vue de ces bains panachés qui soumettent ceux qui s'y plongent à une cuisson de homard à l'américaine.

Le chemin de fer emploie deux heures à traverser une partie des terres du comte Festetics. Son château s'élève sur l'emplacement de l'ancienne forteresse de Keszthely, célèbre par la résistance qu'elle opposa aux Turcs, qui ravagèrent toute la contrée, brûlant les villages, massacrant ou enlevant les habitants. Cette résidence est une construction toute moderne, entourée de beaux jardins et de vastes dépendances. Un portier ou plutôt un heiduque, armé d'une hache et militairement galonné, monte la garde devant la porte.

Il ne faut pas croire que tous les châteaux des seigneurs hongrois

ressemblent à celui du prince Esterhazy, qui a été construit sur le modèle du château de Versailles. On sait que Marie-Thérèse y venait quelquefois en villégiature, et qu'on bâtit en son honneur un pavillon de plaisance dans le parc, où l'on donnait des fêtes pastorales. L'Impératrice demanda un jour à son hôte combien ce pavillon lui avait coûté.

— Quatre-vingt mille florins, lui répondit-il.

— Oh! pour vous, prince, c'est une bagatelle, répondit l'Impératrice.

En revenant le lendemain, Marie-Thérèse trouva le mot : *Bagatelle*, inscrit en lettres d'or au fronton du pavillon.

Il y a dans cet édifice une salle d'où l'on entend un orchestre jouant à l'étage au-dessus, comme s'il jouait dans la salle même. L'Impératrice fut très-surprise d'entendre cette musique, qui semblait descendre du ciel.

Haydn était alors maître de chapelle du prince Esterhazy; il dirigea pendant plus de trente ans l'orchestre qui jouait au château, à l'heure des repas. Le prince avait aussi engagé des artistes italiens pour lui chanter l'opéra. Ses antichambres regorgeaient de laquais en brillante livrée, et ses châteaux étaient gardés par cent cinquante grenadiers qui lui servaient de garde d'honneur dans les grandes occasions. Les terres que possédait le prince Esterhazy avaient l'étendue du royaume de Wurtemberg. Elles renfermaient cent trente villages, quarante villes et trente-quatre châteaux. Les revenus de cette immense propriété étaient d'environ quarante millions de florins.

A cette époque, — il y a environ soixante-dix ans, — les demeures des magnats ressemblaient à de petites cours. Ils étaient maîtres absolus sur leurs terres.

Aujourd'hui, l'aristocratie hongroise n'a plus rien dans ses châteaux ni dans ses mœurs qui rappelle le moyen âge, ou seulement son faste du commencement de ce siècle. Elle habite des maisons très-bourgeoises d'aspect, n'ayant de seigneurial que leur large hospitalité. L'étranger et l'indigène y sont accueillis avec le même empressement, et invités comme des amis à la table de famille.

A peine votre voiture est-elle entrée dans la cour d'un de ces châteaux, que, sans qu'on vous demande qui vous êtes ni ce que vous voulez, avant même que le maître de la maison vous ait vu, une légion de domestiques accourt pour s'emparer de vos bagages et les transporter dans une des chambres toujours préparées pour recevoir les hôtes.

Il est midi, la cloche sonne le diner. On vous fait asseoir à une grande table, autour de laquelle dix à vingt personnes viennent prendre place. On met toujours trois ou quatre couverts de plus pour ceux qui pourraient

arriver au dernier moment ou pendant le repas. — Dans la cuisine d'un gentilhomme hongrois, le feu brûle sans cesse de six heures du matin à dix heures du soir.

Le diner est très-copieux. La cuisine hongroise est la plus supportable après la cuisine française. La plupart des viandes sont préparées au paprica (poivre turc), qui relève leur goût d'une façon fort agréable. Les mets nationaux sont nombreux, mais on ne les apprécie vraiment bien que lorsqu'ils sont préparés dans les familles. Quant aux vins, ils méritent leur grande réputation. Il y en a d'exquis, et qui pourraient rivaliser avec les premiers crus de France, s'ils étaient un peu moins capiteux et traités avec



Jeune gentilhomme magyar.

plus de soins. Les vignobles de la Hégylia donnent les vins les plus recherchés, en tête desquels se place le tokay, qui n'entre pas dans le commerce, et que les souverains se réservent pour boire à la santé des peuples. Après le tokay, ce roi des vins et ce vin des rois, viennent les diverses *essences*.¹ formées du suc sirupeux du raisin qu'on fait égoutter dans des vases munis de trous. Quand l'égouttement cesse, on écrase les grains asséchés avec des grappes fraîches, et l'on en tire le vin de « première goutte ». On en obtient une seconde — le *maschlasch* — en exprimant avec les mains ce qui reste du moût; enfin, la troisième pression donne le vin ordinaire. Il y a en Hongrie plus de vingt espèces de vins, qui tous ont leur couleur particulière; il y en a qui sont blancs et limpides comme le cristal, bleu clair, verdâtre comme la turquoise, jaune d'or comme la chrysolithe, avec une

¹ Le rust, l'erlau, le menesch, le schomlau, etc.



Paysan noble.

OSZK



Országos Széchényi Könyvtár

teinte de vert, jaune paille ou rouge grenat. Le tokay, d'abord d'un jaune tirant sur le brun, prend une belle teinte verdâtre en vieillissant.

Les Hongrois sont beaux parleurs, et le vin aidant, la conversation est toujours très-animée pendant les repas. Les dames y prennent une part brillante, dénotant une intelligence cultivée, au courant de tout, aussi bien des questions de mode que des questions de politique et de littérature. La Hongroise a cela de commun avec la Française, qu'elle a l'esprit naturellement vif, gai, plein de finesse. Ses reparties ont de la promptitude et du bon sens.

C'est dans son intérieur que la femme hongroise se montre dans toute sa grâce et exerce son charme souverain. Les voyageurs allemands, par un sentiment de jalousie compréhensible et presque excusable, si l'on mesure la distance qui sépare l'Allemande de la Hongroise, ont fort dénigré celle-ci. Ses goûts d'élégance et d'apparente frivolité, sa passion pour le sport et la chasse, ne l'empêchent cependant point d'être la plus dévouée des mères, de savoir sourire à la souffrance et d'être sublime de courage et d'abnégation aux heures sombres et tourmentées de l'histoire de la patrie.

Quand on veut particulièrement honorer un hôte, on fait défiler devant lui une succession de plats qui finit par lui donner le vertige de l'indigestion. Mais comme le Hongrois a conservé ses traditions de politesse et de respect de la liberté individuelle, jamais on ne vous force de boire ni de manger. « Vous êtes chez vous, faites comme chez vous », vous dit le maître de la maison, en venant à votre arrivée vous saluer, vous serrer la main et vous offrir une pipe ou un cigare.

Après dîner, on monte en voiture et l'on fait une promenade à travers champs ou jusqu'à un château voisin. Si c'est un dimanche, on va voir les villageoises danser. Souvent c'est le propriétaire du domaine, — le seigneur, comme on l'appelle encore, — qui paye les musiciens. En échange, les paysans lui donnent un nombre convenu de journées de travail. Le peuple hongrois est le plus danseur de la terre; il danse à toute heure du jour, dès qu'il entend résonner de la musique. Un de mes amis, qui a traversé ce printemps la Hongrie, me racontait qu'au milieu des vastes plaines inondées, on voyait çà et là quelques ilots de terre sur lesquels des jupons rouges tournaient.

Le soir venu, après le souper, s'il y a des jeunes filles et des jeunes gens au château, on danse pendant que le maître de la maison fait sa partie de whist avec le curé. L'institutrice allemande ou française tient le piano.

Le lendemain, jusqu'à dix heures, tout est silencieux dans la maison. Chacun se lève et déjeune quand il veut. Les enfants sont ordinairement

debout les premiers. Après leur leçon, ils montent à cheval. Si vous êtes matineux, on vous donne un fusil et l'on vous invite à chasser dans les environs.

Pendant toute la matinée, le maître du château est très-occupé; la haute aristocratie hongroise a conservé l'habitude de faire valoir elle-même ses terres, et ce n'est pas une mince besogne d'indiquer à chacun sa tâche dans une administration quelquefois aussi vaste et plus compliquée que celle d'un petit État. Il y a bien les *ispans* ou intendants; mais les intendants sont comme les caissiers, ils ont souvent des nostalgies de Belgique.

Tel est le train ordinaire de la vie dans le château d'un gentilhomme magyar. En hiver, il ira peut-être avec sa famille passer deux ou trois mois à Pest. Vivant éloigné de la cour, il n'attend rien de ses faveurs, et conserve, en même temps que sa dignité, toute sa fierté et son indépendance. Il place ainsi les intérêts de son pays avant ses intérêts personnels; aussi la noblesse hongroise est-elle, avant tout, animée d'un esprit patriotique ardent qui l'a toujours poussée à se mettre à la tête des réformes jugées nécessaires, et des insurrections nationales. Large d'idées, généreuse, elle n'a rien de la morgue méprisante et de la suffisance hautaine de la noblesse allemande. Un noble magyar s'entretient familièrement avec un paysan, et il a sur lui cette autorité morale des *gentlemen farmers* anglais. L'aristocratie hongroise est restée une classe dirigeante, parce qu'elle se mêle au peuple, qui accepte sa direction et ses conseils, et que c'est parmi elle que la liberté a toujours compté ses plus vaillants et ses plus chevaleresques défenseurs. En 1840, la noblesse vota la *loi de la langue*, qui remplaça le latin par le magyar; elle restreignit elle-même ses privilèges et se condamna à l'impôt, dont elle était exempte; d'un commun accord avec le clergé, elle vota en 1848 l'abolition de la corvée et de la dime, la liberté de la presse et l'établissement du jury.

L'aristocratie magyare se divise en trois classes : les magnats, qu'on peut comparer aux pairs anglais; les nobles sans titres, formant une bourgeoisie aristocratique correspondant à la gentry d'outre-Manche; et la noblesse en sandales, la noblesse rustique, composée de pauvres diables et de paysans. Lors de la guerre contre les Turcs, des villages entiers furent anoblis en bloc, en récompense des services militaires que leurs habitants avaient rendus au pays. Le roi, en octroyant la liberté à ces paysans, leur donnait en même temps la noblesse; car, en Hongrie, le mot *noble* n'a, au fond, pas d'autre signification que celle d'homme libre. La liberté reposait sur des privilèges. Ces gentilshommes vêtus de peau de mouton sont surnommés *Bocskoros*, ce qui veut dire « chaussés de sandales », parce que



Des par Valerio

Hélios Drjardin

TZIGANES DANS UNE TZARDA

E Plon & C^{ie} Editeurs
Imp. Ch. Chardon

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



la plupart, n'étant pas assez riches pour s'acheter une paire de bottes, s'enveloppent le pied dans un morceau de cuir attaché avec des ficelles autour de la cheville¹.

Aujourd'hui que tous les citoyens sont libres, cette noblesse n'a plus de privilèges, et les percepteurs placés à l'entrée des ponts ont le droit de battre, comme s'il était un simple manant, le paysan noble qui passe en oubliant de payer. Ces gentilshommes en sandales sont au nombre de cent mille; il y en a qui sont bergers, porchers, domestiques. Dans quelques rares villages, ils ont su conserver un reste de leur ancien prestige; ce sont eux qu'on voit à la tête des affaires, et qui font les élections pour le compte des magnats.

La haute noblesse magyare se compose de cent trente-six mille familles. parmi lesquelles on compte cent cinquante magnats; on sait que les magnats sont des propriétaires princiers. Le sixième de la Hongrie appartenait, il y a vingt ans, à dix d'entre eux. Ils étaient alors à la tête de la société politique et civile. Aujourd'hui encore, ils donnent l'impulsion à toutes les manifestations patriotiques et généreuses qui se produisent à tout moment en Hongrie. Quand l'Académie nationale destinée à la propagation de la langue magyare fut fondée, le comte Szechény offrit cent soixante mille francs; le comte Karoly, cent vingt-cinq mille; le prince Bathiany, cent cinquante mille; les Esterhazy, quatre-vingt mille francs, etc. Et le même élan de générosité se renouvelle chaque fois que le progrès et le bien du pays sont en jeu.

Országos Széchényi Könyvtár

¹ Les paysans qui ont perdu leur noblesse en arrivant trop tard sur le champ de bataille, s'appellent encore aujourd'hui : « *Tobb agyoh* », c'est-à-dire ceux qui préférèrent rester au lit.



CHAPITRE XVIII

La « mer hongroise ». — Traversée de Sio-Fok à Tihany. — Le Trouville hongrois. — La musique. — La société. — Juifs, moines, curés et prélats. — Les toilettes. — La salle de spectacle. — Excursion à Tihany. — La littérature hongroise. — Volcans éteints. — Une course en bateau.



Le lac Balaton.

Le chemin de fer longe la rive droite du lac Balaton et traverse un pays marécageux où paissent des troupeaux de chevaux à demi sauvages. Une grande partie de ce terrain a été conquise sur l'ancien fond lacustre, car le niveau des eaux du Balaton s'abaisse chaque année¹. On est ici perdu

comme au milieu d'un désert; pas un toit, pas un clocher, pas un arbre; la plaine grise et monotone, couverte d'une herbe courte que le sable saupoudre comme d'une couche de givre, se déroule à perte de vue et va se confondre avec le ciel. Sur le lac, pas d'embarcation, pas même une barque de pêcheur : on se croirait sur les bords de la mer Morte; il est vrai que ses petits flots sont d'une perfidie sans nom. Au moment où l'on s'y attend le moins, ce lac, qui a, dit-on, un flux et un reflux, s'agite, se débat, sort de son lit, se livre à des accès d'humeur et à des tempêtes dont la Baltique serait fière, mais qui sont ridicules pour l'étroitesse de son lit. On dirait le fils abandonné d'une ancienne mer qui couvrirait la contrée, et qui tient à rappeler sa bruyante et puissante origine.

A Sio-Fok, on s'embarque sur un petit vapeur, le *Kisfaludy*, qui fait le trajet deux fois par jour. Sous les flambées du soleil, l'eau du Balaton brille

¹ Pareil phénomène s'est produit au Neusiedlersée, entre Vienne et Raab. Ce lac, sur lequel, il y a quelques années, naviguaient de grandes barques, est aujourd'hui presque complètement desséché.

comme une robe de moire argentée. Bientôt on distingue nettement Tihany juché sur sa butte, terminée en falaise du côté du lac, et qu'un isthme formé d'une succession de cratères éteints relie au rivage. Le monastère et l'église, avec leurs hautes murailles blanches, se détachent, pareils à une de ces ravissantes vignettes sur fond d'azur et encadrées d'or qui ornent les vieux missels gothiques. Füred vous apparaît aussi dans sa baie verdoyante, et l'on est tout heureux de revoir des collines et des arbres, un gracieux paysage alpestre qui semble avoir été expédié tout fait de l'Oberland, comme les chalets qui s'y encadrent.

Deux hôtels s'élèvent sur les bords du lac, grandioses et majestueux comme des palais. Ils ont été construits par les Bénédictins de Tihany, propriétaires des bains de Füred depuis l'an 1055. Le roi André I^{er}, qui bâtit leur monastère sur le promontoire de Tihany, leur donna la contrée environnante, qu'ils ont colonisée, cultivée, peuplée et embellie. Ils ont créé Füred, qui, grâce à eux, est devenue la ville d'eau la plus importante de Hongrie, le Trouville magyar. Non-seulement ils y ont élevé des hôtels, mais ils y ont encore construit un hospice, un théâtre, une église catholique, un temple protestant et une petite synagogue.

Füred est une station balnéaire qui fait plaisir à voir, et où il n'y a que des gens très-cossus et bien portants. Les médecins ont si peu à faire qu'ils engraisserent comme des marchands de fromages, et que, ne pouvant louer leurs services, ils en sont réduits à louer leur villa. Les maisons de Füred sont groupées au bord du lac, dont elles ne sont séparées que par les pelouses et les bosquets d'un vaste jardin anglais. Quelques villas, éparpillées sur les pentes, mettent çà et là, au milieu des vignes vertes, une tache blanche.

L'aspect de cette station d'été est délicieux, et la vie qu'on y mène est celle des saints en paradis. Le matin, on s'éveille aux sons de la musique; à midi, si l'on veut, on dine encore en musique, et le soir, on se promène de nouveau au milieu des plus douces mélodies. Seulement, au lieu de harpes célestes, et au lieu de porter des tuniques de satin bleu, ceux qui jouent du violon et frappent du *cymbalum* sont vêtus de redingotes noires, ce qui ne les empêche pas d'être des Tziganes authentiques, garantis par le gouvernement, auquel ils payent patente.

Deux fois par jour, l'orchestre des bains se fait entendre dans la petite ronde de bois qui s'élève sur la promenade. L'heure de la musique réunit toutes les classes de la société : on se promène par groupes, on s'arrête pour se saluer et causer; on se croirait dans une serre transformée en salon. Les toilettes les plus envahissantes trouvent, dans ces allées, toute

la place qu'il leur faut pour se déployer. Mais les Hongroises possèdent à fond cette science toute parisienne qui consiste à s'habiller avec goût et mesure; elles ont surtout cet air de distinction naturelle qui donne un si grand cachet à la robe la plus simple. Généralement élancées, leur taille est souple, pleine de grâce; si la plupart sont brunes, on rencontre cependant parmi elles des blondes éblouissantes; et même celles-ci n'ont rien de vaporeux et d'anémique comme ces clairs de lune allemands emmanchés d'un long cou posé tant bien que mal sur deux épaules maigres: c'est, au contraire, la santé, la force, la beauté physique dans toute sa vigueur et son épanouissement: on dirait que le soleil leur a infusé dans les veines ses rayons de feu.

Les dames de l'aristocratie étalent ici beaucoup moins de luxe que les femmes des riches commerçants juifs de Pest et des autres villes de la monarchie. Fűred remplace avantageusement pour les israélites hongrois la Terre promise; ils y viennent en grand nombre chaque été vivre « au sein de l'abondance », comme dans les opéras de M. Scribe, après avoir dansé dix mois le ballet des Florins autour du *Veau d'or*. Les juives n'ont pas en Hongrie ce mauvais goût qu'on leur reproche, de rechercher les parures criardes. Leur folie, leur enfantillage de modes est grand; mais en exagérant même leur costume, elles sont si belles et d'une fraîcheur de carnation si étonnante! Je ne sais quel secret elles possèdent pour demeurer si longtemps jeunes; l'une d'elles me présenta un jour à mon grand étonnement ses cinq enfants: je l'avais prise pour une jeune fille de vingt ans, et elle n'en avait peut-être pas beaucoup plus, car en Hongrie, on se marie d'aussi bonne heure qu'en Orient.

Il n'y a pas seulement à Fűred des représentants de la haute et de la moyenne aristocratie, et beaucoup de juifs; il y a encore un nombre infini de curés, de moines, d'abbés, de prélats en hautes bottes, en gants blancs et en chapeau mou, qui se promènent la pipe à la bouche et la canne à la main.

En allant vers les cinq heures au théâtre, j'aurais pu m'écrier comme le président des Brosses entrant au théâtre de Vérone: « Je n'ai jamais vu tant de moines à la procession qu'il y en avait à la comédie. » Les premières rangées de bancs, droit derrière l'orchestre, n'étaient occupées que par des prêtres et des prélats aux gants chargés d'anneaux, et maniant leurs lorgnettes d'ivoire. On donnait la jolie opérette de Gille et Jaime: *la Cour du roi Pétaud*.

Le lendemain, j'allai visiter le pittoresque monastère de Tihany. C'est l'excursion obligée de tous ceux qui viennent à Fűred. M. A. Sturm, un

jeune journaliste de Budapest dont j'avais fait la connaissance dès mon arrivée, avait bien voulu m'accompagner. Les deux chevaux de notre voiture couraient avec une ardeur qui montrait leur désir de manger le plus tôt possible l'avoine des Bénédictins. La vigne, « la belle fille du pays magyar », comme l'appelle Pétœfi, couvre de ses vertes draperies les collines au pied desquelles serpente la route ; et, à gauche, le lac étale la nappe de ses eaux d'un bleu pâle. Tout en jouissant du splendide tableau qui nous entourait et de la belle journée qu'ouvrait un soleil de fête, nous causions.

M. Sturm, qui a écrit sur Pest un livre très-intéressant, me faisait un cours d'histoire littéraire hongroise. Le beau mouvement, la grande



Jeune dame hongroise.

poussée nationale qui précéda la révolution de 1848, s'est arrêté ; il est vrai qu'ils ne sont plus là, les chefs de la nouvelle école : Kisfaludy, qui, le premier, remit en honneur la langue magyare dans ses récits épiques, ses strophes délicates et éloquentes où il peint la nature en joie et la patrie en deuil ; Vœrcœsmarty, le poète des chants désespérés, qui agitait sans cesse au fond des cœurs les saintes colères des vaincus, qui remuait dans ses vers brûlants les souvenirs des désastres de son pays, entretenant à la fois la souffrance et l'espoir ; Arany, le chantre des légendes guerrières ; Pétœfi, le poète des solitudes rêveuses de la puszta, des naïves histoires de village, des aventures de guerre et d'amour, des fougues désordonnées de la jeunesse, le chantre enthousiaste de la patrie et de la liberté, « de la richesse et des splendeurs de son beau pays, de ses champs de blé d'or, de son vin de feu, de ses chevaux rapides » : Pétœfi, qui fut à la fois le Kœrner, le Béranger et le Musset de la Hongrie. « Et cependant, me dit M. Sturm, les

gens de lettres ne manquent pas; d'après le recensement de 1871, il y a chez nous environ 70,000 personnes qui s'occupent de littérature; à Budapest, nous avons une dizaine de cercles ou plutôt de petits cénacles littéraires qui portent les noms de « la Petite Pipe », « la Source de café », « le Club des littérateurs », « le Club académique », etc.; les poètes se réunissent au café Cammon. Tous ces groupes forment autant de petites chapelles qui s'excommunient les unes les autres. Le plus important de ces clubs est celui de « la Source de café ». On pourrait dire que c'est aussi la source de notre littérature actuelle. Ceux qui se sont fait un nom ces dernières années sont membres de ce cercle : Étienne Toldy, Eugène Rakosi, Louis Doczy, Adolphe Agai, Arpad Berczik, vont boire à la « Source de café ». Toldy a la grâce, l'élégance et la vivacité des écrivains français. Sa mort a été une perte douloureuse pour la jeune Hongrie. A peine âgé de trente ans, il avait déjà écrit une dizaine de volumes d'histoire et de romans, et plusieurs pièces de théâtre représentées avec succès. Rakosi et Doczy sont deux poètes; le premier a débuté par une comédie classique : *Ésope*, et le second par une comédie dans le goût de Caldéron : *le Baiser*. Adolphe Agai, qui a étudié la médecine et obtenu le diplôme de docteur, a su mieux que tout autre pénétrer les secrets mobiles de l'âme humaine. Son style est plein d'humour; il est passé maître dans la peinture satirique de son temps, et c'est, avec Aurel Kecskeméthy, le premier de nos chroniqueurs.

« Le « Club académique » se recrute aussi parmi l'élite intellectuelle de la capitale. Ladislas Arany, le fils du grand poète, en fait partie. Ce jeune homme a hérité du talent de son père; il est l'auteur d'un poème comique, et d'un poème épique sur la guerre des Huns. Enfin, parmi les jeunes, je vous citerai encore le poète Alexandre Endrödy et Émile Abranyi, qui est un ciseleur de phrases comme vos Parnassiens; Victor Dalmady, le chanteur paisible du foyer; Émeric Gaspar, le poète des pauvres et des déshérités; Jean Vajda, un lyrique comme Coppée; Grégoire Czily, le poète lauréat de l'Académie hongroise. L'aristocratie compte également des représentants dans les lettres : le comte Géza Zichy a écrit de spirituelles narrations en vers et a composé des chansons charmantes. »

Notre voiture gravissait à ce moment la pente roide de la butte de Tihany. Les vignobles avaient disparu, le sol avait pris une couleur fauve, ferrugineuse; les cailloux brillaient de teintes métalliques. On se sent là comme au milieu d'une fournaise éteinte; ces creux en entonnoir, ces cônes tronqués, ces petites montagnes en forme de pain de sucre, sont d'anciens cratères.

Si j'étais un savant, quelle belle occasion de vous développer ma petite théorie des éruptions volcaniques ! Car les géologues sont partagés en deux camps : les uns disent que l'intérieur de notre planète n'étant composé que de matières en fusion, d'une masse liquide incandescente, il arrive que cette masse de feu brise parfois la croûte qui s'est formée à sa surface et que nous appelons l'écorce terrestre ; les autres prétendent, en raison de la situation des volcans au bord de la mer, que l'eau réduite en vapeur et décomposée par la chaleur intérieure du globe, a assez de force pour briser les assises terrestres et lancer au dehors des colonnes de vapeur et de gaz. Mais ce n'est pas aux cratères de Tihany, démis de leurs fonctions depuis longtemps, qu'il faut demander laquelle de ces deux théories est la plus vraie ou la plus vraisemblable.

Le couvent des Bénédictins nous apparut bientôt, avec les deux clochers de son église, et ses grands murs qui lui prêtent l'aspect d'un château fort. Autrefois, on pouvait faire en voiture le tour du monastère ; aujourd'hui, il est tout au bord de la falaise, dont les rocs se sont détachés : il surplombe l'abîme. Le portier nous conduisit auprès d'un Père qui remplissait je ne sais quelles fonctions supérieures, et qui nous reçut de la façon la plus aimable ; il nous fit asseoir sur un canapé et, prenant un petit coffret placé sur la commode, nous offrit des cigares. La chambre était bien meublée ; une étagère fixée au mur supportait toute une petite bibliothèque de publications récentes ; un christ en ivoire d'une rare beauté était suspendu entre deux vieilles horloges, dont les aiguilles immobiles semblaient marquer l'éternité.

Le Père nous pria de rester à dîner.

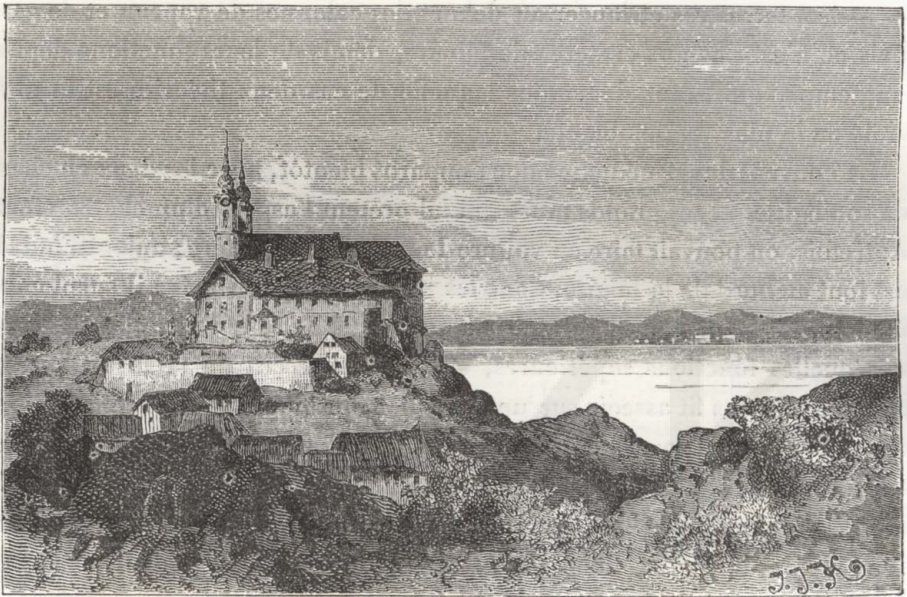
On sait que les couvents hongrois pratiquent encore l'hospitalité d'une façon princière.

— Voulez-vous, nous dit-il ensuite, que je vous conduise au point le plus élevé de la butte de Tihany ? Vous verrez un beau panorama.

Nous nous levâmes pour le suivre. Il nous mena, par un sentier de montagne plein de flânerie et bordé de jolies fleurs roses et bleues, sur un monticule qui est à gauche. De ce belvédère de verdure, l'œil embrasse la contrée entière, et le lac dans une étendue de quinze lieues. C'est un spectacle vraiment magnifique. A vos pieds, les flots du lac brillent et miroitent comme des pierreries liquides. A gauche, les blanches maisons de Füred, au milieu de leurs bosquets et de leurs jardins, font songer à un troupeau d'autruches dans une oasis. Derrière Füred, des vallées mignonnes aux fossettes noyées d'ombre, et dans lesquelles se sont nichés de coquets villages, fuient en perspectives décroissantes et vont s'évanouir comme des

nuages au fond dormant du ciel. Au nord, la forêt de Bakony montre ses vertes et mystérieuses profondeurs, et déroule jusqu'à l'horizon les cimes de ses arbres dentelées comme les vagues d'une mer.

De l'autre côté du lac, au sud, les steppes déploient jusqu'au Danube leur immensité nue, leurs plaines sans bornes, où l'âme, comme l'aigle, peut contempler l'infini, où les hennissements des chevaux sauvages se mêlent aux cris et aux claquements du fouet des *czikos*, où des centaines



Le couvent de Tihany.

de bestiaux se précipitent à la même heure vers l'eau des citernes, où le héron et la cigogne errent sans crainte au bord des marécages moirés de grands lentisques et couverts d'oiseaux au plumage étincelant ; là, dans la *puszta*, tout est varié, tout est changeant : le matin s'y montre avec la grâce d'une blonde jeune fille courant nu-pieds dans la rosée ; et, à l'heure ardente de midi, la terre se ride, s'enfle, craque, les herbes pendent flétries sous les brûlures du soleil.

Comme nous étions encore sur la butte, un prêtre en gants blancs, coiffé d'un large chapeau de paille et suivi d'un petit chien, vint nous rejoindre : c'était le curé de Tihany. Ses paroissiens, peu nombreux, disséminés dans de pauvres cabanes au bord du lac, sont pêcheurs pour la plupart.

Le Balaton est très-renommé pour ses poissons ; le *fogas*, espèce de perche colossale qui ne se trouve que dans la « mer hongroise », est sur-



Maison de paysans hongrois.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



tout apprécié des gourmets. Le *gar* passe par bancs dans les parages de Tihany. Souvent, au milieu de la messe, la porte de l'église s'ouvre, et une voix crie : *Jon a garda!* (Le *gar* arrive!) Aussitôt les bancs se vident, chacun court à ses barques et à ses filets. Le *gar* se sale et se mange avec du beurre et du pain. On en fait une grande consommation en Transylvanie, où l'on en vend sur tous les marchés.

En redescendant au monastère, nous nous arrêtàmes au seuil d'une maison de paysans pour rallumer nos cigares.

— Voici un monsieur qui vient de bien loin, de Paris, dit le curé au paysan qui était assis devant sa maison et fumait sa pipe entre sa femme et son fils.

— Ah! le pauvre garçon! s'écria-t-il; il n'est donc pas Hongrois!

Et il me regarda d'un air de profonde commisération.

Chez tous les Magyars, cultivés ou non, on trouve cette haute idée de leur race, cet amour fanatique et passionné pour leur pays, qu'ils placent au-dessus de tout autre, qu'ils appellent la « Hongrie bénie » (*aldott Magyarország*); quand ils reviennent de l'étranger, ils se prosternent sur le sol de la patrie pour le baiser.

« Hors de la Hongrie, la vie n'est point la vie », dit un de leurs proverbes populaires. S'ils n'avaient pas eu cette vertu patriotique, qu'on leur a souvent reprochée, auraient-ils pu résister aux Slaves, aux Turcs, aux Allemands, avec une si étonnante vitalité? Sans ce ressort puissant de l'orgueil national, ils ne se seraient certainement pas relevés du terrible passage de tant d'invasions successives. Les Tartares, les Turcs, ont essayé de les exterminer; les Allemands, de les germaniser; ils sont restés Hongrois au milieu de tous les désastres, et aujourd'hui ils ont conquis la liberté.

Après le diner, nous passâmes au jardin, où l'on avait étendu, sur les haies de groseilliers, les riches pelisses d'hiver des moines. Ces pelisses de drap fin sont fourrées de peau de martre. M. le curé de Tihany nous montra les deux siennes, qui avaient coûté mille francs chacune. Sous une tonnelle au frais ombrage, on avait servi du café et des liqueurs aussi parfumées que les jasmins et les glycines qui nous entouraient de leurs guirlandes. Quelle heure charmante passée là avec ces bons moines tout à fait réconciliés avec le monde!

Avant de prendre congé de nos hôtes, nous visitâmes l'église et la bibliothèque. L'église n'a rien de particulièrement intéressant; par contre, la bibliothèque renferme des documents historiques précieux. Tihany, lors de l'invasion des Turcs, était à la fois un couvent et une forteresse; ce fut

même la seule place forte de la Hongrie qui ne se rendit pas aux musulmans. Les Turcs, campés de l'autre côté du lac, le traversaient en hiver sur la glace pour venir enlever les femmes hongroises. Le commandant de Tihany, Pisky Istvan, se vengeait de ces rapt par de terribles représailles : tout infidèle qui tombait entre ses mains était empalé. Le chef des troupes



Le *Kisfaludy* était tout pavoisé.

turques le provoqua un jour à un combat singulier, et ils se battirent jusqu'à ce qu'un des deux fût frappé à mort.

De retour à Füred, nous primes part à une promenade en bateau à vapeur, organisée par une soixantaine de personnes de la société. Le *Kisfaludy* était enguirlandé de roses ; les pavillons de toutes les nations flottaient à ses cordages. A l'arrière s'allongeaient d'immenses tables chargées de poissons dressés en gelée, de volailles froides couchées sur un lit de cresson, de jambons couronnés de lauriers comme des généraux prussiens, de plats de pâtisseries aux savantes mosaïques de fruits et de confitures. Des coupes pleines de petits fours découpés en étoile, en fleur et en cœur, entouraient des bouteilles de vin de Champagne casquées d'argent.

A l'avant se tenait un orchestre de Tziganes. Nous quittâmes Füred au coucher du soleil, au bruit du canon et aux sons de la musique.

Quand la lune se leva et que le lac miroita de reflets de topaze et d'aigue-marine, on ouvrit le bal.

« La lune, a dit un poète magyar, est un luth d'argent; ses rayons sont les cordes entre lesquelles les petites mains des esprits font glisser la brise. »

Mais, au lieu de la brise, ce fut le vent qui souffla vers deux heures du matin.

Sans ce signe avant-coureur de la tempête, nous ne serions rentrés à Füred qu'au retour du soleil, comme les gens vertueux qui aiment à voir lever l'aurore.



CHAPITRE XIX

Un romancier hongrois. — M. Maurice Jokaï. — Ses débuts. — Son arrivée à Pest. — La villa Jokaï à Füred. — Histoire d'une comtesse qui n'avait pas peur des brigands.



M. Maurice Jokaï.

Les lettres ont aussi leurs représentants à Füred. Le plus grand romancier actuel de la Hongrie, M. Maurice Jokaï, y possède une villa où il vient chaque année passer l'été.

M. Jokaï, dont le nom est populaire en Allemagne et en Angleterre, n'est guère connu en France que par une conversation politique qu'il eut à Berlin, en 1872, avec M. de Bismarck.

Il a d'autres titres cependant à la notoriété publique, ne serait-ce que les cent cinquante volumes qu'il a publiés depuis vingt-cinq ans. La fécondité de M. Jokaï peut être

comparée à celle d'Alexandre Dumas père; on bâtirait une ville avec les œuvres qu'il a produites.

Né à Komorn, en 1825, d'une famille noble et protestante, à dix ans, le petit Maurice était déjà l'enfant favori de la Muse et publiait des pièces de vers dans un journal de la localité. En 1841, il se lia d'amitié avec deux de ses camarades de collège : Alexandre Pétoefi et Samuel Petrics-Orlay. Ce dernier voulait se faire poète, Pétoefi comédien et Jokaï peintre. Pétoefi

était loin de se douter alors qu'il serait plus tard un des premiers poètes lyriques du siècle. Petrics se voua à la peinture, et Jokaï, en peu d'années, devint le plus original et le plus fécond des romanciers de son pays. Dès qu'il eut terminé ses études au collège, il vint à Pest, où il fut amicalement accueilli par le poète Vörösmarty et par Bayza. L'année suivante, l'Académie couronnait un de ses drames. Il écrivit son premier roman à l'âge de vingt et un ans. En 1847, il prit la rédaction d'une feuille hebdomadaire très-influente, l'*Eletkepek*; et lorsque, un an après, le gouvernement révolutionnaire dut fuir à Debreczen, Jokaï fonda dans la capitale provisoire de la Hongrie le *Courrier du soir* (*Esti Lapok*), organe du parti modéré. Après la défaite, il revint à Pest, où il fut emprisonné, pour être presque aussitôt rendu à la liberté. Il recommença à écrire des articles de journaux sous le pseudonyme de *Sajo*. M. Jokaï épousa à cette époque une grande tragédienne hongroise, Rosa Laborfalvy; puis il fut appelé à la rédaction du *Hon* (*la Patrie*) et élu député.

J'avais déjà eu le plaisir de voir M. Jokaï à Budapest; je ne voulais pas quitter Füred sans aller lui serrer la main. Sa villa domine le lac, du côté de Tihany. On y arrive par un chemin qui monte agréablement à travers les vignes.

Je sonnai à une porte grillée.

Une bonne m'ouvrit et me fit entrer, par le jardin, dans la grande chambre gaie et claire où travaillait le maître.

Je m'attendais à le trouver en robe de chambre de flanelle blanche et en bottes à l'écuycère, avec des éperons d'argent : costume que lui prête un de ses visiteurs allemands, M. Karl Braun-Wiesbaden. M. Jokaï était en simple redingote, penché sur une immense table encombrée de livres et de papiers. L'ameublement de la pièce était des plus modestes, mais les hautes fenêtres encadraient une des plus belles vues dont l'œil puisse se régaler. Sous un ciel d'un bleue cobalt, le lac déroulait sa robe irisée et mouvante, rayée de bandes de soleil et comme frangée d'or; à gauche, Tihany détachait sur son promontoire sa jolie et fine silhouette blanche.

Nous causâmes longtemps. J'exprimai à M. Jokaï mon regret d'être obligé de voyager un peu rapidement, ayant promis à un peintre de mes amis d'aller passer le mois de septembre avec lui en Bosnie.

— Je crains, dis-je au célèbre romancier, de ne voir que superficiellement un pays aussi curieux et aussi intéressant que le vôtre.

— N'ayez pas cette crainte, me répondit-il; quand on a pris l'habitude d'observer, on est comme un médecin qui, du premier coup d'œil, se rend compte de la constitution et de l'état des gens qu'on lui amène. Du reste,

l'étranger qui parcourt un pays remarque toujours des choses nouvelles qui échappent à ceux qui les ont chaque jour sous les yeux. Dans les campagnes, où la civilisation est peu avancée et où les gens ne se parent pas de l'hypocrisie de la vertu, on voit les choses aussi bien que dans une maison de verre.

Comme j'avais l'intention de traverser la forêt de Bakony, si célèbre dans les annales du crime, et repaire de brigands le plus redouté de la Hongrie, je demandai à M. Jokai si j'aurais peut-être le plaisir de lier connaissance avec quelques bandits.

— Je ne crois pas, fit-il en souriant; en tout cas, s'ils savent qui vous êtes, ils vous donneront une escorte d'honneur. Nos bandits, qui du reste ont disparu comme corps organisé, ne sont pas de vulgaires coupe-bourses. Tenez, prenez ce petit volume de nouvelles. Vous y trouverez une histoire de brigands, arrivée à une dame que j'ai connue... Voilà bien des années que j'ai écrit cela; mais puisque les brigands vous intéressent, il y en a là d'authentiques.

En sortant de la villa Jokai, j'allai m'asseoir dans la forêt qui monte à droite, et voici le récit que je lus :

« La comtesse Repey, la plus jeune, un vrai petit lutin, ma comtesse aux yeux noirs, était ce soir-là d'une gaieté, d'un entrain, d'un enjouement adorables. Elle m'avait accordé la faveur de l'accompagner en voiture, car on donnait un grand bal le lendemain à Arad, et comme elle voulait arriver déjà dans la matinée, elle avait fait atteler à huit heures du soir. J'étais seul dans son salon. — Mon cher, m'avait-elle dit, je vous en prie, accompagnez-moi.

« Elle m'avait appelé « mon cher » avec tant de gentillesse et d'amitié, qu'il eût fallu avoir un cœur de pierre pour lui résister. Cependant, je hasardai timidement une observation :

« — Comtesse, répondis-je, il fait noir comme en enfer; on ne voit pas à trois pas devant soi; la voiture versera, et nous nous casserons le cou. Songez que nous avons trois rivières à traverser; nous nous noierons peut-être, car, vous le savez, il ne faut pas compter sur les ponts chez nous. Et puis, notre chemin nous conduit à travers une grande forêt qui est un repaire de brigands. Comtesse, je vous en préviens, on nous égorgera! Ne serait-il pas plus sage de partir demain matin, après une bonne nuit? A midi, nous serons à Arad; vous aurez bien le temps de préparer votre toilette. Comtesse, ne partons que demain!

« Elle se mit à rire, se moqua de moi, me traita de poltron. Bref, elle

avait décidé dans sa jolie petite tête qu'elle partirait le soir même. Vous la connaissez : plus on la dissuade de faire une chose, plus elle s'entête. Il y a beaucoup de femmes comme ça. Elle me disait qu'en partant le soir, elle



Brigand hongrois.

pourrait, en arrivant à Arad, se reposer de ses fatigues, et que d'ailleurs un voyage la nuit est bien plus poétique et plus agréable que le jour ; qu'il n'y a pas de poussière, souvent des étoiles, quelquefois la lune, et toujours des grenouilles qui chantent ! Mais tout cela, ce n'étaient que des prétextes. Ce qu'il y avait de positif, c'était qu'elle avait ce soir-là un caprice qu'elle voulait satisfaire sur-le-champ.

« Que faire? Je ne pouvais la laisser partir seule et rester au château. Je lui répondis que j'étais prêt à l'accompagner.

« Pour reconnaître ma bonne volonté, elle me permit de m'asseoir en face d'elle dans la voiture. Mais la comtesse, vous le savez, est fort distraite. Elle entassa sur moi les boîtes, les cartons; puis, s'enveloppant dans sa pelisse, elle s'endormit. J'avais beau lui adresser la parole, elle ne me répondait pas. Elle dormait! Oh! elle dormait. De temps en temps, quand la voiture choquait une pierre et trébuchait, elle ouvrait à demi les yeux, et me disait : — Où est mon manchon? Où est mon carton à chapeau? Où est mon nécessaire de voyage? Ne vous êtes-vous pas assis sur la boîte à gants? Au nom du ciel, faites attention, cher baron! Et elle se rendormait. Ma foi, je finis par l'imiter, et je m'endormis, en apparence du moins, car j'avais les nerfs agacés, et je n'étais pas du tout bien, mais pas du tout bien sous cette montagne de paquets.

« Tout à coup la voiture cessa brusquement de rouler; elle s'inclina sur le flanc, comme si elle aussi avait envie de se coucher pour dormir. La comtesse s'éveilla en sursaut et demanda d'assez mauvaise humeur ce qu'il y avait.

« Le cocher sauta de son siège, s'approcha de la portière, répondit que nous étions dans un chemin affreux, entrecoupé de fondrières; il ajouta que nous nous étions probablement égarés.

« — Qu'est-ce que cela fait? répliqua la comtesse. Puisqu'il y a un chemin devant nous, suivons-le jusqu'au bout...

« — Oui, oui, mais... observa le cocher.

« — Ce chemin doit conduire quelque part.

« — Je crains bien, madame la comtesse, qu'il ne nous conduise pas en lieu sûr.

« — Pleutre!... Y a-t-il en Hongrie des lieux qui ne sont pas sûrs? Où sommes-nous?

« — Votre Grâce, nous sommes dans la forêt de Szalonta.

« — Cette forêt a une issue, une fin. On peut la traverser en deux heures.

« — Les craintes du cocher devraient nous faire réfléchir, fis-je remarquer à la comtesse en me mêlant au débat.

« — Les craintes d'un cocher ne comptent pas, baron.

« — Votre cocher craint cependant, comtesse, qu'il ne vous arrive quelque chose de désagréable...

« — Est-ce que cela le regarde?

« — Ou que ses chevaux...

« — Oh! ses chevaux, c'est son affaire.

« — Il y a, dit-on, beaucoup de bandits et de « pauvres garçons » qui se réfugient dans cette forêt. Ils pourraient trouver à leur convenance les chevaux et la voiture de madame la comtesse; voilà sans doute ce que craint le cocher. Ah! comtesse, ma déesse, ce n'est pas une plaisanterie que de voyager à pareille heure dans une forêt toute noire... Si seulement j'avais pris mes pistolets avec moi!...

« — Pour qu'on vous les prenne aussi, riposta le petit démon en riant. Et là-dessus, ouvrant la portière, elle sauta, légère comme un oiseau, hors de la voiture.

« — Quelle nuit délicieuse! Comme la forêt est parfumée! s'écria-t-elle. Comme les vers luisants scintillent! Venez donc voir, baron.

« J'avançai la tête dans l'obscurité. — Il fait noir comme dans un four. Je ne vois rien, comtesse; je ne vous vois même pas.

« — Comment! vous ne voyez rien? Et cette lumière là-bas!... Car c'est une lumière qui brille à travers les arbres. On dirait qu'elle se dirige de notre côté.

« Mon sang fit un tour et se glaça. Le cocher, d'une voix étranglée, répondit à la comtesse :

« — Cette lumière indique à Votre Grâce l'hôtel où les brigands ont l'habitude de descendre.

« — Charmant! fit-elle, charmant! Et elle ajouta : Cocher, à l'hôtel des « pauvres garçons » !

« Jugez de mes angoisses, de mon désespoir.

« — Au nom du ciel, lui dis-je, que faites-vous, comtesse? Vous allez vous mettre dans la gueule du loup... Cette auberge est une caverne de voleurs. L'aubergiste, de concert avec sa clientèle, doit dépouiller et assassiner les voyageurs... Récemment j'ai lu dans les journaux...

« Elle partit d'un éclat de rire.

« — Ce ne sont que des contes, fit-elle, des contes... que vos histoires de journaux! Enfin nous ne savons où aller passer la nuit; s'il y avait une autre auberge dans les environs, nous pourrions y descendre; mais il n'y en a pas. Nécessité fait loi. Pour ce soir, il faudra nous contenter de cette *tcharda*.

« Elle donna ordre au cocher de la suivre lentement avec la voiture.

« — Je prendrai les devants, dit-elle, et j'irai à pied pour te montrer le chemin.

« Toutes mes observations, toutes les histoires de brigands que je lui rappelai ne servirent de rien; elle nous menaça de se rendre seule à l'auberge, si nous ne voulions pas la suivre.

« Quand nous fûmes proches de la *tcharda*, les sons entraînants d'un orchestre de Tziganes frappèrent nos oreilles.

« — Mon Dieu ! m'écriai-je, tous les brigands de la contrée se sont réunis là ce soir !

« — Nous voulions aller au bal à Arad, répondit la comtesse en riant, et nous en trouvons un sur notre chemin. Quel heureux hasard !

« Elle se dirigea sans hésiter vers la porte de l'auberge.

« Un moment, j'eus la pensée de faire volte-face, de la planter là et de prendre le large. Mais mademoiselle Césarine, la demoiselle de compagnie de la comtesse, s'était accrochée à mon bras, qu'elle serrait comme dans un étau. La pauvre fille tremblait comme une feuille et était à moitié morte de peur.

« Les exclamations et les cris sauvages que poussaient les danseurs n'arrêtèrent point la comtesse ; elle ouvrit bravement la porte et entra.

« Nous pénétrâmes à sa suite dans une longue pièce remplie de fumée. D'abord, je crus voir une cinquantaine de bandits qui sautaient et chantaient comme des sauvages autour de nous ; mais, remis de ma première frayeur, je les comptai : ils n'étaient que neuf, y compris l'aubergiste et les trois musiciens tziganes. Parbleu ! c'était bien assez ! Cinq hommes superbes : de vrais colosses dont la tête atteignait le plafond ! Chacun d'eux portait une paire de pistolets à la ceinture et d'énormes moustaches. Quand ils nous aperçurent, ils cessèrent de danser et nous regardèrent de leurs grands yeux brillants. Notre audace leur causait une certaine surprise, et je vis qu'ils ne nous prenaient pas pour des gens tout à fait ordinaires. Ma petite comtesse s'approcha d'eux, avec son sourire magique, et leur dit de sa douce voix câline :

« — Pardonnez-nous de venir vous déranger sans nous faire annoncer, mais nous nous sommes perdus dans la forêt, et comme l'obscurité nous empêche de continuer notre route, nous vous prions de nous accorder l'hospitalité pour cette nuit.

« Le plus grand et le plus beau des cinq bandits s'avança au-devant d'elle en frisant sa moustache ; il ôta son chapeau, fit sonner ses éperons, et, s'inclinant gracieusement, il dit à la comtesse, toujours souriante, que sa présence, loin de les déranger, honorait beaucoup la compagnie et le rendait personnellement très-heureux, car c'était lui, Fekete Joszi (un frisson me courut dans le dos en entendant le nom du célèbre brigand), c'était lui qui régala ce soir ses amis ; en sa qualité de maître de céans, il demanda à la comtesse à qui il avait l'honneur de parler.

« Avant que je pusse lui faire signe de taire son nom, l'imprudente avait déjà répondu :

« — Je suis la comtesse Repey ; j'habite dans le voisinage.

« — J'ai le plaisir de connaître ce nom, répondit le brigand. Le vieux comte Repey m'envoya une fois une balle qui ne m'atteignit pas. Mais veuillez vous asseoir, comtesse.

« Elle s'assit sur un banc. Fekete prit place à côté d'elle, faisant semblant de ne pas m'apercevoir.

« — Et où alliez-vous à cette heure, sans indiscretion ? lui demanda-t-il.



...Il s'avança au-devant d'elle en frisant sa moustache.

« — A Arad, au bal du Casino, dit la comtesse sans quitter son air enjoué.

« — Une heureuse chance vous a conduite ici. Nous donnons aussi un bal ; et si madame la comtesse ne refuse pas notre invitation, je pense qu'elle s'amusera beaucoup. Nous avons une excellente musique. Vous allez l'entendre. Allons, Tziganes ! la romance de la *Belle Femme*, et jouez-la bien !

« Dès les premières mesures, Fekete glissa son bras autour de la taille de la comtesse et l'entraîna au milieu de la chambre. Un autre jeune imperti-

ment s'élança vers mademoiselle Césarine, la prit à son bras, bien qu'elle fût défaillante et sans force, dansa un tour avec elle et la passa à un de ses camarades. La pauvre fille était blanche comme de la cire; quant à la comtesse, elle était fraîche comme une rose, elle montrait autant d'assurance, elle se laissait aller à autant de gaieté que si elle eût été sur le parquet ciré du Casino d'Arad : elle riait, minaudait, se laissait entraîner dans le tourbillon de la danse avec un plaisir qui me scandalisa. Non, jamais elle ne se montra plus belle, plus séduisante; je l'ai vue depuis bien des fois danser la *csardas* dans nos bals, mais elle ne la dansa plus comme avec le *bétyar*¹. Le bandit la conduisit d'abord, à pas majestueux, tout autour de la pièce; son regard était fier, sa démarche solennelle : tout à coup il sauta sur ses talons en poussant un cri, en faisant sonner ses éperons, et se plaça droit devant elle. La musique jouait une mélodie d'une ardeur sauvage; la comtesse, de son côté, avait commencé à danser : elle ressemblait à un papillon qui voltige de fleur en fleur et ne se pose sur aucune; tantôt elle se penchait vers son danseur comme si elle eût voulu l'enlacer; tantôt elle se redressait avec dignité et se reculait du côté opposé, où elle l'attirait par sa coquetterie. Enfin, le *bétyar* la saisit dans ses bras et tourna avec elle dans un vol vertigineux. La danse finie, il reconduisit la comtesse à sa place, lui baisa galamment la main; et, se tournant vers moi, il me prit par l'épaule et me dit familièrement :

« — Et vous, mon vieux, vous ne dansez pas?

« — Non, répondis-je avec dignité, je ne sais pas danser.

« Il retourna auprès de la comtesse.

« — Pardonnez-nous, madame, lui dit-il, si nous ne sommes guère en mesure de recevoir dignement nos hôtes; contentez-vous de ce que nous avons, c'est peu de chose, mais nous vous l'offrons de bon cœur.

« Il faisait allusion au souper, qui était prêt. L'aubergiste plaça sur la table une marmite pleine de morceaux de bœuf coupés menus et apprêtés avec des oignons et du *paprica*². Un véritable festin autour duquel s'assit toute la bande! D'assiettes, point. Armé de son couteau de poche, chaque convive piquait dans la marmite. La comtesse mangea comme si elle eût été depuis trois jours à jeun. Le chef des brigands lui coupait de petits carrés de pain qu'elle plongeait dans la sauce. S'apercevant que je restais à l'écart, Fekete fronça le sourcil; mais calmant aussitôt son dépit ou sa colère, il me demanda en souriant pourquoi je ne mangeais pas.

¹ Brigand.

² Ce plat national s'appelle une *gulyas*. On le prépare avec du paprica, piment rouge des Turcs et des Arabes.

« — Il y a, lui répondis-je, trop de *paprica* dans la sauce.

« Le vin fut servi dans des *kulacs*¹. Ces gens-là ne connaissent pas les verres. Fekete Joszi buvait le premier; puis, essuyant le goulot avec la manche de sa chemise, il passait la bouteille à la comtesse, qui y posait ses lèvres sans répugnance et avalait une grosse gorgée. Il me sembla qu'elle but beaucoup ce soir-là. Le bandit voulut aussi me passer sa *kulacs*.

« — Merci, lui dis-je, je ne puis pas boire; je suis un traitement homœopathique.

« — Ah! s'écria-t-il en riant, je comprends : *Similia similibus*... (Il savait le latin!) Moi aussi, monsieur, je me traite par l'homœopathie : hier, j'ai trop bu, le vin m'a fait mal; je me guéris aujourd'hui en buvant autant qu'hier.

« Je le soupçonnais de chercher à nous enivrer, afin de nous dépouiller et de nous égorger à son aise. Il fallait le voir vider les *kulacs* qui circulaient à la ronde; en une heure, un tonneau de vin fut mis à sec; mais, je dois le dire, en se levant de table, pas un des brigands ne chancela.

« — Eh! vieux monsieur (il m'appelait maintenant monsieur), me dit Fekete, vous ne buvez, ni ne mangez, ni ne dansez... Que faites-vous donc? Jouez-vous aux cartes?

« En m'adressant cette question, il sortit un jeu de cartes de sa poche.

« C'est là, me dis-je en moi-même, une manière adroite de me sonder pour savoir si j'ai de l'argent.

« — Je ne joue pas non plus, répondis-je.

« — Eh bien! je vais vous apprendre à jouer, s'écria-t-il; c'est très-facile. Voyez : je place une carte ici, j'en mets une autre là; je charge celle-ci, vous chargez celle-là; la couleur qui sort la première a gagné.

« Il voulait m'apprendre le lansquenet, lui! Comme si l'apprentissage de ce jeu ne m'avait pas coûté deux domaines! Que faire? Il fallut m'asseoir vis-à-vis du brigand et jouer aux cartes avec lui. J'avais dans ma poche quelques pièces de cuivre que je pouvais risquer; je les plaçai sur la table.

« — Quoi! s'écria-t-il, de la petite monnaie! Mais pour qui me prenez-vous, monsieur? Voici la banque. Et il jeta devant lui une poignée de ducats d'or qui brillaient de reflets jaunes.

« Je n'avais pas sur moi la moitié de cette somme.

« Il mêla les cartes, nous jouâmes, je gagnai.

« Le brigand paya. A aucun prix, je ne voulus toucher à son argent, que je laissai comme enjeu.

¹ Bouteille de bois.

« Je gagnai de nouveau, et de nouveau je refusai de prendre ce qui me revenait. Je gagnai encore pour la troisième fois, pour la quatrième, pour la cinquième, la sixième et la septième fois! Des gouttes de sueur perlaient à mon front. Ah! je vous le jure, c'est bien pénible de gagner l'argent d'un bandit! Le huitième enjeu m'appartint encore. Eh! pourquoi n'ai-je jamais une veine pareille pendant la session de la Diète? Intérieurement je priais Dieu : — Seigneur, disais-je, délivrez-moi de cet argent, qui est de l'argent volé; faites gagner cet assassin! Supplications inutiles! Le ciel ne voulut pas se mêler de mes affaires. Pour la neuvième fois, je gagnai encore la partie!

« Fekete me regarda en souriant :

« — Vous devez être, me dit-il, amoureux de la comtesse; sans quoi vous ne seriez pas si heureux au jeu.

« Cet insolent me cherchait querelle.

« Lorsqu'il mêla les cartes pour la dixième fois, mon cœur battit à tout rompre.

« Je gagnai de nouveau.

« Cette fois, le bandit frappa la table d'un coup de poing si violent, que les pièces d'or sautèrent en l'air.

« Il se leva.

« — Pour peu que vous continuiez à gagner de la sorte, s'écria-t-il, je pourrais perdre tout le comitat de Bihar.

« Il éclata de rire et remit en poche le reste de son argent.

« — Je vous en prie, lui dis-je, reprenez tout cela.

« Et je poussai vers lui les ducats que j'avais gagnés.

« Il se redressa avec une fierté blessée, et me toisant d'un regard méprisant :

« — Pour qui me prenez-vous?... Monsieur, ramassez votre argent, ou je vous jette avec lui par la fenêtre.

« Je recueillis d'une main fiévreuse les pièces d'or, et je les distribuai aux Tziganes. Mais aussitôt je me repentis de ma générosité. N'était-ce pas montrer que j'étais riche, et que je ne tenais nullement à l'argent? Les Tziganes, comme c'est leur habitude quand on leur a fait un cadeau, se rangèrent en cercle autour de moi et me demandèrent mon air favori. Je les renvoyai à la comtesse, qui accompagna la mélodie populaire de sa voix de sirène; elle chanta si bien, oh! si bien, que j'oubliai tout à fait où j'étais, et que j'applaudis follement, comme dans ma baignoire au théâtre de Pest.

« Le chef des brigands applaudit de son côté, et demanda à la comtesse



Des par Valério

Hélios Dujardin

JUHÁSZ (BERGER HONGROIS)

E. Plon & C^o Editeurs
Imp. Ch. Chardon

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



la permission de lui chanter sa chanson. Il nous dit un de ces chants farouches comme on en entend dans la puszta. Il est certain que Faure chante mieux, mais je ne crois pas qu'il chante avec plus d'entrain et plus de feu.

« Fekete vint ensuite à moi et me pria de chanter mon morceau. J'étais très-ennuyé, très-perplexe. Moi, chanter dans ce repaire de brigands! Moi qui n'ai jamais pu apprendre un autre air que : « Adieu, paisible demeure! »

« — Mais je ne sais pas chanter, pas du tout! fis-je. J'ai la voix aussi fausse qu'un paon.

« La comtesse me pria alors en français de chanter quelque chose; ma résistance, disait-elle, pourrait me coûter cher.

« Que faire? je vous le demande. Le cœur et la gorge serrés, je commençai ma chanson, la seule que je sache : « Adieu, paisible demeure! » Cela alla assez bien jusqu'au troisième couplet; mais tout à coup, je ne sais comment, je fis un couac lamentable. La comtesse ne put tenir son sérieux et éclata de rire. Les brigands en firent autant, et pour ne pas avoir l'air trop bête, je fis comme tout le monde, quoique je n'eusse aucune envie de rire.

« Les *bétyars* recommencèrent à danser. La comtesse, infatigable, dansa jusqu'au matin. Quand les fenêtres se colorèrent des premières rougeurs de l'aube, elle s'arrêta et dit à son danseur qu'il était grand temps de faire atteler.

« Le moment critique est venu, pensai-je; que Dieu ait pitié de nous!

« Le brigand sortit, éveilla le cocher qui dormait, lui ordonna d'atteler, et vint nous prévenir lorsque la voiture fut prête.

« Ils ont évidemment l'intention, me dis-je à part moi, de nous égorger en chemin.

« Je montai en voiture, glacé de peur; mes appréhensions et mes craintes me semblaient d'autant plus justifiées, qu'on nous laissait partir sans nous rien demander, pas même notre bourse.

« Fekete nous accompagna à cheval jusqu'à la grande route, puis, nous ayant mis dans le bon chemin, il nous salua en nous souhaitant un heureux voyage. Ce ne fut qu'à Zevied que je commençai à respirer un peu librement. Je fis de vifs reproches à la comtesse; je lui montrai l'imprudence qu'elle avait eue de s'exposer ainsi sans nécessité au danger, et je l'avertis du scandale qui résulterait de cette aventure, si l'on savait qu'elle avait dansé jusqu'au jour avec des *bétyars*.

« Elle m'écouta tranquillement; quand j'eus fini, elle me demanda :

« — A propos, n'avez-vous pas sommeil?

« — Pas le moins du monde, répliquai-je d'assez méchante humeur.

« — Alors, ayez donc la bonté de me chanter cet air que vous n'avez pas achevé...

« Je m'enfonçai dans un coin de la voiture, et je fis semblant de dormir.

« Jusqu'à notre arrivée à Arad, je m'étais flatté que la comtesse achèterait mon silence; mais pas même la plus petite recommandation de ne pas raconter ce qui nous était arrivé! A six heures, nous étions à Arad; à sept heures, toute la ville savait que la comtesse avait dansé, bu et mangé avec les brigands. Elle fut la reine du bal. Elle s'excusa de ne pouvoir danser, à cause de sa fatigue; mais elle ne fut pas moins la femme la plus choyée et la plus recherchée de la soirée. Pour fatiguée, je vous assure qu'elle devait l'être! Elle avait dansé avec Fekete dix-huit csardas! J'ai eu le temps de les compter. Moi qui n'avais pas dansé, je n'en pouvais plus et ne me tenais pas debout. J'allai m'asseoir à une table de whist.

« — Tu as de la veine aujourd'hui, pensai-je, hasarde-toi hardiment... Ah! comme je vais vous plumer, mes petits oiseaux!

« Hélas! je perdis non-seulement tout ce que j'avais sur moi, mais encore mille écus sur parole.

« Six mois après les événements que je vous ai contés, je lus dans un journal que Fekete Joszi, le célèbre chef de brigands, avait été pris et pendu à Szegedin.

« Je courus chez la comtesse lui apprendre la nouvelle :

« — Quel dommage! s'écria-t-elle en me rendant le journal, c'était un si beau danseur! »



CHAPITRE XX

La Chambre haute et la Chambre basse. — Le système électoral en Hongrie. — Ce que coûte une candidature. — Les Hongrois nés orateurs. — Tableau électoral. — Les partis politiques et leur programme. — Comment on voyageait jadis. — Les relais. — De Füred à Vesprim. — Physionomie d'une petite ville magyare. — Entrée dans la forêt de Bakony.



Un agent électoral.

Nous étions arrivés au dimanche ; les élections générales devaient avoir lieu la semaine suivante. En Hongrie, les députés sont élus tous les trois ans. La Chambre haute se compose, comme la Chambre des pairs en Angleterre, des membres appelés à y siéger par « droit de naissance ». Ce sont d'abord les archiducs autrichiens possédant des propriétés en Hongrie, le prince primat, les archevêques catholiques et les archevêques grecs-unis, les évêques, l'abbé mitré de l'abbaye de Saint-Martin, le prieur du couvent des Prémontrés de Iaszo, le grand prieur du chapitre d'Agram, les magnats séculiers, au nombre desquels sont les treize barons de l'Empire, les *obergespan* de tous les comitats, le gouverneur de Fiume, les princes qui ne sont plus sous la tutelle paternelle, les comtes et les barons, les deux gardiens de la couronne de saint Étienne, les *régalistes* de la Transylvanie, et deux représentants de la Diète croate.

La Chambre basse, ou des députés, se compose de 447 membres, dont 413 sont élus dans les cercles électoraux des comitats et des villes de Hongrie et de Transylvanie, et 34 en Croatie et en Slavonie.

A vingt ans, tout citoyen né en Hongrie ou habitant le pays d'une manière régulière, est apte à voter s'il possède à la ville une maison rentrant dans les trois catégories d'immeubles payant des impôts, ou si, artisan, il a un aide ou un ouvrier, ou bien si, employé, il touche un traitement de cinq cents florins au moins.

Les membres de l'Académie nationale des sciences, les professeurs, les docteurs, les avocats, les médecins, les pharmaciens, les ingénieurs, les

économistes diplômés, les forestiers, les curés et les chapelains, les notaires et maîtres d'école, sont de droit électeurs.

Tout électeur âgé de vingt-quatre ans peut être élu député, pourvu qu'il connaisse la langue hongroise. Cependant ne peuvent être choisis pour la députation les employés de l'État (excepté les ministres, les secrétaires d'État, les directeurs des établissements nationaux, les professeurs de l'Université et de l'École polytechnique, etc.), les fermiers des domaines de l'État, les associés de sociétés financières ayant des relations avec l'État, les administrateurs des chemins de fer subventionnés par l'État, les moines, sauf les Prémontrés, les moines de l'ordre de Cîteaux et les Bénédictins.

Primitivement, l'Assemblée nationale hongroise était composée de tous les nobles, qui se rassemblaient à cheval, au milieu de leurs tentes, dans la plaine de Rakos. La dernière réunion se tint un peu avant la défaite de Mohacs. En 1575, la Diète se divisa en deux Chambres ou Tables : la Table des magnats et la Table des députés. Ces derniers représentaient les comitats ; ils étaient comme des ambassadeurs de ces divers districts, dont l'organisation fédérative rappelle celle des cantons suisses¹. La Hongrie est le premier pays du monde qui ait pratiqué le régime parlementaire. Dès l'origine, le souverain ne put faire des lois, lever des impôts, déclarer la guerre sans le consentement de la Diète. Enfin le peuple hongrois se réservait le droit d'insurrection ; voici l'article de la constitution que le roi devait jurer d'observer : « Si nous ou nos successeurs voulions violer les dispositions de cette constitution, les évêques et les nobles de ce pays, tous et individuellement, auront à jamais la libre faculté de nous résister, à nous et à nos successeurs, sans pouvoir être accusés de déloyauté. »

La nation et le souverain faisaient donc ensemble un contrat qui, s'il était violé, était frappé de nullité.

Aujourd'hui, les candidatures à la seconde Chambre ne sont pas à la portée de toutes les bourses. Un candidat dépense rarement moins de vingt mille francs pour « chauffer » ses électeurs. On cite des élections qui ont coûté jusqu'à deux cent mille francs. Au dernier moment, quand il s'agit de trouver l'appoint d'une centaine de voix, celles-ci se vendent aux enchères ; et il n'est pas rare qu'on les paye jusqu'à deux cents francs pièce. Mais il est déjà arrivé que des paysans, qui avaient vendu leur voix, votaient quand même contre celui qui la leur avait achetée. Cet inconvénient peut

¹ Les comitats sont au nombre de cinquante. Ils forment autant de provinces autonomes et indépendantes, qui s'administrent elles-mêmes.



Orateur politique dans une auberge.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



être évité quand on s'adresse aux courtiers d'élections, qui traitent à forfait, et répondent du troupeau qu'ils mènent à l'urne. Tous les partis sont du reste organisés militairement, ce qui explique la facilité avec laquelle, quand ils se rencontrent, ils en viennent aux coups. Les jours d'élections sont presque toujours marqués par des batailles sanglantes. Dans les villages slaves et roumains, l'eau-de-vie joue le principal rôle; et c'est ordinairement le candidat qui s'entend le mieux à humecter la pâte électorale, qui l'emporte.

Ceux qui briguent l'honneur de la députation se font les commis voyageurs de leur propre candidature; un mois avant le jour des votes, ils parcourent les villes, les villages, et pérorent sur les places publiques, comme des marchands d'orviétan et des dentistes.

Les Hongrois sont nés politiques et orateurs. « L'incontinence de la langue est un des défauts de cette nation, a dit un prélat hongrois. Ils ont le don de la parole, ils le savent, ils en usent et en abusent. Dans une réunion de cent membres, vous entendez plus de cent discours, plus longs les uns que les autres. Si des Hongrois s'assemblent pour conférer sur les chemins vicinaux, ils commencent par régler les affaires du monde entier; puis ils vont dîner, et les chemins vicinaux sont renvoyés à l'an prochain. »

M. Kerkapolyi, qui se présentait dans la circonscription de Füred, était attendu ce jour-là dans un village des environs. L'occasion d'assister à une réunion électorale hongroise était toute trouvée pour moi.

Nous attendions depuis un quart d'heure devant la mairie, où la foule grossissait, sans cesse alimentée par des gens venant de divers côtés, à pied, en voiture ou à cheval. Enfin un cortège se forma, et, drapeau en tête, s'en alla à la rencontre du candidat.

Pendant ce temps, l'épicier du village, dont la maison était en face de la mairie, entassait devant la porte de sa boutique des caisses vides qu'il recouvrait d'un tapis, de façon à élever une sorte d'estrade.

Des *Eljen Kerkapolyi! eljen Kerkapolyi!*¹ retentirent tout à coup dans les airs, saluant l'arrivée du candidat. Il était en calèche découverte attelée de deux superbes chevaux; quatre voitures et plusieurs paysans à cheval l'accompagnaient, formant une escorte d'honneur. Les femmes, très-nombreuses, s'élançèrent au-devant de lui en agitant leurs mouchoirs et en poussant des *Eljen* non moins enthousiastes.

Le candidat répondit en s'inclinant avec un sourire; puis, ayant mis pied

¹ Vive Kerkapolyi!

à terre, il se dirigea vers la boutique de l'épicier, devant laquelle se trouvait l'estrade; mais à la vue du tapis neuf qui recouvrait les caisses, — eut-il peur d'être obligé de le payer? — il se contenta de se hisser sur une chaise.

M. Kerkapolyi possède une de ces physionomies énergiques qu'on n'oublie pas. L'œil est vif, brillant comme la braise; la bouche, mince, froide, ironique. C'était un maître d'école; il est devenu ministre des finances.

On forma cercle autour de lui, les femmes au premier rang, quelques-unes portant leurs enfants sur leurs bras. Toutes avaient une fleur à la



L'épicier du village.

main. C'est le complément de la toilette du dimanche dans les villages hongrois. Voyez les paysannes qui se font photographier : elles tiennent toutes une fleur et un mouchoir brodé à la main. Il y en avait parmi elles de jeunes et charmantes qui se pressaient avec un joli mouvement d'oiseau, la tête en avant, la prunelle attentive et éveillée; derrière elles se groupaient quelques dames venues de Füred, en grande toilette : robe de soie, châle de dentelles, chapeau à plumes.

Les fenêtres des maisons étaient garnies de curieux, et sur les marches de l'église voisine détachant ses murs en pâleur sur le bleu mat du ciel, se dressait un amoncellement de femmes debout ou assises, le front ombragé d'un foulard de couleur vive, les manches bouffantes, la robe rouge éclatant sur le fond clair de la façade. Toutes ces figures, tournées vers l'orateur et qui le suivaient avec un intérêt passionné, avaient une intensité de relief étonnante. Têtes maigres pour la plupart : rondes chez les femmes; allongées, osseuses, bien modelées chez les hommes, avec de longs cheveux retombant sur les épaules, des moustaches menaçantes, une mâchoire à broyer des balles.

A mesure que l'orateur, de sa voix vibrante, bien timbrée, développait ses arguments, l'opposition se formait. Des murmures, des ricanements, des moqueries, couraient aux derniers rangs; puis, brusquement, un sourd bourdonnement s'éleva, des interpellations, des mots saccadés et incisifs, mirent comme des sifflements dans l'air. Mais, sans se préoccuper du vent d'orage qui soufflait, M. Kerkapolyi continua sa harangue avec une impassibilité et un dédain superbes. Il parla avec une profonde éloquence ou une invincible logique, car peu à peu les bruits tombèrent, et le silence se réta-



Un électeur hongrois et sa femme.

blit. Son discours dura près de deux heures. Quand il descendit de la chaise sur laquelle il s'était tenu en équilibre, les cris de *Eljen Kerkapolyi!* poussés par les hommes, les femmes et les enfants, éclatèrent de nouveau comme une fanfare, et le candidat reçut de tous côtés des félicitations et des poignées de main. L'opposition n'était pas sérieuse ou pas de force à se mesurer avec les partisans du candidat; elle avait montré les dents comme ces gros chiens qui aboient, mais qui ne mordent pas, et elle s'était retirée.

Il y a quarante ans, on voyageait en Hongrie d'une manière bien plus pittoresque qu'aujourd'hui. Les chemins de fer ont tout gâté, même le métier de brigand. Arrivé à la frontière hongroise, il fallait s'acheter des chevaux et un véhicule. Une paire de chevaux coûtait deux cents francs, et l'on avait pour cent francs un de ces longs chars hongrois, légers de forme, hauts de roues et recouverts d'une natte en roseaux en forme de toit; couché sur

un lit de paille épais, on était à l'abri du soleil et de la pluie, et quand les lits d'auberge étaient trop sales et trop mauvais, on y dormait à l'aise. Pour compléter l'équipage, on louait un cocher parlant à la fois hongrois, slave et allemand ; de sorte qu'on avait dans sa seule personne un conducteur, un domestique et un interprète. Pour les gens plus modestes, il y avait d'autres moyens de locomotion : la poste « impériale, royale et apostolique », avec son postillon jaune citron, au chapeau orné d'une longue plume ; cette poste « régulière » ne suivait que les grandes routes, et quand elle faisait des transports d'argent, elle était toujours escortée de gendarmes. Il y avait encore la « poste des paysans », qui faisait le service entre Pest et Vienne, attelée de chevaux à demi sauvages qui allaient comme l'éclair ; enfin il y avait le *vorspan*, voiture de réquisition que tout noble pouvait exiger, et qui, sur l'ordre du juge du district, était mise à la disposition des étrangers contre paiement. Ce système reposait sur l'obligation imposée aux paysans de fournir en échange de l'impôt un équipage complet aux voyageurs. C'était une variété de corvée. Le tarif de la course de deux lieues était d'un florin, que les paysans versaient intégralement dans la caisse municipale. Cette manière de voyager présentait plus d'un inconvénient. Arrivait-on à un relais, la « correspondance » n'était jamais prête. Le juge devant la maison duquel on s'arrêtait s'excusait, et, après mille compliments, il s'en allait lentement et gravement, canne en main et pipe en bouche, prévenir l'homme de service. Les chevaux étaient aux champs, il fallait aller les chercher ; et souvent ils étaient si fatigués qu'ils pouvaient à peine se trainer. Arrivait-on dans un village de paysans libres, c'est-à-dire nobles, alors plus de *vorspan*, et plus de chevaux.

Aujourd'hui, il n'est pas de ville hongroise, si petite qu'elle soit, qui n'ait ses fiacres. C'est donc en fiacre attelé de deux chevaux que je suis parti de Fűred pour aller rejoindre le Danube, en traversant la forêt de Bakony, si fameuse dans l'histoire du brigandage en Hongrie.

La route monte d'abord à travers des plaines et des vallons fertiles, jaunes de champs de blé, veloutés de verdure d'une poussée haute et robuste. Ici, des chevaux, la crinière au vent, dans un élan de charge guerrière, se sauvent au galop sur un petit monticule ; là, une machine à battre le blé, installée en plein champ, marche à la vapeur avec un bruit sourd de locomotive, en lâchant des jets de fumée ; des femmes à demi vêtues, rangées sur des échafaudages et formant comme une apothéose, se passent les gerbes destinées à alimenter la machine. Dans d'autres champs, on est resté fidèle à l'ancienne méthode ; ce sont des bœufs ou des chevaux, marchant par couple, en cercle et à la file, sous la surveillance d'un jeune

gars armé d'un fouet, qui foulent les gerbes jusqu'à ce que le grain de blé sorte de son enveloppe : spectacle d'une simplicité biblique, qui vous reporte dans les plaines de la Judée, au temps de Ruth et de Laban.

Nous rencontrons des villageois à cheval, fumant leur pipe et passant d'un air grave et fier d'hidalgo. Le costume des paysans hongrois est resté pittoresque : ils ombragent leur figure basanée d'un large feutre, qui fait ressortir leur maigre et mâle figure, et l'éclat extraordinaire de leurs yeux noirs. Les ailes de ces chapeaux prirent au commencement de ce siècle des proportions tellement extravagantes, qu'une ordonnance de la chancellerie, datée de 1815, défend que leur largeur dépasse huit pouces. Une cravate de couleur foncée, garnie de franges et tombant jusqu'au milieu de la poitrine, entoure le cou et le serre étroitement ; la chemise aux larges manches, plus longues que les bras, ne descend guère au-dessous de la ceinture et laisse quelquefois entre elle et le pantalon une solution de continuité. D'un pantalon hongrois, on tirerait aisément dix pantalons comme les nôtres. Il n'est pas rare qu'on emploie à sa confection douze à quinze aunes de toile. Plus on met d'étoffe, plus il est élégant. Il ne descend que jusqu'au-dessous du genou, et flotte, garni de franges blanches, sur la botte bien cirée, ornée du long éperon qui résonne pendant la danse. Une pelisse dont le poil se retourne en dedans quand il pleut, ou une veste à brandebourgs, une blague à tabac et une petite pipe au fourneau en terre rouge, qui se porte passée dans le ruban du chapeau ou même dans la cravate, sur la nuque, complètent ce costume, qu'on rencontrait encore il y a vingt ans dans les villes, mais qui ne se voit plus aujourd'hui que dans les campagnes.

A mesure que l'on avance, la contrée s'évase et s'élargit ; des moissons ondulent au loin d'un mouvement doux ; des prairies d'une fraîcheur alpestre reposent le regard ; des rangées de peupliers découpent dans les airs leur fine silhouette ; des chênes se dressent çà et là, massifs comme des porches de cathédrales ; de petits villages piquent de leurs notes blanches le fond riche et sombre des coteaux ; et sur des collines lointaines, s'estompant dans une brume de soleil, on distingue d'immenses troupeaux de moutons, qu'à l'œil nu on prendrait pour une nappe de neige sale. L'élevage des moutons, qui sont petits, maigres, et qu'on ne garde que pour la laine, se fait en grand dans les comitats de Vesprim et d'Albe-Royale. On raconte que le prince Nicolas Esterhazy paria un jour avec un noble anglais qu'il avait autant de bergers que le lord avait de moutons. Le prince gagna sa gageure. Jadis les éleveurs formaient une corporation semblable à celle des tanneurs et des charpentiers au moyen âge. Pour

obtenir le grade de premier valet ou de maître valet, il fallait avoir fait ses preuves, connaître le calcul, l'écriture, la langue allemande et la langue hongroise, et les remèdes propres à combattre les maladies des moutons.

Mais voici Vesprim, agenouillée au pied de la petite colline qui porte le château du prince-évêque. La ville est entourée de vignes qui appartiennent à l'évêché, et dont le vin passe pour un des premiers crus du pays.

Bien que située au fond d'une des contrées les plus fertiles de la Hongrie, Vesprim semble languir dans un cruel abandon. Ses grandes maisons ont



Attelages hongrois.

une tristesse de mausolée; l'herbe pousse dans quelques-unes de ses rues pavées de cailloux tranchants sur lesquels les fiacres cahotent et les roues de bois des lourgs attelages rustiques crient miséricorde. La vie agricole coudoie ici la vie mondaine; des femmes passent pieds nus à côté des messieurs chaussés de bottes vernies et gantés de gants blancs; des chariots de blé conduits par des bœufs au mufle rose et mouillé, d'où pendent des fils de bave, irisés comme des fils de verre, croisent des voitures de place et des équipages seigneuriaux; des bouchers étalent en plein air leurs quartiers de viande sanglants; des portes basses des magasins s'échappent une odeur moite et fade de renfermé, des émanations d'huile de pétrole, de tabac humide et de vieilles chandelles rances. Les enseignes de ces boutiques sont d'un drôlatique achevé: au-dessus d'une épicerie, un éléphant se balance avec un pain de sucre sous la queue. Et partout flottent des drapeaux ornés du nom des candidats qui se présentent au suffrage des électeurs.

La maison que les Bénédictins de Zenk possèdent à Vesprim passe pour une des curiosités de la ville. Les armoiries de la façade portent une couronne royale; ce qui veut dire que les Bénédictins de ce couvent, indépendants de l'évêque, ne sont soumis qu'au roi.

Sortir de Vesprim, c'est presque entrer dans la forêt de Bakony. Il faut plusieurs jours pour traverser dans sa longueur cette épaisse mer de feuilles, qui n'a pas moins de dix-huit lieues d'étendue. La route qui coupe la forêt



...Nous rencontrons des villageois à cheval.

en large, pour aboutir au couvent de Saint-Martin, est accidentée, vagabonde, capricieuse; elle n'a pas la monotonie ordinaire des routes hongroises; elle s'enfonce dans des vallées aux courbes brusques et heurtées, gravit des collines en s'y repliant comme une couleuvre, traverse gaiement des clairières qui lui font risette, et dont la belle nappe lumineuse est mouchetée de villages aux toits de chaume; elle se perd au fond de gorges suspects, d'engouffrements de terrain scabreux, de chaos noirs, de dessous de bois baignés d'un bleuissement de crépuscule, enveloppée d'une ombre émeraude qui donne aux choses un aspect étrange et fantastique. On se croirait dans le pays du rêve, au milieu d'une région inconnue à la réalité. Mais si un rayon de soleil vient à ricocher par hasard dans ces profondeurs, si des gouttes de jour s'y égrènent comme des perles d'or, nimbant les feuilles de leur éclat, la forêt prend alors une teinte mysté-

rieuse et légendaire : il semble que vous êtes dans une avenue de conte de fées.

Les chênes et les frênes, au tronc marbré de lichens, rouillé de petits champignons jaunes, dressent tout le long de la route leur haute mâture de branches, déploient leur architecture bizarre, leurs enfilades de colonnes, leurs échafaudages de cathédrales et de Panthéons, arrondissent leurs galeries et leurs arcades, ouvrant des portiques drapés de lierre ou dressant des arcs de triomphe à l'entablement superbe.

Variée et changeante en ses aspects, l'immense forêt met sans cesse devant vous des tableaux, des sites, des décors inattendus et nouveaux. Aux chênes centenaires, à l'écorce noire et craquelée comme la peau d'une momie, succèdent des bouleaux frêles qui font songer au cou flexible et tigré des girafes ; puis ce sont des hêtres audacieux, remuants, aux grands élargissements de branches encombrantes volant aux autres la place et le soleil, toujours en quête de rapine ; plus loin, des sapins austères se tiennent massés en carré, pressés les uns contre les autres, comme un bataillon qui va recevoir le choc de l'ennemi. En certains endroits, la forêt se laisse aller à des tendresses fraternelles, à des enlacements d'amitié : ses branches s'entre-croisent et s'enchevêtrent comme en de doux embrassements ; un peu plus loin, on dirait que la nature se révolte dans les rameaux et dans les troncs de la forêt, et que tous ces arbres sont réunis là, comme sur un champ de bataille, pour se provoquer et se combattre. Il en est qui ont des attitudes tragiques, qui portent haut, en pleine lumière, la rondeur de leur dôme, comme de grands boucliers de bronze, ou qui se livrent à des contorsions de rage et de colère, qui ont des affaissements de mort ou des élans de victoire. Quelques-uns montrent des troncs ployés, torturés, déchirés de blessures : une écorce mise à vif comme un saignement de chair. D'autres, qu'on dirait éventrés d'un coup de hache, se renversent dans leur agonie et brisent leurs voisins plus faibles sous leur écrasement puissant. Les bouleaux cambrent leur taille svelte d'amazones blondes, les pins brandissent un noir épieu, les chênes tordent leurs bras ramassés et musculeux de géants, les frênes aux feuilles mobiles secouent leur chevelure dans un mouvement de défi, et les souffles légers qui passent sous la forêt ressemblent aux vagues gémissements des blessés. A voir les tourments, les efforts, les crispations de tous ces arbres, on dirait que les esprits qu'y ont emprisonnés les légendes du monde primitif se réveillent et s'insurgent.

Quelles sensations étranges et délicieuses on éprouve à cheminer ainsi toute une journée à travers l'immense forêt ! L'odeur pénétrante des résines,

la fraîcheur qui circule sur les mousses, vous fortifie et vous reconforte ; le recueillement de sanctuaire qui vous enveloppe, ces effluves de clartés qui tombent comme des étoiles perdues dans la noirceur des branches, ces filtrations de jour qui laquent les feuilles, et leur donnent des reflets de vieille orfèvrerie, cette ombre mystique, teintée de rose, de bleu, de jaune, comme par des vitraux invisibles ; toute cette splendeur et cette richesse de décors vaguement entrevus, cette paix profonde succédant aux images rêvées de bataille, aux troncs torturés et grimaçants : tout cela vous repose et vous berce de songeries. Comme on comprend le poète qui a dit : « Dans la forêt, les songes légers volent et se posent sous chaque feuille. »

De temps en temps, sur la lisière du bois, un cerf fuyait en galopant comme un cheval. Le gibier foisonne dans ces futaies et ces fourrés impénétrables, dans cette forêt où la nature a aussitôt réparé les brèches, bien rares, qu'y pratique la cognée. Il n'est d'ailleurs ni aisé, ni prudent d'y pénétrer. Un chasseur qui s'aventurerait seul dans ces retraites inconnues, dans ces profondeurs sans fin, risquerait ou de se perdre, ou de tomber au milieu d'un campement de brigands. La forêt de Bakony, avec ses coins inaccessibles, ses labyrinthes de forêt vierge, semble avoir été faite exprès pour servir de refuge et de repaire aux bandits. Entrecoupée de vallées tortueuses, elle est pleine de grottes et de cavernes naturelles, où la température, été comme hiver, ne varie presque pas, et où se réfugient tous ceux qui sont en guerre avec la société.

De tout temps le brigandage fut une des plaies de la Hongrie ; le *Corpus juris* de ce pays est rempli de lois pénales contre l'assassinat, le pillage et le vol. Du treizième au quinzième siècle, la noblesse, retranchée dans ses châteaux forts, exerçait elle-même l'industrie des chevaliers de grand chemin. Elle enrôlait, pour ses expéditions, des paysans, des pâtres, des bergers. Le succès de ces « nobles » entreprises tenta jusqu'à des villes libres, qui érigèrent le brigandage à la hauteur d'une institution. Ces désordres sont signalés non-seulement à l'époque des guerres intestines, mais aussi pendant le règne si florissant de Mathias Corvin. Un décret, que contre-signa ce grand roi, dit : « Pendant notre longue absence, le nombre des criminels s'est tellement accru, que plus personne n'est en sûreté ni sur les routes, ni dans sa propre maison. » Mais les plus sévères édits furent impuissants à réprimer cette fièvre de rapine qui s'était emparée de tout le pays. Les bandes armées, opérant sous la conduite de chefs habiles et redoutables, anéantirent plusieurs villages et étendirent leurs opérations jusqu'en Moravie et en Silésie. Au seizième et au dix-septième siècle, les brigands étaient encore établis en maîtres dans certaines localités.

Simplicissimus raconte que dans un voyage qu'il fit de Pologne en Hongrie, il dut se faire accompagner d'une escorte « de brigands » qu'il paya fort cher, afin d'être protégé contre d'autres bandits campés dans les montagnes. A l'entrée d'un défilé des Carpathes, il rencontra quelques bri-



Un habitant de la forêt de Bakony.

gands qui ressemblaient par leur costume aux Pandours du comitat, avec leur large pantalon, leur chemise en loques et leur bâton ferré. On le conduisit devant le chef de la bande, qui portait un chapeau garni d'une double rangée de ducats d'or ; il invita le voyageur à dîner et le fit boire à la santé de ses ancêtres, morts sur le gibet. Janko — c'était le nom du brigand — charge Simplicissimus d'aller voir sa femme et de lui dire que si

elle ne se conduisait pas bien, il la tuerait. Le soir venu, les brigands arrê-
tèrent une caravane de marchands et fêtèrent leur capture par des libations



Paysanne de la forêt de Bakony.

copieuses. Comme Simplicissimus leur parla de son prochain départ, ils voulurent lui casser une jambe pour l'empêcher de continuer sa route; mais le jeune voyageur réussit à s'enfuir, et après trente-six heures de marche à travers les bois, il atteint un village, mais où personne ne voulut l'accompagner, de crainte de se mettre mal avec les brigands.

La bande de Janko fut capturée tout entière quelque temps après, et Simplicissimus assista aux horribles supplices auxquels les bandits furent condamnés : de la pointe de son couteau, le bourreau enleva à Janko de longues lanières de chair avec lesquelles il lui fit une ceinture ; puis on le pendit au soleil à un crochet de fer. Il ne mourut qu'au bout de trois jours. Un des capitaines de Janko, nommé Beyhus, fut roué et écorché vif.

A trois heures de Vesprim, au milieu d'une futaie de chênes aux reflets noirs de vieilles boiseries, aux piliers puissants soutenant des ramures qui s'arrondissent en ogives, s'étendent en dais aériens, se plient en arceaux et s'ouvrent en voûtes et en nefs auxquelles un rayon de soleil égaré accroche comme une petite lueur jaune de lampe, l'abbaye de Zircz se présente tout à coup avec ses deux clochers qui semblent de marbre blanc, ses murs badi-geonnés et ses toits recouverts de tuiles rouges. Quelle surprise de rencontrer dans cette Thébaïde verte, au cœur de cette sombre et tragique forêt, un asile d'hospitalité, de paix, de repos et d'étude ! Des maisons se sont groupées autour du couvent, et forment un village dont la population vit uniquement de l'abbaye et de la forêt. Les hommes sont bûcherons, charpentiers, porchers ; les femmes tissent des robes pour elles et pour les moines.

Mon cocher me conduisit droit au monastère. Les couvents, en Hongrie, tiennent lieu d'auberges : la porte en est ouverte à tout venant, de jour ou de nuit. On calcule ordinairement son étape pour y arriver à l'heure des repas ou de la couchée ; l'affluence est surtout grande à l'époque des vacances.

Le couvent de Zircz, reconstruit en 1845, date du règne du roi Béla, qui le fonda en appelant en Hongrie des religieux de Cîteaux. Ces moines en hautes bottes forment le premier corps enseignant du pays : ils ont ouvert à Zircz un séminaire de théologie ; ils possèdent trois gymnases dans la basse Hongrie ; ils ont fondé une centaine d'écoles sur leurs terres, et ils sont en outre tenus de pourvoir à quatorze cures. L'exploitation d'immenses propriétés leur permet de faire face à toutes ces dépenses.

La bibliothèque du couvent, avec ses compartiments, ses couloirs s'enchevêtrant comme des rues et des passages, ses carrefours où se dressent des statues de dieux et de déesses, ressemble à un quartier de petite ville. Il y a jusqu'à des enseignes en lettres d'or qui vous indiquent qu'ici l'on peut se procurer de la science grecque et de la science latine, plus loin de l'esprit moderne.

On me montra aussi la chambre du roi, meublée avec un luxe tapageur et ornée d'assez bons portraits de la famille royale. Le réfectoire où nous dinâmes était fort gai, vaste et plein de lumière. Le soleil faisait étinceler l'argenterie, ressortir la finesse des nappes et des serviettes, et riait dans les carafes de cristal, toutes rouges ou toutes blondes d'un vin généreux ; les verres s'élevaient en petits remparts autour de belles assiettes de porcelaine fabriquées dans la forêt de Bakony, à quelques lieues du couvent. L'abbé, assis sur un fauteuil plus élevé, occupait le haut bout de la table. Les plats faisaient honneur à la cuisine magyare et à la cuisinière des moines. Au dessert, on porta des toasts, et les verres se choquèrent au bruit des *Eljens*, ces retentissants vivat. — En se levant de table, chacun échangea une poignée de main avec son voisin, en se souhaitant une bonne digestion.

Nous passâmes ensuite au fumoir, où les pipes au râtelier et les pyramides de boîtes de cigares montaient jusqu'au plafond. La présence d'un piano ouvert semblait inviter à la danse ; mais pour l'instant les danseuses manquaient.

A partir de Zircz, la forêt de Bakony se resserre, les futaies s'épaississent : il semble que les arbres cherchent à mettre des entraves au passage de l'homme. Des deux côtés de la route, les chênes, les mélèzes, les frênes, montent comme des murailles noires que les sapins crénelent de leur cime dentelée. Au bout d'une heure, on commence à descendre ; les arbres disparaissent peu à peu, et l'on se trouve dans une vallée dénudée, dont l'un des versants est couronné d'un vieux château en ruine. Ses murailles, trouées et déchiquetées comme des toiles d'araignée en lambeaux, se découpent à jour sur le ciel, dont elles font ressortir le limpide azur. Une tour en ruine, vidée du haut en bas, se tient par un prodige d'équilibre encore debout au bord du ravin. La pluie, le vent, ont bien malmené cette ruine, qui est cependant restée grande dans son aspect lamentable.

Au-dessus d'elle, comme la personnification du temps victorieux, un aigle planait.

En passant au bas de ces gigantesques débris, nous entendîmes un bruit de violons et de chansons.

Le cocher arrêta sa voiture ; nous écoutâmes : la mélodie et les chants continuaient.

— Des brigands ne feraient pas ce tapage-là au bord de la route, me dit le voiturier : ce sont des kanasz (pâtres) ou des Tziganes.

— Garez votre voiture ; attachez vos chevaux, et allons voir. Il y a une « bonne main » pour vous.

Le cocher hésitait ; mais, sans attendre sa réponse, je pris les devants. Il ne tarda pas à me suivre.

La montée était rude, et le sol couvert d'une couche épaisse de débris croulants ; enfin nous atteignîmes un petit escalier à demi envahi par les broussailles, et nous arrivâmes dans l'intérieur en passant par une large ouverture béante que les pierres, en se détachant une à une, avaient décou-



Campement de *kanasz*.

pée en forme de baie mauresque. C'était bien le cadre qui convenait à la scène tout orientale que nous avions devant nous. Figurez-vous, accroupis ou couchés dans les poses les plus abandonnées, une vingtaine de Tziganes de tout âge ; les plus jeunes tout nus, les hommes avec des gilets rouges ornés de gros boutons d'argent, les femmes enveloppées de lambeaux d'étoffe de couleur voyante : les vieilles ridées, jaunies, avec des yeux de braise, un profil de sorcière, laides comme la mort, et savourant l'âtre fumée d'une pipe de bois.

Leur réunion formait comme un parterre de tulipes, une guirlande bariolée, autour d'un brasier ardent, devant lequel rôtissaient toutes sortes d'animaux embrochés, et où bouillait une vieille marmite suspendue à trois pieux réunis en faisceau.

Au fond, près d'un pan de muraille encore debout et que décoraient

quelques plantes vivaces, se dressait une tente fermée, enguirlandée de branches de sapin ; à droite, sur un tas de pierres, se tenait l'orchestre, composé de quatre musiciens.

Notre brusque apparition ne parut troubler personne. La musique et le chant continuèrent avec le même entrain. De même que les Slaves et les Hongrois, les Tziganes ont leurs chansons et leurs mélodies populaires ;



...Une tour se tient encore debout...

mais on s'étonne que l'amour si profond qu'ils ont pour la nature n'ait pas produit chez eux une poésie qui leur soit plus personnelle, qui ait une saveur plus marquée, une tournure plus originale.

Le chef de la tribu, assis sur un tas de vieux tapis, occupait la place d'honneur ; il était en costume de parade : tricorne brodé de galons d'argent, écharpe ornée de ses armes et passée autour de la taille. Mon cocher me conduisit à lui et lui dit que je parlais l'allemand. Il m'adressa aussitôt la parole dans cette langue, qu'il prononçait à la manière hongroise, en traînant. J'entamai un dialogue émaillé de florins, et qui aboutit à une invitation faite par lui de m'asseoir à ses côtés et de prendre part à la fête.

Ces Tziganes célébraient une noce. Beaucoup de Bohémiens des envi-

rons étaient accourus pour la fête ; car tous ceux qui se présentent en pareille occasion sont les bienvenus et reçus en amis.

Le mariage avait lieu entre une jeune fille de la tribu et un jeune homme appartenant à une bande qui avait depuis peu émigré en Allemagne.

Dans un pays où, comme en Hongrie, ils ne sont pas persécutés, il est assez facile de gagner la confiance des Bohémiens et de les faire causer. Au fond, ce sont de grands enfants ; ils aiment qu'on s'intéresse à eux, qu'on les questionne, qu'on les amuse. Pendant que le chef me donnait quelques détails sur les époux, j'examinais ses voisins. Il y en avait dont les cheveux étaient crépus, les lèvres épaisses, le teint couleur cigare de la Havane : ceux-là sont les vrais Tziganes, les *tscha tschopes Kerawarôm*, c'est-à-dire « les hommes sans mélange » ; les autres, chez qui le type n'était pas complètement pur, avaient les traits plus réguliers, les cheveux lisses, le teint brun, la coupe du visage européenne.

Autant les vieilles femmes sont horribles et tannées, autant celles qui sont jeunes sont jolies. Bien plantées, solides, ce sont des fleurs de mâle beauté, écloses en plein soleil. Leur taille élancée a des souplesses félines ; dans leurs gestes, il y a une majesté de prophétesse, et un regard fascinateur brille au fond de leurs larges yeux orientaux.

Quelques-unes, les plus coquettes, portaient des corsets écarlate, des chemises pailletées et lamées d'or, et des colliers de verroterie. Des bouts de chiffons rouges étaient accrochés à leurs tresses noires aux reflets bleus. D'autres étaient vêtues du costume de paysannes hongroises, ou avaient noué leur châle à la ceinture, comme une longue jupe à ramages et à queue.

La musique avait cessé. Le chef de la tribu se leva pour adresser quelques mots à l'assemblée ; puis la tente s'ouvrit brusquement, et les deux époux parurent.

Le jeune homme pouvait avoir dix-sept ans ; la jeune fille n'en avait pas quinze. Les Bohémiens ont conservé la coutume de leur pays d'origine, de marier leurs enfants à un âge où les demoiselles chez nous jouent encore au cerceau. Il n'est pas rare qu'une fille se marie à douze ans.

Le jeune homme était de haute stature ; ses cheveux huileux descendaient en boucles sur ses épaules ; il portait une chemise blanche et un pantalon ; ses pieds, de même que sa tête, étaient nus. La jeune fille n'avait sur sa chemise qu'un corsage écarlate ; dans son épaisse chevelure noire scintillaient les fauves éclats d'un morceau de cuivre ; à son cou, un collier de perles en verre bleu tintait ; et elle regardait avec orgueil, de ses grands yeux d'une douceur sauvage qui se mouvaient avec lenteur, une bague d'argent toute neuve qu'elle avait au doigt.

Les époux vinrent, en se donnant la main, s'agenouiller devant le chef; puis ils échangèrent leurs anneaux. Le maître de la tribu prit alors une cruche remplie de vin et décorée d'une guirlande de fleurs; il en versa quelques gouttes sur la tête des époux, finit le liquide d'un trait, buvant à leur santé, puis lança le pot de grès en l'air. La cruche retomba et se brisa en mille morceaux. On les compta : plus il y a de morceaux, plus il y a aussi de chances de bonheur pour les nouveaux mariés.

L'orchestre recommença à jouer; les assistants l'accompagnèrent en chantant, et les enfants se mirent à danser. On fit place aux époux, et l'on s'appréta à servir le repas.

J'aurais voulu passer le reste de la journée avec ces Tziganes; mais mon conducteur fut sourd à toutes mes prières et à toutes mes offres, et me conjura, si je ne voulais pas être surpris par la nuit dans les bois, et si j'avais assez de cœur pour ne pas le faire battre et chasser par son maître, de repartir aussitôt.

Je glissai un petit souvenir au jeune ménage; les musiciens jouèrent un air en mon honneur, et je pris, bien à regret, congé du chef de la tribu.

C'est dans un pays comme celui-ci qu'il faut venir étudier ce peuple tzigane, si digne d'intérêt et de pitié. On ne tarde pas à reconnaître qu'il a des qualités qui font souvent défaut aux races qui se disent supérieures.

Les Bohémiens sont accessibles à tous les sentiments généreux, et ceux d'entre eux qui se trouvent au service d'un maître sont d'une fidélité à toute épreuve.

Il y en a, en Hongrie, dans plusieurs châteaux : ils sont chargés de faire les courses et les commissions; souvent on leur confie des sommes d'argent considérables, et jamais encore il n'est venu à l'idée d'aucun d'eux de franchir la frontière.

Chose étrange! ces vagabonds ont à un suprême degré l'esprit de famille : la puissance paternelle ne s'étend pas, chez eux, seulement sur les enfants, mais encore sur les petits-enfants, et les enfants des parents décédés. Nul ne peut quitter la tribu ou se marier sans l'autorisation du chef; lui seul indique la route à suivre, lui seul marque les étapes, distribue le travail et encaisse les recettes. Et le chef de la famille n'entreprend jamais rien sans consulter préalablement sa femme, la « vieille mère », dont les avis sont des oracles.

Si, chez les Tziganes, le mariage est plein de facilité, — car il est permis au frère d'épouser sa sœur, — le divorce est plus facile encore. Qu'une femme ne réponde pas à l'attente de son mari, celui-ci est en droit de la répudier, sans autre formalité que celle d'avertir le chef de la tribu.

Un membre d'une tribu fait-il des dettes qu'il ne peut payer, on l'expulse. Il devient « infâme » ; il est défendu d'avoir aucun rapport avec lui ; il lui est interdit de porter la couleur verte, qui est chez les Tziganes une couleur symbolique et sacrée.

Les cérémonies qui président à la naissance et à la mort sont peu connues et curieuses. Les Tziganes baptisent leurs enfants la nuit, avec des onguents dont ils leur frottent le corps en les tenant au-dessus du feu.

Quand l'un des leurs est mort, — il est bien rare que cette mort soit causée par la maladie, — ils transportent son cadavre, vêtu de ses plus beaux habits, au fond d'une forêt, où ils l'enterrent. Et pendant qu'on recouvre le



Campement tzigane.

corps de terre, les parents et les amis chantent : « *Descends, descends ; le monde est grand*¹ ! » En d'autres termes : « Tu n'es plus rien ; disparais, fais place aux autres ! » Les parents du mort restent souvent, en signe de deuil, toute une année sans manger de viande.

A la mort d'un chef, la tribu éclate en lamentations et en larmes ; le convoi se fait en musique ; sur son cercueil, taillé dans le tronc d'un arbre desséché, on tire des salves de coups de fusil et de coups de pistolet. Les chefs sont enterrés avec leurs armes ; on arrose abondamment leur fosse de bière, d'eau-de-vie ou de vin, et l'on plante un arbuste pour en reconnaître la place. L'année suivante, on y revient ; mais c'est pour danser et faire un festin.

Si le mort a laissé quelque argent, on en distribue une partie aux pauvres, pour qu'ils respectent le lieu de sa sépulture ; ses vêtements, la paille sur laquelle il dormait, sont brûlés. Lorsqu'il n'en reste plus que les cendres, un des parents y enfonce ses pieds nus, et le lendemain matin,

¹ *O polopen baro welé!*

selon que l'empreinte s'est rétrécie ou élargie, on y voit un présage que celui qui est mort sera bientôt remplacé par un nouveau-né.

Il n'y a que la veuve, les enfants ou les frères du mort qui puissent hériter de ses chevaux, de sa voiture, de ses tentes, des ustensiles de cuisine, des instruments de musique, des tabatières ou des coupes en argent qui constituent la véritable fortune du Tzigane.

Jamais Bohémien ne fait de testament ou ne dicte ses dernières volontés.

Pour lui, la mort est une abdication absolue.

Il y avait une fois dans cette partie de la forêt de Bakony un pauvre kanasz qui avait douze fils.



Le pauvre kanasz.

Ils étaient, comme leur père, porchers.

Une année, sévit un hiver dur, impitoyable, meurtrier.

Et comme à l'époque où d'ordinaire les arbres bourgeonnent et les prés verdissent, tout était encore enseveli sous la neige, il arriva que ceux qui n'avaient pas fait des provisions suffisantes virent leurs troupeaux périr.

Le pauvre kanasz et ses douze fils furent de ce nombre.

— Mes enfants, leur dit leur père, il ne nous reste plus rien; qu'allons-nous faire? Nous avons donné à nos troupeaux notre dernière poignée de blé... Partez, allez courir le monde... On dit qu'il est grand; il y aura bien place pour vous.

— Nous vous abandonnerions, père?...

— Oh! de moi, n'ayez cure... Il me faut si peu pour vivre... Et puis j'ai encore, grâce à Dieu, bon œil et bon pied... Ma hache abat un cerf à trente

pas... Allez, mes enfants, partez, et quand vous aurez fait fortune, vous reviendrez auprès de votre vieux père.

Ses fils l'embrassèrent et partirent.

Au bout de douze jours et de douze nuits, ils arrivèrent au milieu d'une grande plaine où il y avait un grand château, et dans ce château il y avait un grand roi.

Ce roi aimait la solitude; il s'échappait souvent de sa capitale pour venir vivre comme un simple gentilhomme de campagne au milieu de ses paysans et de ses chevaux qu'il aimait beaucoup.

Il possédait les plus beaux haras de la Hongrie et de la Turquie.

Or, juste en ce moment, il était en grand souci, car la plupart de ses chevaux souffraient d'un mal inconnu. Et personne ne parvenait à les guérir.

Les douze fils du pauvre kanasz avaient trouvé au château du roi la généreuse hospitalité qu'on est sûr de rencontrer dans toute maison hongroise. Ils avaient vu la tristesse du roi et s'en étaient informés.

— Mais nous connaissons les herbes qui guérissent les animaux malades, dirent-ils aux palefreniers et aux valets d'écurie. Si le roi voulait nous laisser faire, nous guéririons ses chevaux.

Ces paroles furent rapportées au prince, qui les appela auprès de lui, et leur promit à chacun une forte somme s'ils réussissaient.

Les douze frères repartirent aussitôt pour la forêt de Bakony, où ils cueillirent des simples et des lichens dont ils avaient fréquemment éprouvé la vertu sur leurs troupes.

Après trois jours d'absence, ils revinrent au château du roi, car celui-ci leur avait fait donner les chevaux restés valides.

Le soir même, ils préparèrent une potion avec les plantes qu'ils avaient été chercher; et le lendemain, on put constater le bon effet du remède.

Les chevaux qui ne mangeaient plus se remirent à manger.

Et en mangeant ils reprirent des forces, de sorte qu'au bout d'une semaine on les vit de nouveau courir dans la *puszta*, galoper et gambader comme si de rien n'était.

Le roi, enchanté, fit venir les douze frères, et leur dit :

— Vous avez tenu parole, vous avez guéri mes chevaux; à moi maintenant de tenir ma promesse. Voici douze bourses d'or; et comme je ne veux pas que vous vous en retourniez à pied, choisissez chacun dans mon haras le cheval qui vous fera plaisir.

Ils choisirent les plus beaux; seul, le cadet des douze frères prit un vilain petit cheval, qui ne semblait pas tout à fait guéri.

Ses frères se moquèrent de lui, mais il ne s'en émut pas.

Cependant, comme ils traversaient un marais, son cheval resta embourbé.

Il fut obligé d'appeler ses frères à son aide; et les railleries tombèrent sur lui de plus belle.

Une seconde fois, le petit cheval s'embourba, et de nouveau les onze frères, qui étaient montés sur des chevaux très-robustes, durent venir au secours de leur frère cadet.

— Tu n'es qu'un sot, lui dirent-ils; pourquoi ne pas prendre un cheval comme les nôtres?... Si tu t'embourbes encore, c'est ton affaire, nous ne reviendrons plus sur nos pas...

Vers le soir, le petit cheval s'enfonça de nouveau dans une fondrière, et malgré tous ses efforts et ceux de son cavalier, il ne parvint point à se tirer de ce mauvais pas.

Alors, comme celui-ci se désespérait, le cheval se mit tout à coup à lui parler :

— Ne t'inquiète pas ainsi... Tes frères sont-ils encore en vue?

— Non... Il y a un moment, on les apercevait comme des points noirs; maintenant, on ne les voit plus.

— C'est bien.

Alors déployant des ailes invisibles, voilà que le cheval s'élève tout à coup dans les airs et emporte avec lui son cavalier.

Ils franchirent de longs espaces semés d'étoiles, et à l'endroit de la forêt où demeurait le vieux kanasz, le cheval enchanté s'abattit et reprit sa forme ordinaire.

Personne n'était au logis.

Le jeune homme mit son cheval à l'écurie et se cacha derrière le poêle.

Et lorsque ses frères arrivèrent, il les entendit qui disaient à leur père :

— Quant à Janos, il est resté en route; il a choisi un si mauvais cheval qu'il sera forcé de l'abandonner et de marcher à pied.

— Vous êtes des menteurs! s'écria Janos en sortant subitement de sa cachette. Je suis arrivé ici avant vous, et mon cheval est à l'écurie.

— Eh bien, mes enfants, leur dit leur père, maintenant que vous voilà riches, il faut aller chercher femme... Mettez-vous en route sans perdre de temps, et revenez bientôt.

Le lendemain, les onze frères, orgueilleusement montés sur leurs chevaux, s'en allèrent de village en village à la recherche d'une fiancée, mais sans trouver ce qu'ils désiraient. Le cadet les suivait sur son piteux cheval, faisant vraiment triste mine.

Ils étaient déjà descendus jusque dans les plaines de la basse Hongrie, lorsqu'un soir ils rencontrèrent une vieille femme qui s'en revenait des champs avec douze juments.

— J'ai peut-être ce que vous cherchez, leur dit-elle, devinant les secrètes pensées de leur cœur, car elle était sorcière. Venez chez moi...

Et quand ils furent chez elle, les douze juments qu'elle conduisait se changèrent en douze belles jeunes filles.

Elles préparèrent les lits des douze frères et se retirèrent, pour se coucher, dans une pièce voisine.

Mais à peine la lumière fut-elle éteinte, que Janos entendit une voix qui chuchotait à son oreille :

— Soyez sur vos gardes!... La vieille sorcière vous trompe... Elle ne vous a attirés ici que pour vous tuer pendant votre sommeil... Le sang des jeunes gens la rajeunit.

Celle qui parlait ainsi était une des filles de la sorcière; elle avait été touchée de l'air si bon, de la figure si honnête et si loyale du plus jeune des douze frères.

Janos lui dit qu'il allait réveiller ses frères et se sauver, mais qu'il ne s'en irait pas sans emmener avec lui sa bienfaitrice, dont il voulait faire sa femme.

Elle consentit et alla l'attendre dans l'écurie.

Janos réveilla tout doucement ses onze frères, et comme les filles de la sorcière étaient profondément endormies, ils les transportèrent de la pièce voisine dans celle où ils se trouvaient, et les couchèrent à leur place; puis, détalant sans bruit, ils sautèrent sur leurs chevaux et partirent au galop.

Au milieu de la nuit, la vieille s'arma d'un sabre bien tranchant et coupa la tête à ses onze filles, croyant la couper aux douze frères.

Le lendemain, au lever du jour, quand elle s'aperçut de son erreur et qu'elle vit qu'une de ses filles avait été enlevée, elle entra dans une grande colère, et, enfourchant le balai sur lequel elle avait l'habitude de chevaucher à travers les airs, elle se mit à la poursuite de Janos.

Bien que celui-ci eût considérablement d'avance, la vieille allait si vite qu'elle ne tarda pas à l'atteindre.

— O mon cheval, mon ami, sauve-moi! s'écria Janos.

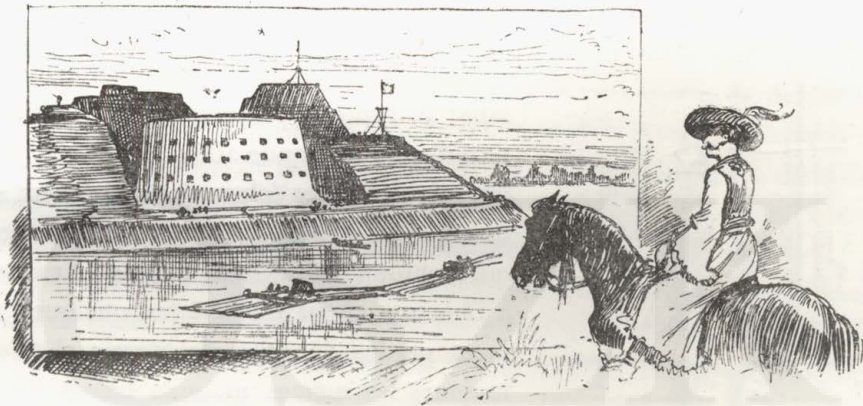
— Arrache des crins de ma crinière et jette-les derrière toi, lui répondit le cheval.

Janos fit ce que son coursier ailé lui commandait.

Et aussitôt une forêt enchantée sortit de terre, dont les hauts arbres dérochèrent Janos et la jeune fille à la vue de la vieille.

Alors la sorcière se transforma en pigeon, afin de ne pas perdre les traces du ravisseur; mais le cheval enchanté se transforma de son côté en oiseau, — en chouette, — et s'élançant sur le pigeon, il l'étrangla...

Janos et la jeune fille se marièrent; ils eurent beaucoup d'enfants; et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore...



Országos Széchényi Könyvtár

CHAPITRE XXI

La population de la forêt de Bakony. — Les *kanasz*. — Arrivée à Saint-Martin. — Vue de cuisine. — La salle à manger. — Panorama au réveil. — L'abbé de Saint-Martin. — La ville de Raab.



C'étaient les mêmes femmes en jupon court...

Nous continuions de cheminer dans les bois; la route se prolongeait interminable, pareille à une grande allée de verdure. Parfois, de soudaines échappées s'ouvraient sur un coin de ciel bleu ou sur de petites collines qui moutonnaient au loin, comme des vagues, à l'horizon. Nous traversâmes quelques villages perdus dans les clairières : c'étaient toujours les mêmes maisons basses, faites de boue et recouvertes d'un toit de chaume ou de roseaux verdi par le temps; les mêmes enclos avec le puits qui dresse ses deux poutres dans une roideur de gibet, les mêmes

acacias devant les portes, les mêmes oies couchées dans la poussière, les mêmes femmes en jupon court et en hautes bottes, les mêmes poussins effrayés qui se sauvaient sous les ailes gonflées de leur mère, et, au milieu du village, le même petit clocher svelte, revêtu de fer-blanc.

La population de la forêt de Bakony a la réputation d'être la plus sauvage de la Hongrie. Loin de tout contact avec le monde civilisé, elle vit et meurt sans connaître d'autres sites que ceux de ses vastes solitudes peuplées de chênes, de troupeaux de porcs et quelquefois de brigands. Les hommes sont grands, chevelus; leur extérieur est farouche. Les femmes passent pour les plus belles de cette partie de la Hongrie. Bien faites, souples de corps, elles ont les yeux noirs, et la fraîcheur des bois au milieu desquels elles vivent. Il faut les voir danser, le dimanche, aux sons de la cornemuse, avec leurs jolis jupons rouges, leurs bas violets, leurs souliers découpés et leurs

longues tresses entrelacées de rubans verts, déployant toutes les grâces de leurs perfections physiques.

Les hommes exercent pour la plupart le métier de porcher. L'engraissement des cochons s'opère rapidement dans ces immenses forêts, où les chênes abondent et jonchent le sol d'une nappe de glands ; souvent, on ne compte pas moins de deux à trois mille porcs dans un seul troupeau. Ces animaux vivent presque à l'état sauvage ; le poil hérissé, l'œil ardent, le groin armé de crocs, on les prendrait pour des sangliers s'ils n'étaient pas gardés par des hommes.

Le *kanasz* (porcher) mène une vie dure et pénible. Hiver comme été, il erre et couche dans les bois. Il n'a pour nourriture que du lard salé, et pour boisson que l'eau des sources. — « Loin de tout plaisir, dit une chanson populaire, le porcher de la forêt de Bakony est perdu au milieu des feuillages silencieux. Il n'entend pas d'autres voix que celle des loups qui hurlent, et de la tempête qui gronde et mugit. Les oiseaux ne chantent jamais autour de lui ; ils restent tous sur la lisière de la forêt, dans les buissons et les roseaux. Parfois, le dimanche seulement, montent à son oreille, du fond de la vallée, les sons mélancoliques des cloches. »

Quand le *kanasz* a une hutte de branchages, le bandit devient son compagnon de couchée. Ses relations avec les réfugiés et les vagabonds de la forêt sont forcées ; il leur sert d'espion, de sentinelle. En échange de ses services, les brigands respectent les animaux qu'il garde et dont il est responsable. Mais si l'occasion d'un bon coup se présente sans trop de danger, le *kanasz* opère pour lui-même. Il manie la petite hache, qu'il porte toujours à la ceinture, avec autant de dextérité que les Espagnols manient leur navaja et les Italiens leur stylet. Les *kanasz* aiment à se réunir entre eux pour des luttes d'adresse, et lancer leurs haches, qui vont tour à tour s'enfoncer en sifflant dans le tronc d'un bouleau, à quarante ou cinquante pas. Pour le paysan hongrois, comme pour le paysan russe et le paysan valaque, la hache est une arme de combat qu'il préfère au fusil. En Transylvanie, que de fois j'ai vu des paysans s'en allant à la chasse à l'ours avec une simple hache ! Ils se mettent à l'affût ; et quand l'animal arrive, ils lui lancent leur arme, qui lui fend le crâne.

Le soir tombait, le cocher pressait ses chevaux ; mais ils ne pouvaient lutter de vitesse avec l'ombre envahissante, qui noyait déjà les perspectives et s'étendait comme une fumée épaisse, s'attachant aux arbres, se développant en nappes et en tourbillons, envahissant les coins. Les blancheurs vagues des bouleaux s'effaçaient, les chênes et les frênes se massaient comme des cavaliers enveloppés de leur manteau noir.

Nous débouchâmes enfin dans une vaste vallée creusée en amphithéâtre : au centre, sur la pointe du monticule, les murs gris du couvent de Saint-Martin se détachaient. La silhouette de l'église se dessinait en lignes confuses et vagues sur un horizon verdâtre, qu'un crépuscule mourant léchait de lueurs violettes et striait de minces bandes jaunes.

Malgré la roideur de la montée, nous arrivâmes encore assez tôt au monastère pour trouver toutes les portes ouvertes. Les cuisines flambaient ; à



Salle à manger de l'abbaye de Saint-Martin.

travers les fenêtres, dans la clarté vive des foyers, des femmes en manches de chemise, dans l'ardeur du coup de feu, allaient et venaient, se détachant comme des ombres chinoises, portant des plats fumants, secouant des casseroles, soulevant des couvercles, maniant des lèchefrites, arrosant, avec de longues cuillers, les volailles embrochées à la file, en chapelets gourmands.

On me fit souper dans un grand salon doré, orné de cartouches, de trumeaux, de volutes, de médaillons, égayé par les roses couleurs des fresques et illuminé de centaines de bougies dont les reflets frissonnaient sur les candélabres d'argent, sur les verres, les flacons remplis de vin, sur la lourde argenterie massive. Des moines, des novices, des étrangers, mangeaient, assis à des tables séparées, comme dans le restaurant d'un hôtel grandiose.



Porcher hongrois.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



Et déjà les capricieuses spirales de la fumée des cigares et des pipes s'envolaient au plafond en jolis petits nuages azurés.

La chambre dans laquelle je m'éveillai le lendemain matin était vaste, riante, garnie de tapis, meublée avec tout le confort et l'élégance modernes ; les murs étaient ornés de superbes tableaux, et ma fenêtre en encadrait un autre, tel qu'aucun peintre n'en pourra jamais faire de semblable. C'était une longue succession de paysages et de sites splendides : des collines si doucement inclinées qu'elles semblaient faites à main d'homme ; des plans harmonieux, bien étagés, fuyant et s'évanouissant comme dans une brume de rêve ; des prairies à la frange sombre que des prés de trèfle relevaient d'une broderie ornée de pompons rouges ; c'étaient d'immenses champs de blé pareils à des lacs d'or fondu, des vignes, des métairies isolées au milieu de la plaine, ou des villages groupés en amphithéâtre sur un coteau ensoleillé. On est là au centre de la vieille terre classique de la Hongrie. Au nord, le regard s'étend jusqu'à Presbourg, et, de l'autre côté du Danube, jusqu'aux Carpathes, dont les sommets découpés blanchissent au loin comme les vagues d'une mer en furie. A l'est, on voit la forteresse de Komorn et la montagne de Bude ; au sud, la vue plonge sur la forêt de Bakony, qui s'étend comme une longue muraille noire et impénétrable. Quatorze comitats se déroulent à vos pieds. Et à l'horizon, à une distance de huit à dix lieues, vous voyez le Danube qui déroule, comme un gigantesque serpent, ses anneaux verts et jaunes au milieu des herbes ; plus près, la ville de Raab apparaît avec ses bastions abandonnés, ses murailles fauves tigrées d'ombre et de lumière. Une sérénité suprême, une paix immense tombait sur cette étendue incommensurable, semée de villes et de villages, coupée de cours d'eau et de grandes routes, de champs de blé, de champs de maïs, de trèfle et de colza, chatoyant comme des mosaïques incrustées de topazes et de rubis. Moïse, découvrant du haut du Sinaï la terre de Chanaan, n'eut pas la vision d'une terre plus fertile, plus vaste et plus belle. Une lumière tendre, joyeuse, la lumière caressante d'une matinée d'été, faisait ressortir encore mieux la magnificence de ce tableau.

Pendant le déjeuner, le Père qui me faisait les honneurs du couvent me donna sur le mont Saint-Martin quelques renseignements historiques.

La montagne sur laquelle le monastère est bâti comme une forteresse, s'appelait jadis le mont Pannonien ; les Romains qui habitaient la contrée le vénéraient à l'égal de l'Olympe. Saint Martin, né de parents païens dans une colonie voisine de la montagne, venait souvent y déposer des offrandes aux faux dieux. Mais un jour, obéissant à une inspiration de son cœur, il se dirigea vers l'Italie, et, arrivé au Mont-Cassin, il se convertit et reçut le

baptême. De retour dans son pays, il fut nommé évêque et gagna toute la contrée au christianisme. En souvenir de son apostolat, Charlemagne donna le nom de Martin (Martinsberg) à l'église qu'il éleva sur l'Olympe de la Pannonie, après en avoir chassé les Avars. Cette église fut la première église de la Hongrie. Le couvent, commencé en 998 et achevé en l'an 1000, sous saint Étienne, se trouvait au centre de la forteresse, dont on découvre encore les vestiges, et qui, après avoir résisté à l'invasion des Tartares, dut se rendre aux Turcs, qui la brûlèrent.

L'abbé de Saint-Martin siège de droit à la Chambre des magnats et nomme les abbés des autres monastères de la Hongrie. Les propriétés du couvent couvrent une étendue d'environ quarante lieues carrées, et les revenus qu'elles produisent sont employés en partie à entretenir des écoles et des presbytères. Les Bénédictins de Saint-Martin ont fondé à leurs frais deux académies, six gymnases, treize écoles de village et quinze presbytères.

A dix heures, je montai dans un équipage aux armes du couvent, attelé de quatre chevaux et conduit par un cocher à la livrée bleu de ciel, avec brandebourgs blancs, hautes bottes, et je partis pour Raab.

Raab est une vieille cité allemande magyarisée. Elle a un cachet d'ancienneté et de propreté qui indique bien son origine germanique. Les maisons sont hautes, lourdement plantées, avec de grands toits aux tuiles rouges; il y en a qui sont ornées de tourelles et de cariatides dont les bras musclés soutiennent de lourds entablements de pierre. La population n'a rien de magyar ni dans les traits ni dans le costume. On se croirait dans une vieille rue de Vienne.

Une petite rivière ombragée de saules, et dans laquelle les buffles aiment à se plonger aux heures ardentes de la journée, rallie la ville de Raab au Danube.



CHAPITRE XXII

Le Danube, roi des fleuves. — L'embouchure de la Raab. — Moulins et bateaux. — Histoire du Danube. — Il formait anciennement de grands lacs. — Les Grecs. — Les Romains. — Tibère, Marc-Aurèle, Septime Sévère et Dioclétien. — Première apparition des Barbares. — Charlemagne. — Les Magyars. — L'empire slave est brisé. — Saint Étienne. — Les Croisades. — Les Tartares. — Les Turcs et les Français. — Le rôle futur du Danube.



Barques sur le Danube.

Ce n'est qu'à partir de Presbourg que le Danube prend sa majestueuse et fière allure de roi des fleuves; jusque-là, il se débat comme un prisonnier, dans des gorges profondes, entre des montagnes meurtrières qui cherchent à l'étrangler.

Autour de son berceau déjà, les Alpes de la Souabe et de la Suisse se penchent comme pour l'étouffer; puis les Alpes de la Bohême, du Tyrol et de la Styrie se liguent et s'unissent contre lui, cherchant à lui barrer le passage; elles le rejettent du midi au nord, le refoulent du nord au midi, et enfin, comme pour s'en débarrasser, elles le poussent, en le serrant et le contenant dans son cours, au delà de Vienne, aux portes de l'Orient. Le fleuve libre secoue alors la crinière de ses flots, s'étale avec un superbe orgueil dans un lit immense, et enlace avec une force de dieu mythologique de grandes îles couvertes de végétations débordantes, et qui semblent se débattre dans ses bras.

A l'embouchure de la Raab, le Danube ralentit encore son cours; il s'arrondit et présente aux yeux le splendide aspect d'un golfe tranquille.

Sur sa rive droite, du côté du mont Pannonien, des plaines dessinent le

damier fertile de leurs champs et de leurs moissons; de jolis villages entre-vus à travers les arbres appliquent avec une finesse de dentelle leurs petites maisons blanchés sur le velours des prairies montantes ou le bleu satin du ciel.

La ville de Raab, au pied de sa colline, ressemble à une grande aquarelle qui sèche au soleil; et le couvent du mont Saint-Martin se détache avec des teintes de vieille majolique sur son socle de rochers festonné de pampres.

Sur l'autre rive, des troupeaux de bœufs passent, conduits par un paysan hongrois au vaste chapeau noir, à la pelisse brodée, aux pantalons blancs qui descendent en franges à la hauteur de la botte.

Les îles que forme ici le fleuve se divisent entre elles en plusieurs îlots, que relie des canaux naturels ou creusés à main d'homme. Des oiseaux aquatiques, au plumage étincelant comme un écrin de pierreries, se jouent à l'ombre argentée des saules ou autour des roseaux qui se dressent avec une roideur de lance; des hérons mélancoliques, perchés sur leurs hautes jambes comme sur des échasses, se tiennent au bord de l'eau, dans une immobilité de bête empaillée, attendant le poisson qui ne vient pas; des hirondelles habituées à nicher sur les berges volent en poussant de joyeux cris d'écoliers en vacances, et s'égrènent dans l'air comme des colliers de perles noires.

Les vapeurs et les embarcations qui descendent la Raab jusqu'au Danube, les magnifiques steamers de la Compagnie de navigation austro-hongroise qui se croisent là comme en pleine mer, les remorqueurs, les grandes barques, véritables arches de Noé, avec leur petite maison à l'arrière, les sloops, les radeaux qui passent, donnent au fleuve une vie et une animation qu'il n'a point dans sa partie supérieure, hérissée d'entraves.

Et c'est aussi à partir de Presbourg et de l'embouchure de la Raab qu'on rencontre ces pittoresques villages flottants échelonnés le long des rives, et composés de moulins fixés sur deux bateaux rattachés l'un à l'autre par des chaînes. La roue, mise en mouvement par le courant, tourne au milieu avec un gai clapotis. L'hiver, les moulins sont ramenés à la rive et démontés jusqu'au retour du printemps.

Des familles entières vivent ainsi sur l'eau une partie de l'année, ne venant à terre que pour livrer leur mouture ou chercher des provisions et du blé.

Plus proches de nous, d'énormes barques étaient à l'ancre, attendant un chargement ou un remorqueur. Ces embarcations sont construites pour des voyages de long cours; à l'arrière se tient le pilote, debout dans une

cage assez élevée, où il est à l'abri des coups de vent qui pourraient l'enlever; au milieu du pont se dressent deux cabines que des pots de fleurs entourent d'un petit parterre : l'une de ces cabines est la chambre, l'autre la cuisine. Sur l'une de ces barques, dans le pétrin servant à faire le pain, deux fillettes baignaient et lavaient en riant leur petit frère qui pleurait.

Notre vapeur avait repris sa marche; nous glissions sans bruit et sans secousse, avec une vitesse d'oiseau, comme si nous avions été emportés par des ailes. A droite et à gauche, les rives, vastes plaines qui furent les champs de bataille des éléments avant de servir de champs de bataille à l'humanité, fuyaient dans des perspectives infinies. Aux origines les plus reculées de l'histoire, le Danube formait ici un lac immense, communiquant avec d'autres lacs par des cataractes dont celle du Rhin à Schaffouse peut donner une idée. Quand les premiers explorateurs du Danube, les Grecs, plus aventureux et plus avides que les Phéniciens, qui n'avaient pas osé remonter le fleuve, pénétrèrent jusqu'aux Portes-de-Fer, ils durent rencontrer un autre de ces grands lacs en amont de la Gladova, où se trouve encore aujourd'hui la dernière cataracte ¹. C'est au septième siècle avant notre ère que les Grecs bâtirent sur les bords du fleuve une ville qu'ils appelèrent Istros, d'où est venu le nom d'Ister donné à la contrée. Pour eux, le Danube — l'Ister — finissait là; ils en plaçaient la source derrière ces rochers gigantesques et tourmentés, dans des cavernes mystérieuses que leurs croyances peuplaient d'esprits et dont ils s'effrayaient.

Mais Rome fut plus hardie qu'Athènes. Les Romains établis sur le lac de Constance, en remontant le Rhin, découvrirent la source du Danube.

Alors, lentement, l'invasion romaine descendit. Partout s'élevèrent des châteaux forts et des camps retranchés reliés à des stations navales qui s'appelaient Vindobona, aujourd'hui Vienne; Carnuntum, aujourd'hui Petronell; Sicambria, aujourd'hui Bude; Nicopolis, qui est Nicopoli, et Decasterum, qui est Silistrie.

Carnuntum, dont on voit encore les ruines avant d'arriver à Presbourg, était devenu le point central de la puissance militaire et commerciale des Romains. Ville de luxe, d'industrie et de guerre, résidence habituelle des empereurs, siège du municpe et de la quatorzième légion, elle avait ses palais, ses thermes, ses temples, son amphithéâtre. Tibère y construisit un pont et y érigea un arc de triomphe; Marc-Aurèle, l'empereur stoïcien dont la douceur apprivoisait les Barbares, et qui disait, non sans ironie : « Une

¹ *Le Danube*, par M. BOYTOUX. C'est l'étude la plus complète et la plus intéressante qui ait paru sur ce sujet, touchant à la fois à l'histoire, au commerce et à la politique.

araignée se glorifie d'avoir pris une mouche ; et, parmi les hommes, l'un se glorifie d'avoir pris un lièvre, un autre un poisson, celui-ci des sangliers et des ours, celui-là des Sarmates ! » y écrivit ses *Pensées*. Septime Sévère et Licinius y furent tour à tour proclamés empereurs par les légions ; Dioclétien y abdiqua le pouvoir : « Je voudrais, — écrivait-il à Maximien qui l'engageait à rester à la tête de l'État, — je voudrais que vous vissiez les beaux choux que j'ai plantés ; vous ne me parleriez plus de l'empire ! » Dans le port de Carnuntum, l'animation était aussi grande que dans les deux villes de l'Adriatique, Adria et Aquilée, que des routes reliaient au Danube.



Les bords du Danube.

Les galères romaines amenaient sans relâche des troupes fraîches, emportaient des provisions ou des matériaux de construction destinés aux colonies du bas Danube ; des trirèmes grecques, que manœuvraient des esclaves, y apportaient les redevances en céréales dues aux conquérants du fleuve ; les marchands de fourrures du Nord s'y rencontraient avec les marchands de Vindobona, de Reginum, d'Alcimonnis, — de Vienne, de Ratisbonne et d'Ulm.

Pendant quatre siècles, Rome régna sans partage sur le Danube, comme elle régna sur le Rhin. Après s'être emparée des colonies grecques de l'Asie Mineure, elle mit la main sur celles de l'Ister, et garda les clefs des portes de l'Orient. Les camps et les châteaux romains, qui occupaient la rive droite, surveillaient la rive gauche, où s'étendait un autre monde inexploré et sauvage, et où erraient les hordes barbares qui menaçaient sans cesse

l'Occident. Le jour vint cependant où l'empire ne se sentit plus assez fort pour les contenir et leur résister. Du haut de leurs castels, les légionnaires assistaient, terrifiés, à ce soulèvement du monde barbare, formidable et inconscient comme un soulèvement terrestre; à ce déplacement de l'Asie en Europe.



Et après les Huns ce furent les Goths et les Vandales.

Vainement les Romains avaient coupé et détruit les ponts qui servaient aux relations commerciales entre les deux rives; les bandes hunniques se jetèrent dans le Danube à la nage, le traversèrent sur des radeaux ou à cheval. Détruisant tout sous le dur sabot de leurs troupes de cavalerie, elles remontèrent le fleuve, épouvantant les Romains, qui s'enfuirent à la vue de ces hommes au nez écrasé, aux pommettes saillantes, aux yeux obliques, vêtus de peaux de bêtes, qui se brûlaient le menton pour empêcher la barbe de pousser, et se nourrissaient, comme les loups, de viande crue. Et lorsque Attila succéda à Rugilas, l'Occident resta blême d'épouvante à l'aspect de ce chef barbare qui lui apparaissait au milieu des éclipses; des nuages de sang et des incendies, comme le roi de l'enfer, et qui s'était arrêté en chemin pour épouser sa propre fille

L'Occident était forcé et ouvert. Et après les Huns, ce furent les Goths, les Vandales : toute la barbarie qui se répandit comme une vaste inondation, emportant et submergeant tout. Pendant cinq cents ans, le Danube rentra dans la nuit de l'histoire.

Enfin Charlemagne rendit le fleuve libre, comme il avait rendu le Rhin à la civilisation, au progrès, à l'industrie, au commerce, à la navigation. Des flottilles marchandes reparurent sur ses flots abandonnés, et vinrent renouer les relations longtemps interrompues entre l'Europe et l'Asie.

Mais au fond de l'horizon, on vit soudain poindre un nuage menaçant ; ce nuage noir grandit, approcha et vomit de nouvelles hordes, sœurs des premières, accourant au galop de leurs chevaux sauvages, des steppes de l'Asie, pour mettre de nouveau l'Occident à feu et à sang. Ces terribles cavaliers étaient les Magyars, Finnois d'origine, habitant primitivement les deux versants de l'Oural. Ils avaient traversé le Volga sur de légers radeaux soutenus par des outres, et s'étaient établis dans une vaste plaine, près du Don supérieur. Séduit par leur réputation d'intrépides guerriers, l'empereur Arnulf les prit à son service pour détruire l'empire de la grande Moravie.

Après la victoire, les Magyars retournèrent dans leur pays, mais ils avaient appris à connaître le chemin du Danube. En 888, ils revinrent avec leurs chariots, leurs tentes, leurs chevaux, leurs femmes et leurs enfants ; la Hongrie leur semblait non-seulement une proie, mais une nouvelle patrie à conquérir.

Une fois maîtres du pays qu'ils convoitaient, ils dévastèrent l'Europe. Leurs hordes portèrent le pillage et l'incendie en Allemagne, en France, en Italie. Ils revenaient chargés de butin, et leur nom était synonyme de brigandage et de destruction ; les anciens historiens n'en parlent pas comme de fils d'hommes, mais attribuent leur naissance à des esprits infernaux.

Leur roi Étienne le Saint ayant embrassé le christianisme, ils abandonnèrent la vie errante pour se fixer dans les vastes puszta qu'ils occupent encore aujourd'hui. A partir de ce moment, la navigation commerciale du Danube prit un rapide essor, que soutint et développa le passage des croisés. Les Pays-Bas et l'Allemagne expédiaient par cette voie des armes aux infidèles, malgré les menaces du Pape ; la Frise et les villes de Magdebourg, de Salzwedel, envoyaient leurs étoffes de laine aux ports de l'Asie ; Passau et Ratisbonne fournissaient tout l'Orient de leurs célèbres draps écarlate ; la Bohême, la Hongrie, transportaient jusqu'à Constantinople l'or et l'argent recueillis dans leurs mines.

L'Allemagne n'exportait pas seulement ses armes et ses armures, ses

cuirs, ses laines, ses fourrures, ses céréales; elle trafiquait aussi le chair humaine, elle faisait la traite des blancs et vendait les serfs de Bohême, de Moravie et des pays wendes.

Les nobles seigneurs de l'époque avaient accaparé exclusivement à leur profit ce commerce peu chrétien.

L'Orient envoyait de son côté à l'Occident la soie brute, les manteaux de pourpre, les draps d'or, les habits et les ornements sacerdotaux, les



En 1805, ce sont les Français qui apparaissent.

ceinturons d'épée aux agrafes de bronze, de cuivre, d'or ou d'argent, finement ouvragés, et ciselés par la main habile des artistes helléniques et byzantins.

Toutes les essences de l'Asie, toutes les épices, le safran, le poivre, le gingembre, les muscades, la cannelle, qui était le cinnamome des anciens, suivaient la voie du Danube pour venir jusqu'à Vienne et Ratisbonne.

Mais le passage des Barbares n'était qu'interrompu; Tamerlan se dressa tout à coup au seuil de l'Europe comme une autre vision de la Mort, comme si l'ombre d'Attila fût sortie de son tombeau.

Il conduisit ses bandes à l'assaut et au pillage des villes magyares, employant toute espèce de stratagèmes pour jeter l'épouvante autour de lui.

Il incendiait les forêts, il attaquait la nuit aux sons d'instruments qui sonnaient comme les trompettes de Jéricho, il attachait de gigantesques

mannequins sur de grands chevaux et les lâchait dans la contrée; les Hongrois regardaient avec terreur ces guerriers qui avaient le double de la taille ordinaire, et ils prenaient la fuite.

A peine les Tartares se sont-ils retirés, que surgissent les hordes turques. La Hongrie n'est plus qu'un vaste cimetière.

Suivant les rives du Danube, les infidèles s'avancent jusque sous les murs de Vienne; et il faut l'héroïsme de Sobieski, l'intrépide courage de Charles de Lorraine, pour les refouler au delà des frontières du monde chrétien.

Enfin, en 1805, ce sont les Français qui apparaissent sur les bords du Danube; et, en 1849, c'est l'armée autrichienne qui souille de sang les rives du beau fleuve, jusqu'à ce que 1867 donne enfin à la Hongrie, après tant de siècles de guerre et de lutte, une indépendance noblement méritée.

C'est ainsi que le Danube, reliant l'Occident à l'Orient, promène ses flots majestueux à travers l'histoire de l'humanité. Successivement grec, romain, barbare, slave, turc, français, allemand, il est redevenu magyar; et, cessant aujourd'hui d'être une route d'invasion et de guerre, il sert de chemin aux idées de paix et de civilisation.



CHAPITRE XXIII

L'île de Schüt. — La forteresse de Komorn. — Gran. — La cathédrale. — La Rome magyare. — Le dieu magyar. — Le prince primat de Hongrie. — Le haut et le bas clergé. — Gran vu en hiver. — Une nuit avec une bande de Tziganes. — Tanières de Bohémiens. — Installation princière des chanoines. — Gran au moyen âge. — Les troubadours. — Marchands bourgeois et négociants français.



S. Ém. le cardinal Haynald.

Le Danube continue de se dérouler à travers d'immenses plaines, sur la limite desquelles s'élèvent de temps en temps de petits monticules construits par les Turcs, qui y plaçaient leurs sentinelles et y plantaient leurs étendards. Ces tertres, semblables à ceux qu'on rencontre encore aujourd'hui dans les steppes de la mer Caspienne et les déserts de l'Afrique, sont les seuls travaux de défense que les Osmanlis aient jamais élevés sur les rives du fleuve.

Le bateau passe entre les îles de Schüt, dont la plus grande n'a pas moins de vingt lieues de long. Son étonnante fertilité lui a valu le nom de *Jardin d'or*. Elle est peuplée d'une centaine de villages dressant parmi les arbres leurs maisonnettes blanches, espacées et basses comme des tentes. Des canots sont amarrés dans des anses pleines d'ombres endormies, du fond desquelles, comme d'une embuscade, on voit surgir des têtes d'insulaires à la peau bronzée, pareilles à des têtes d'Indiens. Des vaches, arrêtées sur la rive, laissent tomber leur ombre immobile dans la limpidité verte de l'eau; des bateliers en chemise

traversent le courant, debout sur leur longue barque chargée de houille ; et des enfants se baignent en poussant des cris de sauvages et en se roulant tout nus dans la robe veloutée et débordante du fleuve.

Tout à coup, à la pointe orientale de l'île, au-dessus des arbres, deux clochers se dressent ; puis une ville semble sortir tout entière du sein des flots. C'est Komorn, l'ancienne Komaronium des Romains, le Gibraltar de l'Autriche-Hongrie : l'une des premières forteresses du monde.

Une vierge emblématique était incrustée dans ses murailles, avec cette inscription railleuse à l'adresse de l'assiégeant : *Kom Morn*¹, c'est-à-dire : « Viens demain. »

« Qui a Komorn, dit un proverbe, a la Hongrie. » Aussi tous les rois magyars ont-ils successivement agrandi et fortifié l'enceinte de la vaste forteresse. L'aigle de Napoléon s'arrêta en face de ses murs, qui lui parurent trop hauts ; mais, particularité curieuse, en 1848 le drapeau tricolore y flotta, remplaçant sur la citadelle le drapeau autrichien. C'est que le drapeau tricolore était celui de la révolution hongroise, maîtresse de la place. L'armée autrichienne ne put reprendre la forteresse que longtemps après la fuite du gouvernement provisoire à Debreczen, et après plusieurs jours d'un bombardement acharné, auquel assista François-Joseph.

Rien de plus paisible, de plus tranquille, de plus calme en apparence que l'aspect actuel de Komorn. Cette forteresse a l'air d'une innocente bergerie. Les canons n'y ouvrent pas leur gueule de bronze ; ils n'y allongent point leur cou menaçant, comme sur les bastions des places fortes des bords du Rhin.

Après la cité guerrière, la cité sacerdotale. Voici la cathédrale de Gran qui se présente au regard, du haut de son rocher, comme la citadelle de la Foi. On ne peut rien rêver de plus magnifique que la vue de ce monument, par une belle après-midi d'été, quand le soleil, baissant déjà vers l'horizon, lance des rayons obliques et plus dorés. La cathédrale semble alors flotter dans l'azur, comme ces églises qui, sur les miniatures des missels gothiques, sont soutenues dans l'espace par des anges. On croirait voir le portique d'une Jérusalem céleste, avec ses colonnades de marbre et sa porte de bronze. Figurez-vous la basilique de Saint-Pierre de Rome transportée sur le sommet d'un rocher aux teintes de porphyre, reflétant sa coupole et ses colonnes de marbre dans les flots du plus beau fleuve de l'univers, et dominant des plaines immenses rayées de champs de blé mûr, et des

¹ *Komm Morgen*. — En hongrois, cette ville s'appelle Komárom.

coteaux tapissés de vignes, qui fuient à l'horizon. Par le portail ouvert, le soleil, ce grand dissipateur de ténèbres et de mystère, pénètre jusque dans la nef et l'illumine de clartés radieuses comme celles du paradis.

C'est bien là le temple qui convient aux anciens adorateurs du *magyarok istene*, du dieu magyar, « qui n'est ni le dieu vengeur des Juifs, ni le dieu tonnant des Grecs et des Romains, ni le dieu miséricordieux des chrétiens, mais celui de la raison et de la justice ».

Le caractère hongrois ne se serait point accommodé d'une de ces sombres cathédrales gothiques comme celles qui ornent les bords du Rhin; l'édifice eût été trop triste, trop sombre, trop sévère pour ce peuple ennemi du mysticisme, et qui ne comprend, comme les Italiens, qu'une religion tombant sous les sens.

Gran est la Rome magyare, comme Cologne est la Rome germanique. C'est la ville des miracles, la ville des légendes, la ville de saint Étienne, la ville du premier archevêque du royaume : le prince primat, qui gouverne en quelque sorte la contrée, qui lui appartient. Il vient immédiatement après le roi et le palatin; et le roi qu'il n'a pas sacré n'oserait monter sur le trône. Assisté de son chapitre, il forme une cour de justice à laquelle sont soumises certaines causes; à la Chambre des seigneurs de Pest, où il siège de droit, sa place est marquée à part au-dessus de celle des seigneurs héréditaires; il a le privilège de parler le premier en toute circonstance, et de toucher la quarante-huitième partie des bénéfices de la banque de Kremnitz. Jadis, en cas de guerre nationale, le prince primat fournissait deux mille hommes d'armes; et, d'après l'ancienne coutume, c'est lui-même qui devait les commander. Il avait encore, il y a peu d'années, sa garde à cheval, symbole de son autorité temporelle; avant 1848, il pouvait conférer la noblesse dans l'étendue de son diocèse. Les revenus de ses fermes et de ses vignobles sont encore aujourd'hui estimés à plus de deux millions de francs.

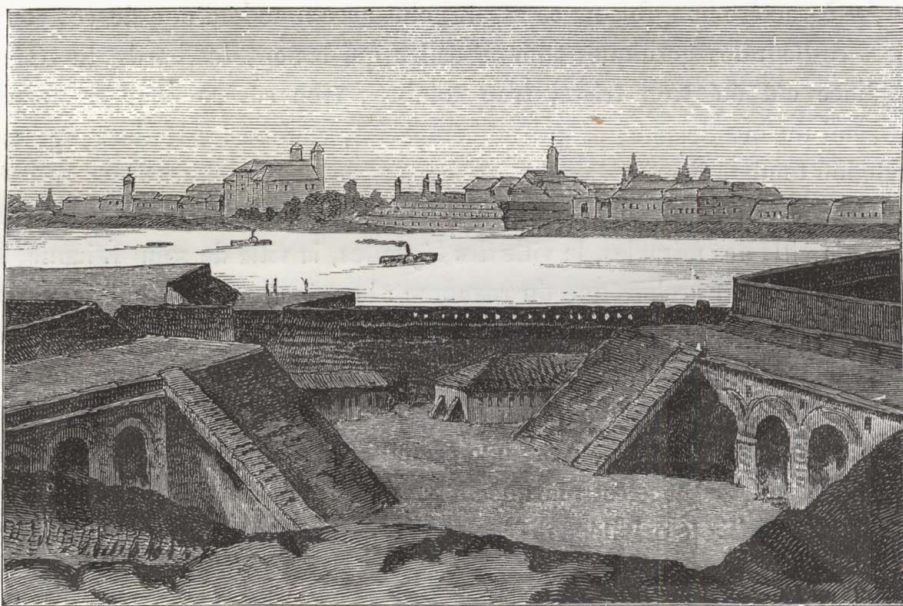
Au milieu des ruines du moyen âge, le haut clergé hongrois est demeuré debout avec toute sa richesse féodale¹.

Si le haut clergé magyar a pu conserver jusqu'à nos jours ses propriétés et ses richesses, il faut en chercher la cause dans sa tolérance, sa libéralité, son esprit sage, prudent et politique.

¹ Les revenus particuliers du clergé sont encore d'environ 180 millions de francs. Ceux de l'évêque de Vespriin sont de 800,000 francs; ceux des évêques de Cinq-Églises et de l'Albe-Royale, de 700,000 francs, etc. Il y a en Hongrie trois archevêchés et vingt-six évêchés, qui sont tous aussi bien rentés. Avant les réformes de Joseph II, le clergé hongrois possédait le tiers du royaume.

Ce problème de l'entente de l'Église avec l'État, qui semble impossible ailleurs, le clergé hongrois l'a résolu par son noble dévouement au pays et son inépuisable générosité.

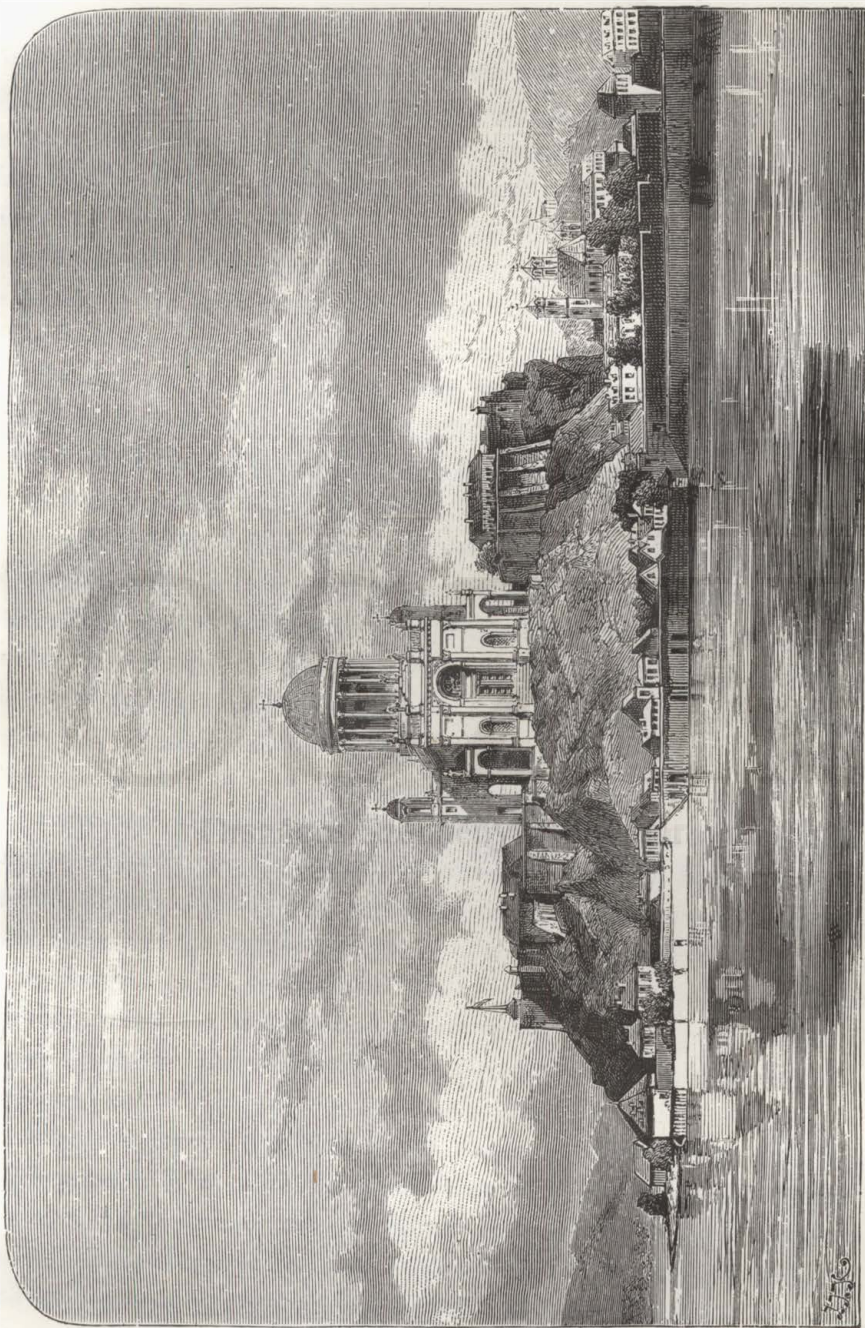
Les évêques prennent l'initiative de toutes les œuvres patriotiques de bienfaisance et de charité. Leur budget entretient les écoles, les hôpitaux, les orphelinats; ils envoient à leurs frais les étudiants pauvres étudier dans



Országos Széchényi Könyvtár
Forteresse de Komorn.

les universités étrangères; ils subventionnent les sociétés savantes, établissent même des ponts et construisent des routes. Ils sont partout les premiers dès qu'il s'agit d'instruire, d'éclairer ou de soulager le peuple. Le cardinal Haynald, depuis dix ans qu'il occupe le siège de l'archevêché de Kalosza, a dépensé plus de trois millions rien que pour fonder des écoles et des hôpitaux. Ce vrai type du prélat hongrois a réuni dans les galeries de sa résidence le plus magnifique herbier que l'on connaisse, et son observatoire de Kalosza est le plus célèbre de la Hongrie. Dernièrement, il dirigeait les fêtes jubilaires données à Pest en l'honneur de Liszt; et, à l'occasion des noces d'argent de l'Empereur, il envoyait une somme de 70,000 francs au comité de bienfaisance.

Au-dessous de la cathédrale de Gran, s'étagent en casse-cou et en pittoresque dégringolade les maisons de la petite ville, avec leurs toits irrég-



La cathédrale de Gran.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



gouliers, tourmentés et heurtés comme des vagues, relevés fièrement comme l'aile d'un feutre de matamore, ou formant une succession de pans coupés et pointus, de hachures grises, de petits triangles noirs superposés et comme en fuite. J'avais vu Gran l'année précédente, en hiver, au mois de février. Pendant que le bateau passait au pied de la ville, je m'y revoyais en imagination, dans la magie du souvenir. Mais alors l'immense plaine était morte et dormait sous un linceul de neige dont les bouts flottaient à l'horizon, dans un ciel blême et glacé.

J'étais venu de Vienne en chemin de fer ; la station est à une petite lieue de Gran, et pour arriver à la ville, il faut traverser le Danube : chose assez difficile en cette saison, où le fleuve charrie d'énormes blocs de glace. La débâcle avait commencé, et la violence du choc des glaçons avait détruit le pont de bateaux qui rallie Gran à la rive gauche. Il y avait bien des bateliers qui faisaient le service ; mais la nuit, et pour un seul passager, ils ne se dérangeaient pas.

A trois cents mètres de la gare, une petite lumière luisait, au ras de terre. On eût dit une lanterne oubliée ou un feu de berger qui s'éteignait. C'étaient les fenêtres éclairées d'une *tzarda*, d'une auberge de campagne à demi enfouie dans la neige comme un chalet alpestre pendant l'hiver. J'allai y demander un gîte pour la nuit. L'unique pièce, basse, enfumée, n'ayant pour plancher que le sol durci et noir, était remplie de Bohémiens qui revenaient de la foire et buvaient l'argent qu'ils avaient gagné à revendre des chevaux. Les jeunes dansaient, tandis que les vieux se passaient des bouteilles d'eau-de-vie. Un des plus beaux garçons de la bande, dans un débraillé superbe, jouait sur sa contre-basse des improvisations entraînantes. Près de lui, accroupie sur un tapis, se tenait, dans une pose rêveuse et abandonnée, sa jeune femme, habile tireuse de cartes, qui m'avait dit la bonne aventure. En échange de tout ce qu'elle avait pu m'annoncer d'heureux dans une langue que je ne comprenais pas, je fis renouveler les bouteilles vides, ce qui tint la bande en gaieté jusqu'au matin.

A l'aube, ils partirent en sifflant. Le vieux marchait en tête, avec son grand chapeau à la Rembrandt, ses cheveux bouclés et sa canne de tambour-major. Les femmes venaient après, chargées de paquets, soufflant dans leurs mains rouges ; les jeunes gens à cheval fermaient la marche. Dans l'air vague et argenté du matin, sur l'immensité blanche et immaculée, ce pittoresque cortège se détachait avec la netteté et le relief de ces fines et exquises découpures noires appliquées sur une feuille de carton glacé.

Dès que j'eus déjeuné, je montai en traîneau pour aller à Gran.

Qu'elles sont délicieuses, ces courses violentes et à toute vitesse sur la terre recouverte d'une neige qui a les blancheurs d'un lit de soie! Comme un bateau lancé à toute vapeur, le traîneau fend et déchire l'immobilité muette de cette mer de neige. Je me croyais transporté au fond de la Sibérie ou dans un de ces paysages indécis et flottants du pôle nord. Quelques arbres se dressaient çà et là, comme d'énormes madrépores aux ramifications cristallisées et changées en opale. D'autres, formant de grands candélabres en verre de Venise, tordaient leurs branches aux floraisons de givre qui luisaient comme du verre. Des colliers de perles enguirlandaient et festonnaient les buissons, et l'on eût dit qu'elles étaient les fruits naturels de ces arbustes en hiver. Au bout des feuilles délicatement bordées d'une fine dentelle d'argent, des pendeloques de glace tremblaient. Quel habile ouvrier, quel merveilleux artiste, quel orfèvre inimitable que ce vieil Hiver, aux mains tremblantes et à la barbe de neige! Comme il sait décorer une haie, un rocher, un arbre, un pan de mur, une fenêtre, un coin de toit, une ville tout entière!

Le ciel était d'un bleu froid intense, d'un azur d'acier. L'air me tranchait la figure comme une lame de rasoir, mes moustaches étaient comme saupoudrées de limaille; mais que ce froid glacé est tonique! comme il vous tend à nouveau les nerfs qui ne vibraient plus! et qu'on est bien, avec une bonne fourrure et un bon cigare, perdu au milieu de ce blanc qui vous fait songer à l'hermine, au duvet des cygnes, aux peaux d'ours et aux toisons d'agneau! — Dans la pâleur défaillante et blafarde de l'horizon, sur la ligne droite d'une petite colline, passait lentement, à demi estompée par la buée, une longue file de bœufs tout blancs, comme dans un bas-relief de marbre antique.

Sur mon ordre, le cocher arrêta ses petits chevaux, que la gelée avait fragés d'argent, au pied d'un ravin dans lequel des Tziganes s'étaient creusé des cavernes pour passer l'hiver. J'eus quelque peine à m'approcher de ces demeures, gardées, comme les douars arabes, par des chiens d'une maigreur et d'une férocité de loups affamés.

Enfin, une vieille Bohémienne en guenilles sortit de sa tanière et fit rentrer la meute au repos. Elle me laissa descendre dans son trou, où grouillait une famille d'une dizaine d'individus. Les jeunes filles et les garçons de douze ans étaient complètement nus et couchés sur un lit de feuilles et d'herbes sèches. Dans le fond, une marmite cuisait sur un feu de bois vert qui remplissait la tanière d'une fumée âcre; aux murs étaient accrochées deux ou trois images de madones qui souriaient doucement, en baissant les yeux sous leur nimbe d'or.

Je remontai dans le panier d'osier de mon traîneau, et bientôt Gran m'apparut, figé dans sa roideur d'hiver, avec ses toits ouatés, ses cheminées garnies d'un revêtement de neige, ses gouttières décorées de stalactites de glace, blanches et en relief comme de la guipure, et sa cathédrale qui semblait taillée et découpée en dôme, en festons, en arcades, en colonnes et en arceaux, dans une montagne de glace.



Une barque me transporta à l'autre rive.

Une barque, dans laquelle s'installèrent des moines, des femmes, des paysans vêtus d'une peau de mouton, des juifs piqués de taches de rousseur et cachés dans leur grande pelisse au poil jaune, comme les juifs d'Albert Dürer, me transporta à l'autre rive, dans la ville basse.

Gran me fit une singulière impression. On y sent le renfermé, l'humidité d'une sacristie. C'est encore la vraie cité cléricale du moyen âge, avec ses rues aux détours tortueux, ses ruelles étranglées, aux enfoncements noirs et mystérieux, ses fenêtres aux grilles de confessionnal, ses petites portes suspectes entre-bâillées, ses rares boutiques avec des étalages dévots de

cierges et de chapelets, ses lanternes suspendues à des chaînes, et qui mettent dans la nuit de petites lueurs discrètes de lampes de chapelle. A chaque pas, on rencontre des moines, des abbés, des prêtres; non pas des moines à la figure ascétique, aux vêtements rapiécés, mais habillés de bon drap, coiffés de grands chapeaux et chaussés de solides souliers; les abbés ont des mines roses d'enfants de chœur, et les prêtres à figure pleine, heureuse, marchent, dans leur belle pelisse de peau de loutre, d'un pas digne et assuré de propriétaire, pour bien montrer qu'ici ils sont chez eux.

Dans la ville haute se déploient, sur deux ailes longues à l'extrémité desquelles se dresse la cathédrale, les palais uniformes et recrépis à la chaux des chanoines, dont les revenus sont princiers¹. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont élevées; la porte massive, de couleur bronzée, est grave et silencieuse. Mais entrez, suivez ces corridors garnis de hautes armoires sculptées, où le linge s'empile en blanches pyramides, et vous arriverez dans des appartements dorés sur toutes les coutures, pleins de tapis, d'objets d'art, de pièces d'argenterie brillant sur les dressoirs d'ébène, de meubles moelleux, de tentures et de tapisseries.

Dans un petit salon ponceau, M. le chanoine et ses iams font leur partie de macao, ce jeu favori des ecclésiastiques hongrois, et ils fument leur chibouck, en savourant un café parfumé.

L'Autriche et la Hongrie ont encore de ces coins de moyen âge qui se conservent, grâce aux vieilles traditions. Il y a certains chanoines qui forment une caste à part dans la hiérarchie ecclésiastique.

Le noble à la tête d'un majorat voue souvent à l'Église un de ses fils encore au berceau; mais avant de venir prendre place au chœur de quelque riche cathédrale, le jeune noble se fait soldat, devient quelquefois officier de cavalerie, et ce n'est qu'après avoir largement bu à toutes les coupes qu'il consent à vendanger la vigne du Seigneur.

Il y a aussi en Hongrie de nombreux chanoines honoraires et irréguliers qui touchent de beaux revenus sans mettre les pieds au chapitre. Ces postes de faveur sont en général accordés par le souverain à des prélats dont il veut reconnaître et récompenser les services. Mais une réforme se fait aujourd'hui, et à mesure que les vieux chanoines meurent, les privilégiés s'éteignent. A Nagy-Varad (Gross-Wardein), il y a six chanoines littéraires (*Stalla litteraria*), nommés en récompense de leurs travaux littéraires. Trois de ces bénéfices ont été donnés à des savants : M. Florian Romer,

¹ Le traitement d'un chanoine de Gran est de 25,000 francs, outre le logement et le casuel.

archéologue bien connu en France; M. Guillaume Fraknoi, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et M. Sigismond Bubics, ancien conservateur des estampes.

Avant d'être une ville de prêtres, aux rues noires pleines de tournants et d'encoignures, aux recoins sombres de chapelle gothique; avant d'avoir cet air de vétusté et de tristesse, Gran était une belle et joyeuse ville peuplée de gentilshommes, de fiers guerriers, de femmes d'une renommée universelle, et de marchands et de négociants que des privilèges successifs avaient presque mis de pair avec la noblesse.

Gran était alors plus fort que Bude, plus riche que Wardein, plus considérable que Presbourg. Cité de défense et de commerce, c'était aussi la capitale du luxe et des plaisirs. Ce qu'avait été Avignon au temps des papes, Gran le fut au temps des croisades, quand son vaste port était encombré de galères pavoisées et d'embarcations de tout genre, sur lesquelles flottaient les pavillons de toute la chrétienté. La plupart des vaisseaux marchands passaient l'hiver dans cet entrepôt central du commerce entre l'Orient et l'Occident. Le long du Danube s'étendaient de vastes magasins où s'entassaient les armes, les soieries, les draps, les fourrures, les épices. Oh! les belles fêtes! les gais journées! En haut, sur le sommet de la montagne, là où se voit maintenant la cathédrale, s'élevait le château fort avec ses bastions et ses tourelles, son beffroi, ses portes, ses ponts-levis, et son enceinte qui renfermait l'église Saint-Étienne et le quartier de la noblesse, logée dans ses maisons massives, ouvragées de balcons de fer, ornées de frontons et de chapiteaux, gardées comme de vrais palais par des heiduques, et où la voix des poètes animait les festins. Car ils étaient alors à la mode à Gran, les poètes, et ceux qui n'avaient pas été engagés, comme des rossignols, par de nobles seigneurs, jouaient du violon et chantaient au coin des rues leurs ballades et leurs chansons. Souvent leur poésie fustigeait sans pitié les extravagances de la mode, les exactions des grands, l'avarice des prélats.

Le poète ne manquait jamais de sujet : chaque passant fournissait un nouveau thème à sa verve; il raillait le paysan lourdaud et badaud qui s'arrêtait bouche béante, le bourgeois orgueilleux au ventre solennel, la bossue querelleuse, le juif aux doigts crochus. Parfois, lorsque le poète devenait trop hardi, on lui cassait son violon sur le dos.

Enfin, on s'émut de l'influence populaire des troubadours, et il fut défendu à tous ceux qu'une infirmité ne rendait pas impropres au travail de chanter en public.

Autour de l'église Saint-Étienne, c'étaient, les dimanches et les jours de fête, des processions splendides qui défilaient lentement au chant des cantiques et au son des cloches, bannières au vent; des cavaliers armés de toutes pièces, et dont la cuirasse étincelait au soleil, escortaient à cheval le dais de l'archevêque; puis venaient les magnats en costume de velours et d'or, avec leur suite empanachée, les corporations de marchands, les



Ils jouaient du violon et chantaient au coin des rues.

ouvriers bourguignons, et les riches négociants de France et de Lombardie, accompagnés de leurs femmes en costume national, à la coupe étrange.

Les trois quarts de la ville de Gran étaient habités par des étrangers. Chaque nationalité occupait une rue ou un quartier distinct; de sorte qu'à tel endroit, on pouvait se croire en France; à tel autre, en Italie; plus loin, en Allemagne ou en Bulgarie. Il était bien difficile au voyageur qui arrivait pour la première fois de s'orienter au milieu de toutes ces langues, de ces types et de ces costumes divers. Ces négociants enrichis, cousus d'or et de vanité, surpassaient la noblesse en luxe et en magnificence. Ils avaient revêtu de marbre la façade de leurs hôtels; ils avaient appliqué à leurs fenêtres les grilles les plus délicatement travaillées, et aux angles des toits se tordaient des gargouilles grotesques, se dressaient des dragons ailés à la

gueule menaçante et enflammée, comme les gardiens aériens de la maison. Les femmes de ces somptueux marchands se promenaient en chaise à porteurs, et quelquefois, pour se rendre à l'église, elles faisaient étendre un tapis dans toute la longueur de la rue. Pendant la semaine, assises derrière leur comptoir, elles trônaient comme des reines; et tandis que leurs maris, la tête sonnante de chiffres, travaillaient dans les entrepôts, elles recevaient toute une cour de gentilshommes et d'étrangers.

Mais un jour l'horizon apparut tout rouge d'incendies : les Tartares étaient là; et Gran, avec toutes ses richesses, ses trésors, ses palais, ses forteresses, ses remparts, devint la proie des Barbares, et ne se releva plus jamais de sa ruine.



Constantinople romaine.

CHAPITRE XXIV

Le pont d'un bateau à vapeur sur le Danube. — Visegrad. — Ancienne splendeur de ce château. — Jardins, terrasses et tournois. — Mot d'un légat du Pape. — Vacz. — Le soir sur le Danube. — Arrivée à Budapest.



Paysan de la basse Hongrie.

Derrière nous, la cathédrale de Gran s'évanouissait comme une ombre rose dans un effacement nuageux. Un jeune Bénédictin qui était monté à bord de notre vapeur, à Gönyö, expliquait à un paysan de la basse Hongrie que la cathédrale, commencée en 1821 par le primat Rudnez, n'était pas achevée, qu'elle avait coûté des millions, que les temps actuels étaient durs, qu'il restait à faire l'église

souterraine devant servir aux cérémonies du culte en hiver, et que tout l'édifice était recouvert intérieurement de marbre rouge et reposait sur trente-huit colonnes. Il raconta ensuite à son voisin que saint Étienne était né à Gran, dans un château qui s'élevait alors sur la colline que couronne l'église actuelle, et que c'était là qu'il avait été baptisé par saint Adalbert. Le prince primat Rudnez avait voulu consacrer un monument imposant à ces souvenirs de la patrie.

Le pont d'un bateau à vapeur sur le Danube ne présente malheureusement plus aujourd'hui les scènes et les types pittoresques qu'on y voyait jadis. Un voyageur anglais, Quin, qui se rendait à Constantinople en 1834, nous a laissé un croquis original de la compagnie bizarrement mélangée avec laquelle il se trouva durant le trajet de Vienne à Pest. Il y avait d'abord des centaines de Tyroliens qui s'en allaient en Transylvanie, avec leurs femmes et leurs enfants, pour travailler aux mines de l'État : les uns étaient couchés et dormaient ; d'autres se promenaient de long en large, en fumant, en chantant ou en sifflant ; agenouillés en rond, les plus jeunes se rendaient

réciiproquement le service de se débarrasser les cheveux de leurs innombrables habitants. Il y avait en outre une troupe de comédiens ambulants, un charlatan français, un poète italien, un « petit homme qui devait être un espion russe », un juif avec sa fille : tous deux habillés à la turque. Dans la cabine de l'avant, une trentaine de nobles magyars, groupés autour de diverses tables, jouaient aux cartes en parlant latin. — Aujourd'hui, les nobles hongrois parlent très-bien français et se font habiller par des tailleurs parisiens. Quant aux étrangers qu'on rencontre sur les bateaux à vapeur du Danube, ce sont en partie des commis voyageurs allemands, des marchands de bœufs, ou des spéculateurs français qui viennent en Hongrie acheter des « vins de Bordeaux ».

Le Danube, après avoir quitté la grande plaine où, en 1683, Sobieski et le duc de Lorraine infligèrent une seconde et dernière défaite aux Turcs, déjà battus devant Vienne, se resserre et pénètre dans une contrée romantique, abrupte et close. Plus de villages, plus de clochers, plus de petite cheminée perdue parmi les saules et dévidant dans le ciel bleu le fil noir de sa fumée ; rien que des rives encaissées où les flots mugissent et grondent d'un air rechigné, des blocs de rochers émergeant comme des récifs du sein du fleuve, des falaises où des sapins rabougris se cramponnent en torsions désespérées, des oiseaux de proie tourbillonnant au-dessus d'une gorge perdue, des horizons murés par des parois de pierre et fermés par de hautes palissades de sapins.

Cependant des vestiges de vie et de civilisation passée se rencontrent au milieu de ce désert. Sur un rocher fauve, brûlé et plaqué de taches de soleil, serpentent encore quelques murailles en poussière soutenues par de vieilles tours. Ce sont les ruines de Visegrad. Les Romains avaient élevé là un castel qu'ils avaient appelé *Castrum album*, Château-Blanc. Puis les moines y bâtirent des églises et des couvents, et les rois prirent aux moines leurs couvents et leurs églises pour construire à la place le plus splendide château de Hongrie, dans lequel la couronne de saint Étienne fut longtemps gardée.

Que ne donnerait-on pas pour voir ces pierres écroulées reprendre leur place, former à nouveau des murs, des remparts, des terrasses, des tours, des créneaux, des donjons, des portiques, des balcons, s'arrondir en ogives, s'épanouir en écussons, se découper en dentelles de fines sculptures, et reconstituer l'architecture prodigieuse de ce château de légende, avec le faste et l'animation de ses beaux jours, alors que ses jardins arrosés de jets d'eau retombant en pluie de perles, ornés de grottes, peuplés de statues de dieux et de déesses, étaient consacrés à la glorification de l'art, et que,

dans son admiration, un légat du Pape s'écriait : « C'est le paradis terrestre ! »

Visegrad avait commencé de devenir une demeure princière sous Robert d'Anjou, fils de Charles Martel, à qui la Hongrie divisée avait offert le trône. Quand ce prince épousa en troisièmes noces une belle et jeune Polonaise, Élisabeth, la cour de Visegrad brilla d'un vif éclat. Mais ce fut sous le règne de Louis I^{er}, fils de Robert, que Visegrad entra dans sa période la plus florissante. Alors, de tous côtés, accoururent à la cour du roi de Hongrie des artistes qui firent de cette résidence royale une chose merveilleuse, comme le furent plus tard Versailles et Potsdam, et comme l'avait été l'Alhambra.

Le château renfermait trois cent cinquante chambres; deux rois avec leur suite, plusieurs ducs et margraves étrangers pouvaient s'y loger à l'aise avec leurs gens. Et sur tous les sommets des montagnes d'alentour s'élevaient des châteaux splendides, des églises superbes, des pavillons de plaisance au milieu des massifs d'arbres et de verdure. Quand Charles Robert reçut les rois de Bohême et de Pologne, ce ne furent que fêtes et festins. On vida cent quatre-vingts barriques de tokay. Et quand le roi de Bohême quitta, en titubant sans doute, la table du château de Visegrad, son hôte lui fit remettre cinquante pièces de vaisselle d'argent, un jeu d'échecs d'un travail sans prix, plusieurs selles richement ornées, une coupe d'or ciselée, un poignard au manche orné de diamants et de perles. Tous les seigneurs polonais furent aussi comblés de présents.

Les jardins de Visegrad étaient célèbres dans l'Europe entière. Il s'y donnait des tournois auxquels accourait la noblesse de tous les pays.

Sous Mathias Corvin, le Charlemagne magyar, la résidence de Visegrad fut encore agrandie et embellie. De majestueuses allées d'arbres conduisaient de la ville au château royal, et les collines environnantes avaient été transformées en jardins, en vignobles et en vergers. Mathias avait fait ériger une fontaine en marbre rouge, dans laquelle, au lieu d'eau, coulait souvent du vin.

Après la mort de Mathias, la décadence commença pour Visegrad. En 1529, Soliman s'empara de la ville, du château royal et de la forteresse, et, jusqu'en 1684, l'ancienne résidence des rois de Hongrie resta entre les mains des infidèles.

Visegrad disparaît à son tour derrière un coude du fleuve; le paysage change et prend une verte et tendre fraîcheur d'idylle : aux rochers désolés, aux gorges abruptes, succèdent des plaines riantes, des prés et des vergers



Ruines de Visegrad.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



où les arbres fruitiers plongent dans une mer d'herbes et de fleurs ; le Danube coule de nouveau avec une fière indépendance, développant comme un manteau de roi la nappe majestueuse de ses flots.

Quand nous nous trouvâmes en vue de Vacz, le soleil se couchait, illuminant le dôme de la cathédrale, construite, comme celle de Gran, sur le modèle de la basilique de Saint-Pierre de Rome.

La ville de Vacz se divise en trois quartiers distincts : le quartier catholique, le quartier ruthène ou grec orthodoxe, et le quartier protestant. Une maison pénitentiaire, aux proportions grandioses, se dresse dans une magnifique position. La philanthropie veut aujourd'hui qu'on loge dans des palais le vol et l'assassinat.

Les rougeurs du crépuscule colorèrent bientôt le fleuve de teintes empourprées ; par moments, on eût dit que le Danube roulait des roses.

Peu à peu, cependant, les brillants reflets pâlirent et s'effacèrent, l'ombre s'épaissit comme un réseau tissé par des mains invisibles, les arbres feuillus emmêlèrent leurs silhouettes comme des chevelures dénouées, les montagnes lointaines se brouillèrent : tout sembla se couvrir d'un voile fin et léger comme du crêpe.

On eût dit que la nature prenait le deuil de l'ensevelissement du jour dans les noires profondeurs de la nuit.

Sur la hauteur qui se charbonnait à gauche avec une vigueur de fusain colossal, Bude piquait les ténèbres de ses vives lueurs, et agrandissait, à chaque tour de roue de notre bateau, son cercle de lumière. Pest se montra sur la rive opposée, avec ses guirlandes de becs de gaz élaboussant et moirant l'eau de leurs vacillantes clartés, éparpillées comme une pluie d'étincelles d'or. Et l'île Marguerite, que nous longions, nous donnait l'illusion d'un immense navire enguirlandé et arrêté au milieu du fleuve ; les harmonies musicales qu'on y entendait s'envolaient dans la paix nocturne et montaient d'un mouvement berceur vers le ciel, d'où tombaient quelques fusées perdues d'étoiles filantes.

Quand on arrive à Budapest l'été, par le Danube, on croit toujours que la ville est en fête, tant il y a de sons de musique dans l'air, de girandoles de becs de gaz le long des quais, de promeneurs venus pour respirer au bord du fleuve la fraîcheur du soir.

Les tables des cafés empiètent sur la rue, toute frémissante de frôlements de robes, de chuchotements et de rires. Des chaises et des bancs sont installés le long des quais, comme aux Champs-Élysées. Il est interdit aux voitures de circuler de ce côté, et l'on est là, à l'ombre des arbres, comme sur la terrasse d'un palais de fée.

CHAPITRE XXV

Paysage matinal. — Bude au lever du jour. — Les Turcs en Hongrie. — Le sultan Soliman. — La défaite de Mohacz. — Fuite de la reine Marie. — Incendie de Bude. — Jean Zapolyai. — Le siège de Bude. — Charles de Lorraine. — Abdi-Pacha. — Les Turcs refoulés hors de la Hongrie.



Une Roumaine, sa quenouille à la main...

Maintenant que j'ai vu le soleil se lever sur le Danube et sur la montagne de Bude, ou Blocksberg, j'avoue sans honte n'avoir jamais vu le lever du soleil sur le Righi, et je n'ai nul désir d'assister à ce spectacle, dont les livres parlent comme d'une chose merveilleuse, qui fait battre le cœur coriace des vieilles ladies à lunettes et à voile bleus.

Ici, à Pest, la toile se lève sur l'un des plus beaux décors du monde. Le soleil, qui brille à l'horizon avec l'éclat d'un vaste incendie, met sur le fleuve comme une efflorescence de

couleur rose, un chatoiement de rubis et d'émeraude; c'est un mélange changeant de teintes pourprées et de teintes sombres, selon que le flot monte ou descend; un semis de clartés papillonnantes et dansantes comme des étincelles, et qu'on prendrait pour les sarabandes matinales des volages esprits des eaux.

Ici, de grands vapeurs à l'ancre se remplissent de passagers ou se chargent de marchandises; là, c'est une procession d'ouvriers portant des sacs de blé avec des allures épiques, étalant leur torse comme dans des académies; puis ce sont, au milieu du fleuve, des remorqueurs avec leur pittoresque



Des par Valerio

Heliog Dujardin

PÊCHEURS DE LA RAAB

E. Plon & C^{ie} Editeurs
Imp. Ch. Champion

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



équipage, trainant une file de barques, et des petits vapeurs qui se croisent et s'entre-croisent, faisant la navette entre les deux rives, partant et revenant en filant d'un vol rapide d'hirondelle.

Les quais sont bariolés de cette foule active que les premières heures du jour ramènent sans cesse au même endroit : foule d'ouvriers en blouse de travail, de femmes en cheveux, de demoiselles de magasin en chapeau, passant gaiement et relevant coquettement leur robe ; d'apprentis dégue-



Le pont suspendu.

nillés, de gamins en flâne, de facteurs à leur première tournée, d'employés et de fonctionnaires municipaux promenant leur chien et leur ennui, ou lisant le journal, avant d'aller s'enfermer dans un bureau.

A gauche, dans un fond de brume violette où le nouveau pont du chemin de fer dessine son mince réseau de barres entre-croisées, des barques à voiles prennent leur essor, rapetissées par la distance à la taille d'un cygne sauvage.

A droite, le pont suspendu qui relie Pest à Bude s'étend entre le ciel et l'eau comme un grand filet ; chevaux et voitures qui passent ressemblent à des mouches multicolores et de grosseur différente, les unes attelées à une coquille de noix, les autres allant seules ou deux à deux. Et au delà du pont, les bosquets et les arbres de l'île Marguerite brillent dans la lumière blonde du matin comme sous une poussière de diamant.

En face, la montagne de Bude découpe sa lourde masse de rocher jaune, avec sa citadelle aux sombres murailles que l'aube colore de rose comme la joue d'un enfant ; debout sur sa cime solitaire, elle fait penser à une sentinelle oubliée. Au-dessous s'éparpillent, disposées comme les tentes d'un camp, les petites maisons du quartier serbe, peintes de différentes couleurs, à la mode orientale. Cette partie de Bude s'appelle le *Taban*, ancien nom turc de la *Raizenstadt*, ou ville des Serbes.

Les douze cents maisonnettes qu'habitent ceux-ci ont la même forme, la même hauteur et la même largeur ; elles composent des rues et des ruelles fort originales, qui montent à pic.

Cette colonie slave date du dix-septième siècle ; quand Bude fut délivrée de la domination turque, Charles de Lorraine y rappela les Serbes qui avaient fui le joug des pachas et vivaient disséminés sur les bords du Danube. Tous s'occupent de petit commerce ; ils passent pour être si rusés en affaires qu'un proverbe hongrois dit que « d'un Serbe on peut tirer quatre juifs et cinq Tziganes ».

Mais il n'y a pas seulement des Slaves dans la *Raizenstadt* ; on y rencontre aussi des Allemands ; j'y ai même vu une Roumaine, sa quenouille à la main, encadrée dans la sombre boiserie d'une vieille porte.

Plus loin, sur une seconde montagne moins élevée, le château royal est posé comme un diadème de pierre que le soleil transforme en diadème d'or. Son immense façade incendiée de lumière jette des petillements, et ses soixante fenêtres rangées à la file les unes des autres étincellent et flamboient. Construit sur l'emplacement du palais des anciens rois de Hongrie, détruit par les Turcs, cet énorme édifice carré tient du château fort, du couvent et de la caserne ; ses terrasses descendent en pente douce vers le fleuve et se déroulent, avec leurs parterres de fleurs et d'arbustes, comme un magnifique tapis oriental.

Des deux côtés du château, la ville haute presse ses toits qui ondulent et moutonnent comme des vagues autour de deux églises, immenses vaisseaux dont les clochers surmontés d'une croix dorée semblent les mâts.

Plus bas, au bord du Danube, s'alignent de hautes maisons modernes à trois étages, roides et graves comme de vieux juges en cravate blanche. Une construction récente, avec des arcades, une tour carrée, un pavillon décoré de fresques, un portique à colonnes orné de statues, déploie une longue galerie blanche que terminent deux tourelles de style persan. Une terrasse à la balustrade de marbre se développe sur le front de cet édifice, l'un des plus beaux de Budapest. C'est le *Burgbazar*.

Les collines vertes plantées de vignes ou de bois, et qui se fondent dans

un horizon bleu d'une éblouissante splendeur, se développent à l'arrière-plan et servent de bordure à ce magnifique tableau, auquel il ne manque que des caroubiers au dôme majestueux, des figuiers, des platanes, des orangers, des grenadiers, le feuillage grêle et cendré des oliviers, les crénelures ovales des remparts turcs et les hautes colonnes des mosquées pour ressembler à une ville d'Orient, à Bayrouth l'Heureuse ou à Smyrne la Riche.

Il y a cent cinquante ans, la voix des muezzins se faisait encore entendre du haut des clochers de Bude transformés en minarets ; il y a cent cinquante ans, les Osmanlis régnaient encore en maîtres dans la capitale de la Hongrie. En 1686, les soldats du pacha de Bude se tenaient encore en sentinelle derrière les hautes palissades qui défendaient la ville du côté du fleuve, et montaient la garde sur les murs qui, du côté de la terre, s'élevaient au delà des fossés. « L'étendard de Soliman humiliait les créneaux de Bude, dit le poète Kisfaludy ; les excès de sa fureur sauvage désolaient notre pays. Que de jeunes filles moururent de honte dans les bras de ces tyrans ! Que de prisonniers furent emportés sur tes flots rapides, ô Danube ! Plus de droits, plus de biens ! Le Hongrois était étranger chez lui ; le croissant brillait sur les portes de nos villes !... »

Avant de parcourir Bude, retraçons rapidement le tableau de cette dramatique époque.

La lutte entre les Magyars et les Turcs durait depuis un demi-siècle ; c'était un duel colossal, une lutte à mort entre ces deux peuples de même origine, mais qui, ayant embrassé chacun une religion différente, suivaient des destinées contraires. En vain les Ottomans invitèrent-ils les Hongrois à se souvenir qu'ils étaient du même sang et à s'unir pour se partager le monde ; ceux-ci leur résistèrent avec une noblesse, un courage, une vaillance, un acharnement héroïques, et longtemps ils furent seuls à soutenir le choc, à défendre l'Occident contre l'Orient soulevé comme une mer en furie.

Mahomet II, après avoir conquis Constantinople, arriva devant Belgrade, qui, depuis la perte de Byzance, était devenue la clef et le boulevard de l'Occident. Hunyad rassemble à la hâte tous les bateaux et toutes les nacelles qu'il peut trouver, et vole au secours de la place que défend son beau-frère ; il culbute les Ottomans, disperse leur flottille et se jette dans Belgrade, où il combat lui-même l'épée à la main, tuant jusqu'à douze Turcs dans une seule sortie. Le sultan, hors de lui, jure que s'il ne peut prendre la place, « il se fera mourir ».

— Il est aisé de mourir, lui répond le chef des janissaires, mais non de vaincre Hunyad.

Mahomet II dut lever le siège et battre en retraite.

Hunyad mourut ; et entre les Turcs et les Magyars s'établit une sorte de trêve qui se prolongea jusqu'à l'avènement de Soliman I^{er}. Lorsque ce prince, que son faste et ses exploits firent surnommer le Magnifique, envoya une ambassade aux Hongrois pour conclure une paix définitive, on lui répondit par des tergiversations et des lenteurs qui devaient fatalement aboutir à la reprise des hostilités.

Cette fois, l'invasion turque s'avança avec un appareil formidable, avec des milliers de chameaux et de mulets chargés de munitions et de vivres, de tentes de soie et d'or ; Soliman amenait avec lui une nombreuse artillerie, un équipage complet de fauconnerie, et une suite de trois cents chambellans montés sur des chevaux richement harnachés, dont les étriers et les mors d'argent ou d'or massif étincelaient. Les janissaires marchaient en tête, sous leurs bannières écarlate, avec leurs longs bonnets blancs à la pointe pendante ; ils étaient armés de deux sabres, d'une lance et d'un long fusil. Devant le sultan, on portait sept bannières rayées d'or, et sept queues de cheval dorées. Soliman, monté sur un étalon blanc, était entouré de soixante-dix gardes du corps revêtus de cuirasses et armés de lances d'or.

Le maréchal de l'empire ottoman et cent cinquante courriers d'État, avec leur bâton enguirlandé de chaînes d'argent, chevauchaient à ses côtés. Jamais le « sultan magnifique » n'avait déployé pareil luxe.

Belgrade fut prise après une lutte acharnée.

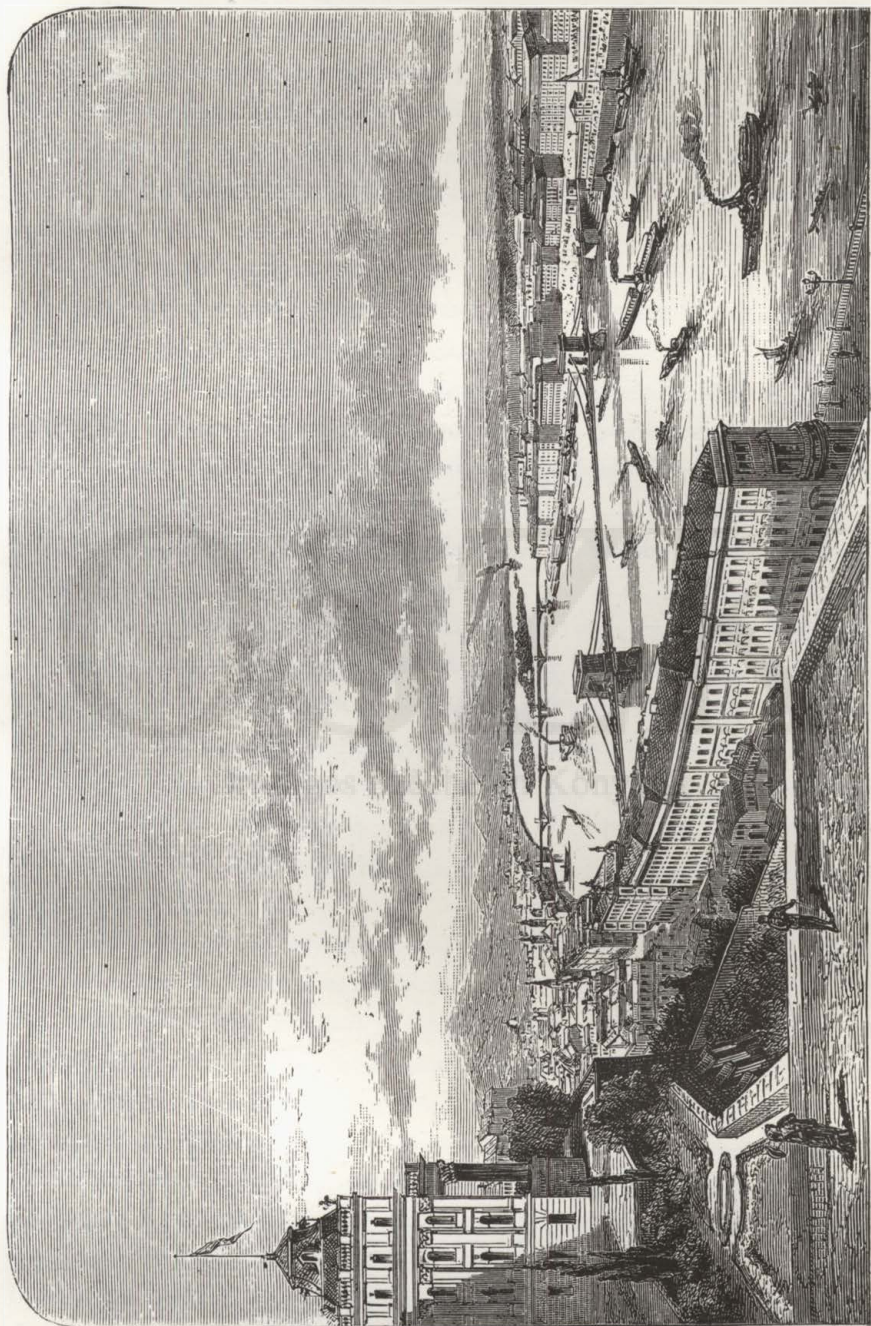
La Hongrie était terrifiée.

— Les Turcs ! Les Turcs reviennent !

Tel est le cri qui retentit partout, et l'on promena un glaive sanglant dans les villes et dans les villages, pour avertir les habitants du sort qui les attendait, s'ils ne prenaient pas les armes pour défendre le pays.

Soliman franchit la Drave avec deux cent mille hommes, et s'empara de la forteresse de Pétervaradin. L'armée magyare, qui se porta au secours de la place, le rencontra dans une plaine, près du village de Mohacs.

Les Hongrois, acceptant la bataille, s'ébranlent au bruit de leurs instruments guerriers et au chant des cantiques ; ils dispersent un premier corps de fantassins et croient tenir la victoire ; mais ce n'est qu'une ruse des Turcs, qui ont voulu les faire sortir de leurs positions pour les attaquer à portée de leur artillerie ; tout à coup les trois cents canons de Soliman se démasquent et sèment la mort et le désordre dans le rang des Magyars, qui sont enfin rejetés dans des marais où la plupart périssent et où le roi lui-même reste englouti avec son cheval. Sept prélats, vingt-huit magnats et vingt-deux mille hommes tombèrent dans cette tragique journée.



Vue de Budapest.

OSZK

Országos Széchenyi Könyvtár



Le lendemain soir, un domestique allemand arriva hors d'haleine au château de Bude ; il revenait du champ de bataille de Mohacs et apportait la fatale nouvelle de la défaite de l'armée hongroise et de la mort du roi.

La reine Marie fit immédiatement appeler son trésorier Alexis Thurzo et eut avec lui un long entretien. Et quand la nuit fut venue, après que le couvre-feu eut sonné, tous les domestiques allemands du château se dirigèrent en hâte vers le Danube avec des caisses dont ils chargèrent plusieurs embarcations.

— Qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ? où allez-vous ? leur demandaient les Hongrois que le bruit avait attirés aux fenêtres ou sur le seuil des portes.

Les Allemands ne répondaient pas.

Vers minuit, la reine sortit à cheval par la porte de Logod, escortée de cinquante hommes. Ses dames de compagnie portaient des flambeaux, et ses trois cents domestiques allemands la suivaient, chargés de meubles et de paquets.

A Logod, la reine alla rejoindre la route de Vienne, et elle s'enfuit dans cette ville.

Six jours après, le 6 septembre 1526, les Turcs campaient à Tolna, et le 11 septembre, ils étaient devant Bude. On s'était hâté de dépouiller les églises de leurs ornements et de les envoyer à Presbourg avec les vases sacrés, les lampes, les ostensoirs, les reliquaires, les chandeliers. Tout le monde avait fui. Il ne restait dans la ville que les aveugles, les estropiés et les malades. On n'avait pas attendu l'arrivée de Soliman pour lui remettre les clefs de la capitale ; on les lui avait envoyées à Foldvar, à une journée de Bude.

Le 12 septembre, le sultan, accompagné de son grand vizir, parcourut la ville avant de la livrer aux flammes.

L'incendie dura trois jours et trois nuits, après quoi tout ce qui restait fut mis au pillage. Le château avait été miraculeusement sauvé. Il s'élevait solitaire, avec ses murs noircis, ses glacis écornés, dans sa lugubre grandeur, au-dessus de la ville en ruine. Soliman s'empara des objets d'art qui s'y trouvaient, ainsi que des manuscrits les plus précieux de la fameuse bibliothèque de Mathias Corvin¹, qu'il envoya à Constantinople ; il fit également transporter sur des bateaux jusqu'à Belgrade les statues de bronze qui décoraient les avenues du jardin royal, et les grandes boules dorées qui surmontaient le château.

Après deux jours de fêtes données sur les ruines de Bude, le sultan leva

¹ Ces manuscrits ont été restitués depuis.

son camp, repassa le Danube et se mit en route pour Constantinople avec huit mille prisonniers. — Mais à peine se fut-il éloigné que les bourgeois de Bude revinrent en armes et tuèrent la garnison ennemie. Soliman retourna en hâte sur ses pas et massacra tous les Magyars qui n'avaient pas pris la fuite. Bude devint une ville turque, et la plus grande partie de la Hongrie un pachalik. Les églises dont les murs étaient restés debout furent converties en mosquées. Les Ottomans construisirent un blockhaus au-dessus de Bude, sur le mont Saint-Gerhard, qui a conservé depuis lors le nom de Blocksberg, c'est-à-dire « montagne du blockhaus ».

Le sultan avait proclamé roi de Hongrie Jean Zapolyai, prince de Transylvanie, qui s'était reconnu son vassal ; mais les États hongrois, réunis à Presbourg, s'étaient refusés à le reconnaître et avaient élu Ferdinand.

L'année suivante, Ferdinand se présenta devant Bude, et tous les bourgeois de la ville passèrent dans son camp. La garnison turque du château dut se rendre. Zapolyai appela le sultan à son secours.

En 1528, Soliman rentra en Hongrie avec une armée de trois cent mille hommes. Zapolyai accourut au-devant de lui jusqu'à Mohacs et s'agenouilla au pied du trône d'or massif de son maître, qui l'embrassa. Le pacha de Bude était aussi venu à la rencontre du sultan ; mais celui-ci, ne pouvant lui pardonner de s'être laissé battre, s'écria en le voyant :

— La peine de mort a été prononcée contre toi ; meurs et sois maudit ! Une portière de la tente se souleva : le bourreau parut.

Le pacha se remit lui-même entre ses mains, en lui recommandant de faire vite.

Il fut étranglé.

Le 3 septembre, l'armée turque campait pour la troisième fois sur les bords du Danube. Pest, qui n'était alors qu'une bourgade, fut pris en une heure, et tous ses habitants massacrés. Les trois mille juifs qui étaient venus se fixer dans la partie haute de Bude montrèrent un courage héroïque, et résistèrent pendant trois heures à l'attaque des janissaires. Le château, que défendaient sept cents soldats allemands, fut livré par la trahison du commandant en chef.

De Bude, Soliman alla mettre le siège devant Vienne ; mais forcé de battre en retraite, il revint au château de Bude, où il tint un divan et fit prononcer, la main sur son épée, aux magnats qui y assistèrent, le serment de fidélité et d'obéissance au roi, Jean Zapolyai.

De 1529 à 1686, Bude resta entièrement au pouvoir des Turcs. Ce n'était plus qu'une vaste ruine où campaient des soldats. Les portes et les fenêtres du château étaient brisées ; dans la chambre à coucher de la reine

dormait un descendant du Prophète, et ce qui restait de la bibliothèque Corvine servait à chauffer les bains.

Après plusieurs tentatives infructueuses pour reprendre l'ancienne capitale des rois de Hongrie aux infidèles, Charles de Lorraine décida dans un conseil de guerre tenu à Vienne qu'on ferait le siège de Bude.

L'armée impériale, forte de quatre-vingt-douze mille hommes, se mit en marche le 15 juin 1686. Le duc de Lorraine, qui avait sous ses ordres vingt-cinq mille soldats, campa sur les hauteurs, à l'ouest et au nord de la forteresse, et établit son quartier général sur une colline qui a conservé depuis lors le nom de Schwabenberg, c'est-à-dire montagne des Souabes, parce que les troupes de secours se composaient d'Allemands. L'électeur de Bavière occupait avec un corps de douze mille hommes le Blocksberg. Vingt mille Hongrois et Croates et huit mille Brandebourgeois étaient échelonnés sur les rives du Danube. Les autres troupes s'avançaient le long de la vallée de Pual, appelée aujourd'hui vallée de la Belle-Bergère. L'artillerie de siège comptait cent canons grands et petits, et quarante mortiers.

Abdi-Pacha commandait seize mille Turcs dans la forteresse de Bude. La ville avait à cette époque à peu près quarante mille habitants, au nombre desquels se trouvaient dix mille juifs.

L'armée impériale s'empara tout d'abord de l'île Marguerite, et y établit ses ambulances et ses hôpitaux.

Le 24 juin au matin, l'attaque commença. Le canon tonnait sur toute la ligne, et l'anxiété était aussi grande à Bude qu'à Pest. Après une lutte acharnée, les chrétiens prirent d'assaut le mur d'enceinte de la porte de Vienne; mais ils ne purent forcer la ville. La seconde attaque, qui eut lieu le 13 juillet, ne fut pas plus heureuse. Le 23 du même mois, un boulet fit sauter l'un des magasins à poudre de Bude. L'ébranlement fut si violent que le Danube sortit de son lit, comme saisi d'épouvante, et qu'une partie des remparts s'écroula. Le duc de Lorraine invita alors le pacha à se rendre; mais pour toute réponse l'orgueilleux Ottoman fit planter cent têtes de chrétiens sur les branches d'un arbre près de la porte de l'Eau.

Le lendemain, le duc de Lorraine commanda lui-même l'assaut général, et un heiduque de Raab planta le drapeau impérial sur les murs extérieurs de la forteresse.

Charles fit de nouveau demander à Abdi-Pacha de se rendre; mais comme celui-ci savait que le grand vizir arrivait à son secours avec un corps de quatre-vingt mille hommes, il répondit par un nouveau refus.

Le 11 août, en effet, on signala aux avant-postes chrétiens l'approche

de l'armée turque ; mais toutes les tentatives qu'elle fit pour débloquer Bude échouèrent. Le grand vizir demanda alors des renforts à Caraffa, qui occupait la haute Hongrie.

En face du nouveau danger qui le menaçait, le duc Charles jugea qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Il harangua ses soldats, exalta leur courage, leur dit qu'il fallait se préparer à vaincre ou à mourir.

Et le même jour, — c'était le 2 décembre, — à six heures du soir, six coups de canon tirés de la montagne des Souabes donnèrent le signal de l'attaque. Pour la première fois, on vit les chrétiens s'élançer à la baïonnette, tandis que l'artillerie battait en brèche les remparts et les murs. La lutte fut acharnée, terrible. Les Impériaux n'avançaient que sur les cadavres des soldats turcs qu'ils avaient tués. Le premier Hongrois qui arriva au pied de la forteresse, après avoir franchi le fossé, s'appela le capitaine Jean Fiath. Le vieux Abdi-Pacha accourut immédiatement de ce côté avec ses janissaires ; mais le duc de Lorraine s'avança à son tour à la tête de ses soldats, et le pacha fut tué, avec tous ceux qui l'entouraient.

Le passage était forcé, les chrétiens maîtres de la forteresse.

Les Turcs arborèrent le drapeau blanc.

Dans le camp de l'électeur de Bavière, un *Te Deum* fut aussitôt chanté, avec accompagnement de trompettes et salves d'artillerie ; puis les vainqueurs passèrent la nuit à piller. Ce ne fut que le lendemain qu'on vit quel avait été l'acharnement de la lutte, la rage féroce qui, des deux côtés, animait les combattants.

Une épouvantable boucherie ensanglantait les rues.

Partout des monceaux de cadavres ; des hommes transpercés de coups de baïonnette, balafrés de coups de sabre, quelques-uns sans tête, d'autres mutilés ou hachés ; des murs percés et déchirés par les boulets, des maisons vidées et menaçant ruine ; des enfants cherchant leur père, et des mères échevelées appelant leurs enfants.

Le spectacle était horrible.

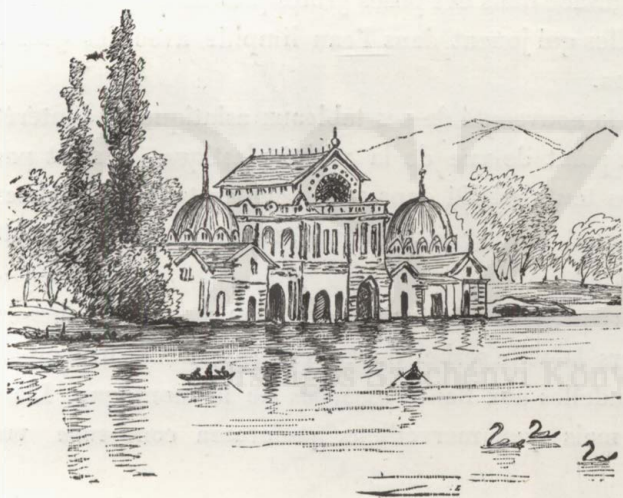
On découvrit quatre mille Turcs sous les décombres.

Ce ne fut que dans le courant de l'année suivante, en 1687, que Bude fut nettoyée, déblayée, et qu'on y bâtit de nouvelles maisons, dont les habitants, par privilège royal, furent exempts de tout impôt.

La ville ne se repeupla point de Magyars, mais de colons serbes et allemands, et de juifs, qui sont Hongrois aujourd'hui.

CHAPITRE XXVI

Origine de Bude. — Un bain asiatique. — Ce qu'on voit du haut du Blocksberg. — La plaine de Rakos. — Le château de Bude. — Sa splendeur au temps de Mathias Corvin. — Le général Hentzi et le siège de Bude. — Le tombeau du santon. — Pèlerins turcs. — Le Calvaire. — Moulins fortifiés. — Le bain de l'empereur. — L'île Marguerite. — Les Hongroises.



Lac dans la « forêt de la ville ».

quincum, c'est-à-dire *aquæ quinque* (les cinq sources), à cause des cinq sources d'eau minérale qui jaillissent de la montagne.

Les Huns ayant chassé les Romains, Attila résida quelque temps dans les environs de Bude; et comme il avait un frère nommé Buda ou Bléda, il donna ce nom à la ville naissante. Plus tard, les Allemands l'appelèrent Ofen (four, poêle), parce que, disent les étymologistes, il y avait là de nombreux fours à chaux.

Aujourd'hui, les deux villes n'en forment plus qu'une; et depuis cette union de leurs intérêts et de leur destinée, elles ne portent qu'un seul nom : Budapest.

Avant de monter au Blocksberg, entrons au bain que le sultan Soliman

J'avais vu Bude de Pest; je voulus voir Pest de Bude. En sortant de mon hôtel, je montai sur un petit vapeur qui me transporta de l'autre côté du Danube, au pied du Blocksberg. Les Romains avaient déjà établi une colonie sur l'emplacement actuel de Bude, et lui avaient donné le nom d'A-

fit construire au pied de la montagne, sur les ruines d'un ancien bain qui appartenait, avant l'invasion ottomane, à l'archevêché de Kalocsa. Ce bain, qui s'appelle en hongrois *Rudasfürdő*, est un des monuments les plus curieux de Bude.

Figurez-vous, soutenue par huit gros piliers, une vaste rotonde dans laquelle on pénètre par une porte noire en forme de voûte, ornée d'une inscription turque; tout autour règnent, incrustés dans la muraille, des bancs de pierre sur lesquels des hommes, des femmes et des enfants s'habillent ou se déshabillent.

La buée épaisse qui s'échappe de l'eau sulfureuse remplit les coins d'ombres dormantes, et semble bercer les pâles lueurs de jour qui tombent d'une haute coupole. Dans la grande cuve de marbre, c'est un péle-mêle de gens qui se baignent et se font de mutuelles ablutions, d'enfants soutenus à la surface dans des poses grotesques de cloportes et de grenouilles, de jeunes filles qui jouent dans l'eau limpide avec des grâces de nymphes et de naïades.

Mais quels que soient la nouveauté de ces tableaux asiatiques et l'intérêt qu'on peut y prendre au point de vue de la vérité plastique, il n'est pas aisé de rester longtemps tout habillé dans cette température. De grosses gouttes de sueur ruisselaient le long de mes joues, ma respiration devenait embarrassée; je dus sortir ¹.

Du *Rudasfürdő*, on prend, pour monter au *Blocksberg*, un petit chemin qui grimpe à pic à travers la ville serbe, dont les maisons sont suspendues comme des nids d'hirondelles aux flancs escarpés de la montagne. L'ascension est pénible; mais quel merveilleux panorama compense vos fatigues!

A vos pieds, le Danube déroule en sinueux méandres ses flots couverts de barques et d'embarcations de vapeurs et de sloops, qui lui donnent l'animation imposante d'un port de mer; sur la rive droite, Pest aligne ses nouvelles constructions aux façades grandioses, aux balcons dorés, aux teintes lilas, qui rappellent les palais du Grand Canal à Venise.

Le musée national, le palais des invalides, l'hôtel de ville avec sa haute tour carrée, la manufacture de tabac, le *Ludovicum*, l'université, la nouvelle académie de médecine, la basilique, surgissent du milieu des ramifications grises des rues comme les sommités principales d'une chaîne de montagnes; et çà et là, des cheminées de fabriques lâchant de la fumée salissent le ciel d'une trainée de charbon.

¹ La température de ce bain est de 38 degrés. L'hiver, les pauvres gens y viennent passer la journée dans l'eau pour se chauffer. L'entrée coûte un kreutzer et demi (6 centimes).

Les clochers dorés de l'église grecque et les coupoles bulbeuses de la synagogue étincellent d'un éclat oriental; la Redoute épanouit ses grandes baies mauresques au milieu des verdure de son square; et le Mercure dont le pied ailé se pose sur la Bourse semble reprendre son vol d'or dans l'air bleu.

A l'est, l'œil plonge dans les profondeurs verdoyantes du Bois de la Ville, qui est le bois de Boulogne et le Prater de Pest. L'immense plaine de Rakos



Le Rudasfürdő.

s'étend dans la même direction et déroule sa nappe uniforme, toute rayée de soleil, jusque sous les murs de Belgrade.

Le Rakos est la plaine sainte de la Hongrie. C'est dans ces champs sacrés que les prélats, les barons, les magnats, tout flamboyants de velours et d'or, étincelants de diamants et de pierreries, vêtus de riches pelisses ou drapés de peaux de tigre et de panthère, s'assemblaient autrefois pour tenir, à cheval et armés, leurs diètes, à l'ombre de leurs bannières brodées, et peintes aux couleurs de leurs armoiries bizarres. Souvent la réunion finissait par une mêlée sanglante, l'air se remplissait de cris, de hennissements sauvages; et les escadrons se choquaient avec un bruit de fer et de bataille.

Mais bientôt le calme renaissait, la discussion s'achevait sans entraves, et l'on rentrait en ville au milieu des *eljen* du peuple acclamant la liberté hongroise.

C'était sur le Rakos que se votaient les lois proposées par le roi, ou qui devaient être soumises par la Diète à la sanction du souverain.

C'est sur le Rakos que, le 17 novembre 1308, Charles-Robert dut déclarer nulle l'intervention papale qu'il avait sollicitée, et qu'il fut obligé de se soumettre humblement, comme ses prédécesseurs, aux chances d'un vote ordinaire¹.

C'est sur le Rakos, enfin, que les Hongrois en 1849, après quatre jours de bataille, sentirent se ranimer leurs forces épuisées et marchèrent à l'ennemi avec un nouveau courage.

L'histoire de cette nation est un poème épique.

Le regard découvre encore l'île de Csepely, où l'infortuné comte Zichy tomba victime des visées ambitieuses du général Georgey. — Georgey était un capitaine de fortune que la révolution avait mis au pavois; voulant attirer sur lui l'attention publique, il fit passer pour espion et pendre sans aucune forme de procès le comte Eugène Zichy, qu'il avait trouvé porteur d'un sauf-conduit autrichien. — Le comte Eugène Zichy, un des plus riches propriétaires de Hongrie, était comte suprême d'Albe-Royale, et le chef du parti conservateur. A l'arrivée des troupes de Jellachich à Albe-Royale, il se démit de ses fonctions; mais Jellachich, qui le connaissait, vint loger dans son grand palais et lui donna un sauf-conduit pour se rendre à Pest. Georgey le fit arrêter et pendre dans l'île de Csepely.

Plus près, c'est l'île Marguerite, autour de laquelle le Danube coule avec une lenteur paresseuse.

Du côté opposé, on aperçoit Palota, et Foth avec son grand parc tout sombre et sa belle église construite par le comte Karolyi. Dans le lointain se dessine le Nagyszal, au pied duquel se trouve Vacz.

Derrière Bude, de tous côtés s'ouvrent de vertes vallées, s'inclinent de douces collines émaillées de villas et tapissées de vignes. Le vin qui croît sur ces coteaux est très-renommé et a inspiré les poètes : « Eh! mon ami, mon compatriote, s'écrie Vorosmarty, bois donc! Es-tu triste ou découragé, verse-toi à boire! Le vin est mortel pour le chagrin; le vin rend la joie saine; le vin est la panacée universelle! »

Un soleil triomphant répandait sur cet admirable paysage la bénédiction

¹ La royauté fut de tout temps élective chez les Magyars, et jamais aucune idée de droit divin ne fut liée chez eux à l'autorité monarchique. La bulle d'or des Hongrois, contemporaine de la Grande Charte d'Angleterre, accordait au peuple les mêmes privilèges constitutionnels. On peut

de ses rayons. Le ciel était d'un bleu intense, ardent, d'un de ces bleus de saphir qui réchauffent et font palpiter dans la lumière les choses les plus communes et les plus froides.

Du Blocksberg, je descendis au château de Bude.

Que de drames, que de scènes émouvantes se sont passés là, depuis la première construction de ces murailles sous le règne des Arpad, en 1015, jusqu'à la restauration du château, en 1771, par Marie-Thérèse!

En 1302, lorsque le légat du Pape, Nicolas d'Ostie, convoqua un synode en faveur du prétendant Charles d'Anjou, les bourgeois de Bude se révoltèrent et chassèrent l'envoyé papal.

En 1396, le connétable d'Eu, à la tête de ses mille cavaliers, le grand maître de l'ordre de Saint-Jean, l'électeur du Palatinat, le bailli de Nuremberg, se rencontrèrent dans ce château, et, avant de marcher contre les Turcs, suspendirent, comme une pieuse offrande, leurs boucliers aux murs de l'église Saint-Nicolas.

Le jeune comte de Nevers y reçut du roi l'accolade de chevalier. Sigismond, élu empereur du Saint-Empire, fit venir de Paris deux cents artistes et ouvriers pour agrandir et décorer sa résidence.

Le gentilhomme Bertrandon de la Broctière, écuyer de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, s'arrêta à cette époque à Bude en revenant de Palestine.

Sous le règne du roi Mathias Corvin, le château de Bude s'embellit encore; les appartements se remplirent d'objets d'art, de peintures à fresque comme les palais de Pompéi et de Rome; le marbre et l'argent furent prodigués; les statues de bronze peuplèrent les jardins; les sources et les jets d'eau égrenèrent leurs diamants liquides dans des vasques d'agate et de jaspé; Mathias fit également construire un escalier tout en porphyre. Il avait l'intention de jeter sur le Danube un pont de marbre, comme le pont de Trajan.

La célèbre bibliothèque à laquelle ce roi donna son nom occupait deux grandes salles voûtées, et était surtout riche en manuscrits arabes, grecs, hébraïques, syriaques et chaldéens.

Mathias employait trente copistes pour transcrire ces précieux manuscrits, qu'il faisait ensuite imprimer à Florence; plus tard, il installa une presse, — la première qu'on vit en Hongrie, — dans son palais même. Le vieux Félix de Raguse fut nommé directeur de l'imprimerie royale.

dire que la Hongrie ne passa point par le régime féodal proprement dit, puisque la souveraineté absolue fut toujours exercée par le roi, au lieu d'être émiettée en mille parcelles aux mains des grands vassaux, et par la Diète et les comitats, composés d'hommes libres.

Corvin appela aussi des peintres et des orfèvres, qui ornèrent son château de leurs chefs-d'œuvre. Les appartements ruisselaient d'or; les galeries, soutenues par des colonnes sculptées, étaient pavées de mosaïques; les salons tendus de tapisseries précieuses, décorés de lustres et de trophées, de panneaux peints et de glaces de Venise; la vaisselle était ornée de pierres. « Cinquante voitures, dit le légat pontifical, évêque de Castilla, n'auraient pu suffire pour la transporter. »



L'église de Foth.

Corvin parlait latin, français, allemand, italien; il était en correspondance avec toutes les célébrités savantes de l'Italie.

Sous son règne, la cathédrale de Bude s'acheva. A cette époque, la capitale magyare était comptée parmi les plus belles de l'Europe. Mais après la malheureuse journée de Mohacs, on sait que Bude tomba au pouvoir des Turcs; et toute cette magnificence, toute cette richesse s'évanouit comme un mirage de la puszta.

Aujourd'hui, le gouvernement a installé ses bureaux dans le château reconstruit et restauré, et où chaque année le roi vient ouvrir par un discours la session des Chambres hongroises.

Dans l'une des chapelles de l'église du château, on conserve la main droite de saint Étienne; et la garde de la Couronne veille jour et nuit

devant la porte de fer de la salle où, depuis 1771, ont été déposés les insignes de la royauté magyare : la couronne, enrichie de cinquante-trois saphirs, de cinquante rubis, d'une émeraude et de huit cent trente-huit perles : couronne donnée à saint Étienne, en l'an 1000, par le pape Sylvestre II; le sceptre et le globe, l'épée, les gants, les bas, les sandales et le manteau en soie bleue pâle sur lequel la reine Gisèle, épouse de saint



Mademoiselle Cornélie Székely.

Étienne, a brodé de sa propre main les images de la Vierge et du Christ en croix¹.

La couronne est enfermée dans un coffre de fer scellé des sceaux du palatin, du primat, des deux gardiens de la couronne et du commissaire royal. On ne la retire de cette cassette que trois jours avant le couronnement du roi; et pendant les trois jours qui suivent la cérémonie, elle reste exposée à la vue du public. De tout temps, cette couronne a été regardée comme un talisman national et le symbole merveilleux du pouvoir. Le souverain qui ne l'a pas eue sur sa tête est considéré comme un usurpateur. Personne

¹ Le crâne de saint Étienne se trouve à la cathédrale d'Albe-Royale, le Saint-Denis de la Hongrie.

ne lui doit obéissance. Aussi n'est-il pas de couronne en Europe qui ait une histoire plus mouvementée et plus curieuse. En 1430, la reine Élisabeth, dépourvue de ressources, la fit remplacer dans son coffret par une résille du même poids, et la mit en gage, pour la somme de 2,800 ducats, chez un de ses parents, Frédéric III, empereur d'Allemagne. Mathias Corvin la réclama en vain; il se vit obligé de faire la guerre à l'impérial usurier; enfin Frédéric, battu, restitua la couronne, et le palladium de la Hongrie fut reçu au milieu des fêtes et des réjouissances.

On rendit une loi qui ordonnait que la couronne serait enfermée désormais dans la forteresse de Visegrad et gardée par une escorte de soixante-quatre hommes, et par deux hauts dignitaires choisis parmi les barons du royaume. Lors de la seconde invasion des Turcs en Hongrie, Soliman s'empara de Visegrad et des insignes royaux, qu'il donna à son protégé, Jean Zapolyai. En 1703, la couronne de saint Étienne fut transportée à Vienne, où elle resta neuf ans; rendue à la Hongrie à la suite du traité de Szathmar, elle fut de nouveau enlevée par Joseph II et détenue à Vienne comme une prisonnière.

La Hongrie opposa alors à tous les décrets de l'empereur autrichien une résistance passive, et l'empereur Joseph, au bout de sept ans d'inutiles efforts, dut se résigner, pour conjurer l'orage, à la rendre, et consentir à se faire couronner roi de Hongrie.

Mais au moment où les canons du château de Bude saluaient de cinq cents coups le retour des insignes royaux, le monarque rendait le dernier soupir à Vienne.

Joseph II, n'ayant pas été couronné, n'est pas compté au nombre des rois légitimes de Hongrie.

En 1848, les insignes royaux furent transportés à Debreczen, puis cachés par Kossuth dans un pré, aux environs d'Orsova.

François-Joseph fut traité d'usurpateur tant qu'il n'eut pas ceint la couronne de saint Étienne.

Sur la place du château de Bude s'élève un monument d'aspect religieux, élevé à la mémoire du général Hentzi, tué en 1848, en défendant la forteresse contre les Hongrois.

Hentzi avait déjà bombardé Pest et Bude lorsque, le 15 mai, il fut bombardé à son tour par les batteries hongroises. Dès que la brèche fut assez large, Goergey donna l'ordre aux honveds de monter à l'assaut. L'obscurité était profonde, les bataillons s'avançaient en se glissant le long des maisons; mais aussitôt que les assiégeants se virent assaillis, la forteresse se

transforma en volcan : les bombes, les grenades, les boulets rouges, tombèrent comme une grêle de fer et de feu sur les Hongrois, qui se virent obligés de reculer, après trois heures de lutte acharnée.

Quatre jours plus tard, le 21 mai, Goergey avait repris ses dispositions pour une nouvelle tentative contre la place.

A partir de neuf heures du soir, on commença à fatiguer les assiégés par un bombardement redoublé et par l'exécution de fausses manœuvres. Pendant ce temps, les colonnes d'attaque s'avançaient le plus près possible de la forteresse. Goergey était resté sur la montagne des Souabes, d'où il dirigeait le mouvement. A trois heures du matin, une fusée tirée au quartier général donna le signal de l'assaut.

Tous les canons des batteries hongroises tonnèrent à la fois ; une immense clameur monta dans le ciel ; et les honveds, sortant comme des spectres de dessous terre, se mirent à escalader les murailles à l'aide de grandes échelles. Les Impériaux les accueillirent par de terribles fusillades, mais rien n'arrêta la fougue de cette milice nationale. Ceux qui tombaient étaient remplacés par d'autres, comme le flot remplace le flot. Le général Hentzi monta lui-même sur la brèche pour la défendre. La lutte durait depuis deux heures. L'aube naissait, et le combat était encore indécis. Enfin les Impériaux furent refoulés jusque dans la forteresse ; Hentzi, atteint d'une balle, était tombé mortellement blessé et avait été transporté dans les casemates. Les honveds, dans un élan indescriptible, se jetèrent sur les canons qui les mitraillaient à bout portant ; ils en prirent plusieurs qui étaient encore chargés, et dont ils avaient tué les servants à coups de baïonnette. A neuf heures, les Magyars étaient maîtres de la place ; ils avaient perdu six cents hommes, et fait vingt-cinq mille prisonniers.

Mais le triomphe des Hongrois ne fut pas de longue durée ; le 13 juillet, Bude retombait au pouvoir des Autrichiens, et le gouvernement révolutionnaire devait fuir au delà de la Theiss, dans la grande puszta de Debreczen.

Près de la place du Château, un petit chemin de fer à crémaillère, presque perpendiculaire, fait la navette entre la ville haute et la ville basse.

Les rues de Bude ont quelque chose de champêtre, de campagnard. Sans cesse passent de grands chariots attelés de bœufs ou de chevaux aux harnais historiés, ornés de plaques et de croissants en cuivre ; dans les cours des auberges, on voit des encombrements de véhicules et de chars rustiques, qui amènent du blé, du vin, des fruits, du tabac ¹.

¹ Il y a en Hongrie 8,557,000 hectares de champs labourables, 3,417,500 hectares de prairies

Je savais qu'il existe encore à Bude une petite chapelle turque. Je m'informai auprès d'un passant de l'endroit où elle se trouve.

— Vous n'avez, me fut-il répondu, qu'à aller droit devant vous ; et quand vous arriverez à la Niedermaier Utcza, vous la suivrez. La mosquée, ou plutôt le tombeau, est sur la hauteur.

La Niedermaier Utcza est une rue qui escalade une montagne. On dirait le lit desséché d'un torrent ; les maisons qui s'élèvent des deux côtés sont



Mort du général Hentzi.

chétives, petites, de misérable apparence, composées d'un rez-de-chaussée, à travers les deux fenêtres duquel on aperçoit de temps en temps une tête grave de vieillard ou un profil souriant de jeune fille.

Quelquefois, par une brûlante journée d'été, un homme bronzé, à longue barbe, la tête rasée et coiffée d'un turban, les culottes bouffantes, les bas et les souliers couverts de poussière, gravit tout haletant cette rampe roide,

et 318,700 hectares de vignes. La production moyenne de vin est de 3,224,300 hectolitres. — En 1879, le raisin fut si abondant que les vignerons vous offraient un tonneau plein contre deux tonneaux vides. — Le tabac est aussi une des richesses de la Hongrie ; on l'exporte et on le vend sous le nom de « tabac turc ».

en égrenant un chapelet et en mâchonnant une prière. C'est un vieux pèlerin arrivé à pied de l'intérieur de la Turquie, et qui vient prier sur la tombe du santon Hadschi-Gul-Baba (le père des Roses), né à Bude et enterré



Sous une tonnelle de l'île Marguerite.

dans la petite chapelle qui couronne la montagne. Ces pèlerins musulmans reçoivent dans les couvents chrétiens une hospitalité fraternelle. L'un d'eux, venant du fond de l'Arabie, fut une fois hébergé au château de Bude par le grand-duc palatin.

La chapelle élève au milieu des vignes, derrière une clôture de planches,

sa petite tour ornée d'un croissant et son toit en forme de coupole, couvert de bardeaux. En vertu d'un article spécial du traité de paix de Carlovitz, conclu entre la Porte et l'Empereur en 1699, le gouvernement hongrois est tenu d'entretenir et de faire respecter ce mausolée.

Comme la porte en était fermée, je me haussai jusqu'à la fenêtre pour regarder dans l'intérieur. On m'avait dit que les murs étaient décorés d'armes, de drapeaux et d'autres objets. Je ne vis que des toiles d'araignée et des murailles qui s'ouvraient en larges lézardes, comme pour crier aux Hongrois qu'ils oublient la clause du traité de Carlovitz.

Un peu plus haut, également dans les vignes, une chapelle catholique qu'on appelle le Calvaire se dresse sur une verdoyante terrasse. De ce point, la vue qu'on a sur Pest et sur Bude est plus pittoresque et plus étendue encore que celle qu'on découvre du sommet du Blocksberg. Si j'étais peintre et si j'avais un tableau à faire de la capitale de la Hongrie, c'est ici que je viendrais poser mon chevalet. Le panorama de Bude tout entier, avec les blanches terrasses de ses jardins, les murailles mordorées de sa forteresse et de son château, les clochers élancés et bizarres de ses églises, les façades pompeuses et moroses de ses vieux palais, se développe à vos pieds; et le regard embrasse aussi dans une lointaine et splendide perspective le Blocksberg, le Danube aux teintes miroitantes, et la longue rangée d'édifices que Pest échelonne si magnifiquement le long de ses quais.

Je redescendis la Niedermaier Utcza, et continuant ma promenade, je me dirigeai du côté du *Czaszarfürdo*, ou bain de l'Empereur. Ici encore se trouvent d'intéressants vestiges de la domination ottomane. Ce sont des moulins que Mustapha-Pacha fit entourer de remparts et de tours; ils sont mis en mouvement par la source sulfureuse qui sort du rocher. Du temps des Turcs, le bain de l'Empereur s'appelait le bain Kaplia; c'était une rotonde dans le genre du Rudasfürdo, soutenue par douze piliers, avec un bassin de marbre au milieu. Dans le voisinage, Mahomet-Pacha avait fait construire un couvent de derviches.

Le bain de l'Empereur, aujourd'hui propriété des Pères de la Miséricorde, est le plus confortable et le plus fréquenté des bains de Bude.

Du bain de l'Empereur à l'île Marguerite, il n'y a qu'un bras du Danube à traverser. Cette jolie petite île, qu'on aperçoit dressant coquettement sa tête au-dessus de l'eau, a été surnommée la « Perle du Danube ». Au temps jadis, la fille d'un roi qui avait beaucoup péché s'y retira pour y beaucoup prier. Elle s'appelait Marguerite, et laissa son nom à l'île. Elle y fonda même un couvent.

Le monastère a disparu, pour faire place à une auberge.

L'archiduc Joseph, fils du grand palatin, a transformé l'île abandonnée en parc et en merveilleux jardins. Il l'a défrichée, il y a tracé des allées et des chemins, il y a bâti des villas; et, à l'exemple de Moïse, il a fait jaillir des sources. Il y vit toute l'année, non en législateur et en maître comme le chef hébreu auquel je me suis permis de le comparer, mais en Robinson. On le rencontre armé de sa longue pipe et de son parasol, heureux de n'être que le souverain de cette île de bosquets et de fleurs, et de n'avoir, pendant six mois, que des lapins et des lièvres pour sujets. Ceux qui sont mécontents sont supprimés sous forme de gibelotte.

L'île Marguerite a dans la belle saison les verdure profondes, les allées ombreuses, les pelouses veloutées et les grands arbres feuillus des parcs anglais, et avec cela quelque chose qui rappelle davantage la France que l'Angleterre : de l'animation, de la gaieté, des toilettes pleines de goût, des éclats de rire, des rayons de soleil, des mélodies dansantes, et un tramway! Oui, un véritable tramway qui va d'un bout de l'île à l'autre, et qui déverse chaque dimanche des milliers de baigneurs dans les piscines du bain Marguerite (*Margarethenbad*).

Les riantes perspectives de ces promenades ne sont gâtées par aucun sergent de ville planté comme un épouvantail; il y a dans le lacis de ces allées sablées la liberté la plus grande : celle dont jouissent les écureuils et les fauvettes sous le couvert des bois.

Le grand-duc Joseph a ouvert ce parc au public comme un petit paradis terrestre. On y trouve tout ce qui manquait à l'autre : un hôtel, un restaurant, une salle de danse, des terrasses où l'on dine à l'ombre de tonnelles de jasmin et de glycine, un orchestre de Tziganes, et des bains de marbre ornés de glaces.

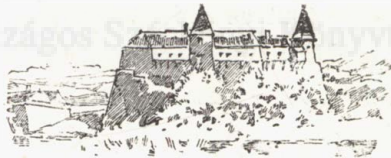
Cette île est le rendez-vous habituel du beau monde pendant l'été. C'est là qu'il faut aller si l'on veut bien saisir le type de la beauté magyare. Ce qui frappe chez les Hongroises, c'est moins la pureté des lignes que l'extrême fraîcheur, la délicatesse du teint. Leurs grands yeux aux longues paupières sont fendus à l'orientale, leurs lèvres sont de pourpre et leurs dents d'ivoire. La chevelure est superbe, la taille élancée, le corps souple, les attaches fines, les pieds cambrés et mignons. Vous reconnaissez une Hongroise à sa démarche noble et pleine d'aisance. De tout son être se détache je ne sais quel parfum de gentillesse et de distinction. Les plus belles appartiennent à la noblesse de Transylvanie. Dans le concours de beauté plastique ouvert l'an dernier à Budapest, où tous les plus beaux produits féminins de l'Autriche-Hongrie vinrent se disputer la palme, ce fut toutefois une jeune fille de cette ville, mademoiselle Cornélie Székely, qui remporta

le premier prix. Les deux autres « lauréates » furent mesdemoiselles Ida Toronyi et Louise Barcsay, appartenant également à la société de Budapest.

Lentement, dans les allées bruyantes et animées de l'île Marguerite, la nuit était tombée comme un grand rideau de crêpe; les fenêtres du restaurant brillaient d'une vive illumination, et sous les tonnelles où l'on soupait aux sons de la musique, les bougies protégées par des globes de verre jetaient des miroitements d'or et des reflets d'un rose mourant.

Vers dix heures, le dernier bateau me reconduisit à Pest, aux scintillements des étoiles, qui mettaient des aigrettes de diamants à la crête mouvante des flots.

Pâle et effacée au fond d'un horizon vapoureux et blafard, la lune semblait plongée dans un rêve. Les premières maisons de Bude profilaient dans la pénombre leurs lignes brisées, que le fleuve reflétait en les ondulant, en les allongeant et en les brouillant; et, accroupi sur son énorme assise de pierre noire, le fort du Blocksberg, enfermé dans ses murailles à peine éclairées d'une lueur de veilleuse, dormait.



Országos Széchenyi Könyvtár

CHAPITRE XXVII

Le pont de Bude. — Le comte Széchenyi et Deak. — L'Académie nationale. — La place François-Joseph. — Le couronnement du roi. — La Redoute. — Le mont-de-piété. — Le Musée national. — Antiquités préhistoriques. — La salle du trésor. — M. François Pulszki. — La Chambre des députés. — La Synagogue. — Les juifs en Hongrie. — Physionomie des rues de Pest. — Le juif à la perle. — La reine. — Les bouquetières. — Les fiacres.



M. le comte Andrassy.

Un pont suspendu, dont l'entrée est gardée par deux lions énormes, et sous lequel les embarcations peuvent passer sans abaisser leurs mâts, relie Bude à Pest. Le Danube a ici une largeur de cinq à six cents mètres; et rien n'est beau comme ce pont hardiment jeté et qui balance, avec une légèreté de toile d'araignée, son tablier aérien et ses câbles de fer sur l'immensité mouvante¹.

En face du pont se trouve la place du Couronnement, transformée en vaste square et décorée des statues du comte Széchenyi et de Deak.

Széchenyi, Deak, quels noms! quels souvenirs! Ces deux hommes personnifient la Hongrie moderne, le triomphe de la lutte pour l'indé-

pendance de la patrie. Le cœur chevaleresque et généreux de la noblesse

¹ Depuis que ces lignes ont été écrites, Budapest compte deux nouveaux ponts, dont l'un, celui de Marguerite, a coûté plus de 12 millions. Ce sont des Français qui les ont construits, avec le concours de la Société des Batignolles.

magyare se retrouve tout entier dans le premier; l'âme antique des grands citoyens de Sparte et de Rome anime le second. L'un jette des éclairs et éblouit; l'autre brille comme une calme lumière, et rayonne. Avec un désintéressement rare, le comte Étienne Széchenyi consacra sa vie et sa fortune aux progrès matériels et moraux de son pays; à la tête de toutes les réformes, de toutes les améliorations sociales, il fit même, lui, le représentant de la noblesse, cause commune avec le gouvernement révolutionnaire, afin de tempérer l'ardeur des novateurs et de les guider de ses conseils. « Que pensera Széchenyi? » se demandait-on chaque fois qu'on prenait une mesure radicale.

Széchenyi est, avec Deak, le fondateur du grand parti libéral hongrois.

C'est lui qui proposa, lors de la construction du pont suspendu entre Pest et Bude, de soumettre indistinctement tout le monde au péage; jusqu'alors, les nobles, qu'ils fussent paysans ou barons, avaient toujours été exemptés de ces sortes de taxes.

Lorsque la loi eut été votée par la Chambre haute, le chef suprême de la justice déclara que, pour lui, il ne passerait jamais sur ce pont, « dont l'érection était le signal de la ruine de la noblesse ».

Le comte Széchenyi fut le premier qui réveilla le sentiment national de ses compatriotes; il donna l'impulsion à ce magnifique élan de patriotisme qui a fait de la Hongrie une terre libre, et de Pest une capitale digne des anciens rois magyars.

Franz Deak, mort en 1876, avait été surnommé le sage, le « Salomon de la Hongrie ». Jurisconsulte distingué, il modifia, selon les dispositions et les besoins de l'époque, le code pénal de son pays; député, il devint chef de l'opposition. Le premier, il osa proposer d'imposer les biens de la noblesse, qui jusqu'alors avait été à l'abri de tout impôt. En 1848, il accepta le portefeuille de la justice, mais resta étranger aux luttes de parti; il plaida sans se lasser la réconciliation avec l'Autriche. Quand Kossuth arriva au pouvoir, Deak se retira dans la vie privée. En 1861, la ville de Pest l'envoya au Reichstag; et ce fut alors que Deak rédigea cette série d'adresses à l'empereur d'Autriche, restées mémorables dans l'histoire de Hongrie. Après la défaite de Sadowa, on le vit venir à Vienne et jeter les bases du compromis qui, l'année suivante, devait rendre à la Hongrie son autonomie et diviser l'empire en deux parties distinctes : la Cisleithanie et la Transleithanie. On sait que la Leitha, affluent du Danube, sert de limites à la Hongrie et à l'Autriche.

Deak, qui avait groupé autour de lui la majorité parlementaire en un grand parti auquel il avait donné son nom, refusa toujours obstinément le

pouvoir; il vécut avec la simplicité et le désintéressement d'un philosophe, logeant dans une petite chambre garnie, au second ou au troisième étage de l'hôtel de la Reine d'Angleterre. Que de fois on a vu l'empereur François-Joseph monter jusque chez Deak, s'asseoir sur une chaise de paille à ses côtés, et passer de longues heures à causer avec le « sage de la nation » !

Lorsque Deak mourut et que son corps embaumé fut déposé dans une chapelle ardente, la reine Élisabeth vint rendre un dernier et éclatant hommage à l'homme que toute la Hongrie pleurait. Accompagnée d'une de ses dames d'honneur, la comtesse Festetics, et du grand maître de la cour, le baron Nopcza, la souveraine, vêtue de noir et portant un court manteau de fourrure, s'approcha du cercueil, s'agenouilla, et y déposa une couronne de laurier ornée de camélias blancs et d'un large ruban, avec ces mots brodés en lettres d'or : « A la mémoire de Franz Deak. — Élisabeth¹. »

Ce fut Deak qui décida l'empereur d'Autriche à venir, le 8 juin 1867, se faire couronner roi de Hongrie à Budapest.

Oh ! quel grandiose et merveilleux spectacle que ce défilé du cortège royal, par un soleil splendide, sous le ciel bleu et les arcs de triomphe, au milieu des banderoles, des trophées, des drapeaux et de la foule entassée sur les quais, dans le flamboiement et l'éclat de ses divers costumes nationaux ! Tous les peuples de la monarchie avaient envoyé ce jour-là des représentants à Pest.

Ici, des paysans magyars : moustache cirée, petit chapeau orné d'une plume et penché sur l'oreille, cravate à franges d'argent, s'alignaient d'un air fier et martial; derrière eux, semblables à un vol de papillons arrêté, on voyait les jolies filles de Szegedin : tresses enrubannées et flottantes, épaules couvertes d'un mouchoir bariolé, robe verte, bleue, violette ou orange; à côté d'elles, des Valaques aux longs cheveux couleur filasse, en tunique de laine blanche, les jambes entourées de bandelettes comme leurs ancêtres de l'époque romaine, se tenaient mélancoliquement appuyés sur un grossier bâton, coupé en chemin, dans une haie; des juifs au type oriental, longue barbe inculte, nez en bec de faucon, papillotes sortant de leurs calottes de velours ou de leurs gibus grasseyés, le corps serré dans un cafetan de lustrine noire, se faisaient humbles et tout petits, et se baissaient pour regarder en dessous; plus loin, de gros paysans allemands, à la

¹ Le peintre Zichy a été chargé par le gouvernement hongrois de fixer sur la toile cette scène émouvante; il l'a fait avec le talent si remarquable qu'on lui connaît.

mine bouffie, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, poussaient de leur ventre insolent des Slovaques maigres, aux traits anguleux, au regard craintif; des Secklers à la taille imposante, des Heiduques à la veste chamarrée de galons, des Tziganes, des Ruthènes, des Croates, des Kumans, et tous ces sauvages représentants de la puszta : les Czikos à cheval, aux traits basanés, aux yeux étincelants, à la moustache retroussée, aux longs cheveux noirs, enveloppés dans leur grand manteau de laine blanche; les gulyas, en pantalon de toile et en bottes montantes, s'entassaient au loin, formant des groupes d'une originalité saisissante de types et de couleurs; puis, à perte de vue, jusque sur les collines et les pentes de Bude, s'étagèrent des milliers de têtes, saluant d'*eljen* enthousiastes l'arrivée du cortège au pied du tertre du Couronnement, les délégués des comitats en tête : les uns portant le dolman en velours bleu garni de peau de cygne, les autres le manteau en velours grenat bordé de martre ou d'hermine; derrière eux, s'avançaient les magnats, couverts de cottes de mailles en argent, de peaux de léopard retenues sur la poitrine par une agrafe en diamant, armés de masses de fer et caracolant, comme les preux d'autrefois, sur leurs coursiers héroïques caparaçonnés de pierreries, de plumes, de drap d'or et d'argent; les archevêques et les princes-évêques à cheval avec leurs mitres d'or, leurs chasubles étincelantes, leurs crosses qui ressemblaient à des soleils fixés au bout d'un bâton, précédaient le roi, qui s'avançait la couronne apostolique de Saint-Étienne au front, revêtu du manteau brodé par la reine Gisèle, et que seules des mains royales peuvent réparer; en trois bonds de son cheval, le souverain s'élança sur le tertre du Couronnement, formé de terre apportée des divers comitats, et faisant dresser quatre fois le royal coursier sur ses jarrets, de son glaive de justice il fendit l'air dans la direction du nord, du sud, du levant et du couchant, pour montrer que, de quelque côté que vienne l'ennemi, il le défait et il était là pour le repousser et défendre la patrie.

Les cloches sonnaient à toutes volées, le canon tonnait, les fanfares éclataient, et le peuple, fou de joie, poussait des *eljen* à faire crouler le ciel. Les hourras et les cris redoublèrent quand la reine parut, en costume national, dans l'ancienne voiture de Marie-Thérèse, toute peinte et dorée comme un char de fée, attelée de huit chevaux à la longue queue pendante, la tête surmontée de panaches blancs et le corps couvert de draperies de velours bleu. Des cavaliers ruisselants de perles, étincelants d'émeraudes, flambants de rubis, chamarrés de colliers, chargés de plaques et d'agrafes, ornés de broderies d'or et d'argent comme des saints sortis de leur chasse, escortaient la souveraine, dont la beauté émue tirait des larmes.

L'Académie nationale, fondée par le comte Széchenyi pour l'étude et le développement de la langue hongroise, occupe un des côtés de la place du Couronnement, et marque le signal de la réaction contre le latin, jadis langue officielle de la Hongrie, et qu'on parlait non-seulement à la Chambre, mais dans les salons; même les dames l'employaient dans leurs correspondances.

L'Académie nationale est divisée en deux sections : scientifique et litté-



Un Czikos.

raire. Elle a fait de très-importantes publications, et ouvre chaque année des concours pour l'encouragement des sciences et des lettres.

La célèbre galerie de tableaux du prince Esterhazy a été placée dans les salles de l'Académie nationale. Cette riche collection renferme des toiles de toute beauté, notamment des chefs-d'œuvre de l'école espagnole.

De la place du Couronnement on arrive, en suivant le quai François-Joseph, à la salle de la Redoute, spécialement construite pour les bals et les concerts, et dont la gracieuse façade offre un mélange heureux de style byzantin, de réminiscences mauresques et de formes gothiques.

En allant de la Redoute au Musée national, j'eus la curiosité de suivre des gens qui me précédaient. Ils entraînaient, la plupart avec un paquet sous le bras, dans une maison aux longues murailles tristes et monastiques. Par les couloirs mal éclairés, un bruit de pas trainants ou rapides, de

robes frôlées, mettait quelque chose de mystérieux dans cette grande bâtisse solennelle et sombre. J'arrivai au seuil d'une salle basse encombrée de monde qui se pressait devant des guichets où se tenaient des employés maussades, la plume d'oie derrière l'oreille, examinant avec une lenteur méthodique les divers objets étalés devant eux. Je me trouvais sans le savoir au mont-de-piété de Pest. Une jeune femme, suivie de ses enfants à demi nus, engageait ses dernières hardes ; un monsieur vêtu de noir tirait, en rougissant, sa montre de sa poche pour la « mettre au clou » ; un militaire en costume civil tendait un revolver ; d'une main hésitante, presque honteuse, une femme de chambre coquettement attifée, jupe courte, souliers découpés, apportait, ficelée dans un vieux journal, l'argenterie de sa maîtresse ; un commissionnaire, coiffé de sa casquette rouge et décoré de sa plaque en cuivre, parlait bas à un chef et glissait sur la balance un bracelet en or garni de brillants. Des groupes attendaient leur tour sans échanger une parole, la figure grave, l'air soucieux, l'attitude honteuse et embarrassée. Des femmes tenaient au bras un petit panier couvert, rempli de divers objets. Chez la plupart d'entre elles, on remarquait cette expression si touchante de misères noblement supportées, de lutttes soutenues jusqu'au bout, d'un cœur vaillant.

Mais nous voici au Musée national, au milieu d'un joli parc tout vert et tout frais. Le Musée a été fondé de la même manière que l'Académie, par la générosité de la noblesse et du clergé hongrois. Le comte A. Bathyany a donné l'emplacement ; les comtes Széchenyi et Esterhazy, leurs riches bibliothèques et leurs collections de monnaies et d'antiquités ; l'archevêque d'Erlau, sa collection de tableaux, etc. Il faudrait un volume pour décrire tous les objets, statues, antiquités, tableaux, collections ethnographiques et d'histoire naturelle, entassés dans les vastes salles du Musée de Pest.

Ce Musée est particulièrement intéressant par sa collection d'antiquités préhistoriques. L'âge de bronze y est représenté d'une manière différente et plus complète que dans les musées d'Allemagne, car les peuples des rives de l'Ister, venant directement d'Asie, n'étaient pas les mêmes que ceux qui vivaient sur les bords du Rhin. Les épées ont une autre forme ; les armes et les ustensiles de cuivre trouvés en Hongrie sont uniques et font supposer qu'il y eut aussi un « âge de cuivre ». Les murs de cette première salle sont décorés d'ossements d'animaux préhistoriques recueillis sur les bords du Danube. On montre là un os de mammouth qui resta pendant des siècles exposé à la vénération des fidèles dans une église de village, où il passait pour le tibia de saint Christophe ; il porte encore l'anneau en fer par lequel

on l'avait suspendu. La tête d'ichthysaure qui figure dans la même salle provient également d'une église, où on la conservait comme la tête du dragon décapité par saint Georges.

Les antiquités païennes hongroises sont en argent et en or; quelques-unes ont la forme d'un chien, ce qui pourrait faire supposer que les premiers représentants de la race canine viennent d'Asie, du Dekhan et des montagnes de l'Himalaya, où ils se trouvent encore à l'état sauvage, et qu'ils ont été introduits en Europe par les Huns, ancêtres des Hongrois.

Un savant français, émule de Mommsen, M. Desjardins, a enrichi les antiquités romaines du Musée de Pest de nombreuses pierres tumulaires découvertes dans des fouilles. Parmi les objets recueillis dans les sarcophages romains, on remarque un petit siège de fer articulé, qui se plie; la palette, le compas et les couleurs d'un peintre : une des couleurs est rouge, et l'autre verte. L'art de la verrerie était déjà poussé très-loin; les vases sont gracieux, de formes élégantes et variées. Ils sont faits pour parler aux sens et flatter les yeux; la femme les emploie à sa toilette : elle y met ses eaux de senteur, ses teintures et son fard.

La collection d'armes du seizième et du dix-septième siècle nous montre également l'influence et le rôle grandissant de la femme dans la société et la civilisation. Sa présence aux tournois et aux jeux guerriers adoucit, rend même aimables et coquets les instruments destinés à donner la mort. Une fine ornementation, des arabesques d'or incrustées, des fleurs, des emblèmes découpés dans l'argenterie, dans l'ivoire, font de certaines armes de vrais bijoux. Voici un pistolet en or, du seizième siècle, destiné à protéger les grandes dames, et qu'elles portaient à la ceinture comme les Vénitiennes portaient leur poignard à la jarrettière.

La dernière salle, dite du Trésor, renferme de merveilleux spécimens de l'orfèvrerie profane : cette industrie d'une élégance si originale, qui commença au dix-septième siècle et qui, progressant sans cesse, produisit le superbe épanouissement artistique de la Renaissance. Rien de plus délicatement ouvragé que ces broches, ces bracelets, ces ceintures, ces agrafes, ces boucles d'oreilles en or, en argent, en filigrane et en émail, sortis des mains des ouvriers sur métaux de la Hongrie. — Les orfèvres de Transylvanie étaient sans rivaux dans le travail de l'émail cloisonné et garni de perles.

Examinez la délicatesse des ornements, la finesse des dessins de cette boîte à mouches en opale, ayant appartenu à la reine Élisabeth de Hongrie; voyez ce chapelet de perles de la princesse Catherine de Brandebourg; ces anneaux, ces chaînes, ces montres et ces horloges à garnitures

de bronze, ces coupes ciselées comme pour un festin de déesses et de dieux : ne dirait-on pas que tout cela sort des ateliers de Benvenuto Cellini inconnus? Il y a des hanaps, des vidrecomes de la contenance d'un litre. L'histoire nous apprend qu'on ne buvait que vingt-quatre de ces hanaps par jour, à la cour d'un certain prince de Transylvanie dont le règne fut des plus chancelants.

Enfin, dans la dernière salle de la collection, on conserve divers souvenirs plus modernes : la harpe que Marie-Antoinette donna, avant de quitter Vienne, à la princesse Esterhazy, avec qui elle avait été élevée; les drapeaux de la révolution hongroise; la couronne en or offerte à Liszt à l'occasion de la fête de son jubilé; le lit, la table, les chaises, qui meublaient la petite chambre de Deak.

Le Musée national est placé sous la direction d'un homme aussi aimable que savant, M. Franz Pulszky, qui joua un rôle éminent dans la révolution de 1848. Après la journée de Vilagos, on lui confisqua tous ses biens, et il dut vivre de sa plume, à Londres. Sa femme, qui l'avait rejoint en exil, publia à cette époque un livre resté célèbre : les *Mémoires d'une dame hongroise*.

M. Pulszky accompagna Kossuth dans son voyage en Amérique, et rentra enfin dans sa patrie en 1867. Son salon est le plus littéraire et le plus hospitalier des salons de Pest. Chaque samedi s'y réunissent les sommités politiques, les grandes personnalités religieuses, scientifiques et artistiques de la capitale.

Quoique protestant, M. Pulszky reçoit chez lui des archevêques et des évêques, des chanoines et des abbés. Dans son salon, Franz Liszt prend place à côté de l'archevêque de Kalosca, le cardinal Haynald; le romancier Jokaï cause avec l'illustre explorateur Vambéry; l'évêque de Neusohl parle histoire naturelle avec M. Berecz, directeur du jardin zoologique; des magnats discutent avec des journalistes; des banquiers frayent avec des poètes : c'est le rêve réalisé de l'égalité et de la fraternité universelles!

La Chambre des députés et la Chambre des seigneurs sont dans le voisinage du Musée national; un portier costumé en tambour-major : justaucorps en drap écarlate galonné d'or, bottes, bonnet d'astrakan surmonté d'une aigrette, tenant une grande canne à boule d'argent, se promène devant la porte.

Des affiches placardées au coin des rues annoncent chaque jour l'heure de la séance de la Chambre; mais le spectacle a beaucoup perdu aujourd'hui de son charme et de son originalité. Le coup d'œil que présentaient



Paysanne du comitat de Budapest.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



autrefois ces assemblées délibératives était superbe. Le règlement exigeait non-seulement que tout député, mais encore tout visiteur du Parlement, à l'exception des officiers et des prêtres, portât l'épée au côté, un vêtement d'apparat, et le kalpak ou casquette nationale.

Les évêques étaient assis à leur banc en soutane de soie, avec des chaînes d'or et le petit manteau cramoisi; les magnats se montraient en attila garnie de fourrures, coiffés d'un béret brodé, surmonté de la plume d'aigle, et à leur ceinture, dans son fourreau de velours, était suspendu leur grand sabre recourbé en forme de cimenterre et tout scintillant de pierreries; les employés de rang supérieur, en pelisse de velours rouge ou vert, brodé d'or, luttaient d'éclat et de richesse avec les représentants de l'aristocratie.

Ces costumes ne se voient plus aujourd'hui qu'à l'ouverture des Chambres, dans les fêtes nationales et aux fêtes de la cour.

L'orateur qui parlait quand je visitai la Chambre des députés était M. le comte Eugène Zichy, le type le plus accompli du vrai patriote et du grand seigneur hongrois. Membre par droit de naissance de la Chambre haute, voilà dix-huit ans que M. le comte Zichy préfère être simple député, pour travailler avec plus d'efficacité à la réforme de l'instruction populaire; c'est à lui que la Hongrie doit ses écoles industrielles, ses ateliers d'apprentissage; et c'est lui qui s'est mis à la tête du grand mouvement économique et agricole et des entreprises industrielles les plus considérables de son pays. Presque toutes les villes de Hongrie ont reconnu les services de ce patriote zélé et éclairé, en lui conférant la bourgeoisie d'honneur.

Il n'y a pas longtemps qu'a été aboli le privilège des veuves de magnats de se faire représenter à la Chambre basse par un personnage qui n'avait d'autre droit que de crier de temps en temps, en frisant sa moustache : *Haljuk! haljuk!* (Écoutez! écoutez!) quand son imagination était surexcitée par une phrase quelconque tombant de la bouche d'un orateur. Ce singulier mandataire remplaçait au besoin les magnats absents. Les pauvres étudiants et les jeunes avocats recherchaient ces charges, qui leur permettaient de faire leur apprentissage politique.

En suivant la belle rue qui remonte vers la place Deak, on voit à droite la nouvelle synagogue, édifice de style mauresque, avec sa façade polychrome, sa grande rosace découpée, digne d'une cathédrale gothique, et ses deux hautes tours bulbeuses surmontées de coupes d'or. Il y a actuellement en Hongrie plus de six cent mille juifs, dont quarante mille à Budapest. Les juifs hongrois ont su concentrer dans leurs mains tout le commerce de ce riche pays. Dans les villages, ils exercent le métier de marchand et d'au-

bergiste, doublé de celui de banquier et d'usurier. Le juif de la campagne cache avec soin son argent accumulé, jusqu'à ce qu'un beau jour il émigre avec ses écus dans une ville, où il se livre alors à des opérations en grand. Depuis qu'il est permis à la noblesse de vendre ses terres et à tout citoyen de posséder, quantité de domaines seigneuriaux sont devenus la propriété des juifs.

D'origine asiatique comme les Magyars, les israélites apparurent en Hongrie vers le dixième siècle. Ils suivaient les Hongrois dans leurs expéditions guerrières, et leur achetaient le butin des villes pillées et saccagées.

Au temps des croisades, nous les voyons fournir de l'argent aux gentils-hommes qui s'en allaient en guerre contre les infidèles; ils s'occupaient en même temps du commerce des serfs, achetant ou vendant des esclaves pour leur compte ou le compte des seigneurs.

Déjà au treizième siècle, le roi Béla IV leur avait accordé la liberté de commerce et la liberté de conscience; ils avaient des synagogues et des écoles, que les chrétiens étaient tenus de respecter sous peine d'amende.

Sous les Arpad, au treizième siècle, les juifs jouissaient de presque tous les droits qu'ils ont reconquis aujourd'hui. Mathias Corvin en anoblit plusieurs et éleva l'un d'eux à la dignité de ban de Croatie. A la mort de ce roi, la persécution recommença; et en 1454, on brûla à Tyrnau douze juifs et deux juives, accusés de meurtre d'enfants chrétiens. Enfin, tout récemment, François-Joseph leur a rendu une partie de leurs anciens privilèges. Aujourd'hui, l'agitation antisémite gagne aussi la Hongrie.

Les rues de Pest sont gaies, riantes, animées. Il y a ici plus de jeunesse, plus d'entrain, plus de vie qu'à Bude, qui est la ville du passé, avec ses vieux palais aristocratiques et somnolents, ses rues baroques, montueuses et tristes, où l'on rencontre encore le veilleur de nuit se promenant avec sa lanterne et sa hallebarde.

Pest a supplanté Bude.

Pest, qui n'était au siècle dernier qu'une pauvre bourgade, vous éblouit maintenant par la magnificence et le luxe de ses édifices. Des vieillards se souviennent d'avoir été à la chasse aux canards là où s'élève le palais de la Redoute.

La promenade Széchenyi, qui ressemble à une immense corbeille de fleurs oubliée au milieu de la ville, n'était il y a cinquante ans qu'un marais bourbeux. Au commencement de ce siècle, Pest ne comptait que 76,000 habitants. Le dernier recensement de 1880 en accuse 360,551. En 1867, il n'y avait pas un seul consulat dans la capitale de la Hon-



Un magnat hongrois. — M. le comte Eugène Zichy, membre de la Chambre des députés.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



grie ; il y en a quatorze aujourd'hui. La progression si rapide dans le développement et l'accroissement de cette ville date du jour où l'empereur François-Joseph est venu s'y faire couronner roi de Hongrie. Jadis, Pest était une ville délaissée, abandonnée ; maintenant, c'est une véritable capitale, une résidence royale, qui sous plus d'un rapport éclipse Vienne.

Si celle-ci est la ville de l'empereur, celle-là est la ville de la reine.

La première a quelque chose d'imposant et d'austère avec sa cathédrale, sa cité noire, ses vastes boulevards à demi déserts ; la seconde est jeune, fraîche, sémillante, vivante, avec ses édifices tout modernes, ses rues pleines de mouvement, et l'immense miroir que le Danube offre à sa coquetterie et à sa grâce.

Les étalages des magasins sont arrangés ici avec bien plus de goût et bien plus d'art qu'à Vienne et dans les villes allemandes, où tout s'entasse lourdement derrière les vitrines, sans éveiller la tentation en émoustillant l'esprit et les yeux. Ce n'est pas à Pest qu'on rencontre au centre de la principale rue un magasin de cercueils ! Les boutiques de chaussures sont des féeries. Oh ! les jolis pieds qu'il faut avoir pour chausser ces pantoufles doublées de satin rose et bordées de peau de cygne ! Avec ces bottines à hauts talons, travaillées comme des objets d'art, qu'on fait vite du chemin !

Les magasins de tabac étalent à leurs vitrines tout un musée : disposés en éventail, il y a des têtes de heiduques aux moustaches farouches, sculptées dans l'écume de mer avec un rendu inouï, des têtes de nègres et de Tziganes coiffés d'un feutre défoncé, des bustes de sirènes, des amazones dont le haut chapeau est destiné à recevoir la cigarette ou le cigare, des serpents enroulés, des colombes qui se becquettent : tous les produits d'un art presque ignoré chez nous.

Dans la rue des Seigneurs, les étalages des joailliers jettent à peu près autant d'éclat qu'à Paris les boutiques des marchands de diamants sous les arcades du Palais-Royal.

L'an dernier, un pauvre juif vêtu d'habits sordides, les souliers couverts de la poussière d'un long voyage, entra chez un de ces joailliers.

Tirant de la poche de son gilet un petit papier soigneusement plié, il en sortit une perle qu'il présenta au bijoutier, en lui demandant ce qu'elle valait.

— C'est une perle noire authentique, répondit celui-ci ; elle vaut beaucoup d'argent. D'où l'avez-vous ?

— On me l'a donnée en gage. Voyons, selon vous, qu'est-ce que ça vaut ?

— Je vous l'ai dit, beaucoup, beaucoup d'argent. Il n'y a qu'un seul joaillier qui puisse vous l'acheter, c'est Biedermann, de Vienne.

Le juif remercia et sortit.

Le lendemain, il débarqua à Vienne et alla voir Biedermann.

— Combien vaut cette perle? lui demanda-t-il.

— Cette perle, cette perle, fit Biedermann en la tournant et la retournant dans ses doigts... Dites-moi d'abord comment il se fait qu'elle soit entre vos mains.

Les explications du juif parurent insuffisantes à Biedermann, qui envoya un de ses commis chercher un commissaire de police. L'homme à la perle fut arrêté, conduit en prison, et enfin interrogé. Il se confirma que tout ce qu'il avait dit était vrai; qu'il s'appelait bien Isaac Roth; qu'il était de Grand-



— C'est une perle noire authentique, répondit le joaillier.

Wardein, et que, tenant une pension, il avait reçu en gage cette perle noire d'un de ses pensionnaires, ancien domestique du comte Bathyany, qui la lui avait donnée à sa mort. La perle ornait primitivement une épingle de cravate en or, qui avait été vendue.

Biedermann savait que les trois seules perles noires que l'on connût, il y a cinquante ans, appartenaient à la couronne d'Angleterre, et qu'elles avaient été volées; il informa aussitôt le gouvernement britannique de la trouvaille, et offrit la perle pour cinquante mille francs.

Ce prix fut accepté sans marchander.

Comment cette perle était-elle devenue la propriété du comte Bathyany? Il l'avait probablement achetée d'un marchand de curiosités, et il fallait qu'il en ignorât la valeur, pour l'avoir laissée en souvenir à un de ses domestiques.

Un des principaux attraits de curiosité des rues de Pest, ce sont les

expositions permanentes des marchands de photographies, qui ne se bornent pas à mettre en vente les portraits des femmes de théâtre, des ministres, des hommes d'État, de M. Andrassy, dans toutes les poses et tous les costumes civils ou militaires imaginables, mais aussi les portraits des grandes dames de l'aristocratie.

Les photographies de la reine se voient partout; et rien ne montre mieux sa popularité dans ce pays, que l'empressement que chacun met à



S. M. la reine de Hongrie.

acheter son portrait. Les Hongrois aiment leur souveraine, d'abord pour sa beauté, ensuite pour son caractère indépendant et chevaleresque. Ils sont fiers de la prédilection qu'elle leur témoigne. On sait que la reine passe une partie de l'année dans sa résidence de Gödöllö, à une heure de Pest, et qu'elle parle hongrois aussi bien qu'une Hongroise.

Gödöllö appartenait autrefois au baron Sina. En 1867, le Parlement acheta ce château et l'offrit à François-Joseph. Marie-Thérèse avait déjà habité cette résidence, qu'entoure un parc magnifique. La reine actuelle en a fait son séjour de prédilection; elle y a construit un grand manège, avec une tribune pour les spectateurs et une tribune pour les musiciens. Le

soir, Sa Majesté y rassemble ses invités et préside à la réunion avec le double charme de l'esprit et de la grâce.

Une dépendance spéciale a été construite pour la meute royale, qui se compose de soixante chiens de même race, de même taille et de même manteau, noir, jaune et blanc. La cuisine, la chambre de bains, le chenil-dortoir, tout cela est tenu avec une propreté et un soin sans pareils. S'il faut en croire les indiscretions d'un visiteur, à six heures, chaque matin, un piqueur réveille cette garnison canine; il a une telle habitude de sortir avec ses chiens qu'il les reconnaît tous et les appelle par leur nom; chaque matin il fait avec eux une longue promenade, pendant laquelle aucun chien ne s'éloigne de la meute. L'après-midi, les chiens impériaux font une seconde promenade avec leur piqueur. A quatre heures, dîner commun. Pendant qu'on le prépare, les chiens sont enfermés dans le dortoir. Le piqueur y entre le fouet levé; ses sujets l'accueillent avec enthousiasme, mais aucun ne franchit la porte avant sa permission. A un signal, la meute se précipite dans le réfectoire, où est servi un dîner composé de viande et de farine de maïs bouillie. En peu de minutes le dîner est dévoré. A la tombée de la nuit, le piqueur fait claquer son fouet; c'est la retraite de la gent canine, qui rentre dans le dortoir commun.

L'automne dernier, la reine était allée chasser dans la puszta de San-Mihaly. On avait pris rendez-vous chez un fermier dont la maison, très-proprement tenue, a eu mainte fois les honneurs d'une visite royale.

En courant sous bois, l'auguste chasseresse fit à son amazone une déchirure qu'il était urgent de réparer. Elle devança l'heure et arriva seule au rendez-vous de chasse.

Au moment où, dans la chambrette de la fermière, la reine achevait de rajuster son vêtement, on frappa brusquement à la porte de l'habitation.

La paysanne ouvre, pensant que c'est la suite impériale qui vient rejoindre la souveraine.

— Sa Majesté est déjà arrivée, dit la brave femme à l'homme coiffé d'une casquette galonnée qu'elle voit devant elle... Sa Majesté est dans cette chambre...

— Dans cette chambre? fit l'homme avec un sourire malin et incrédule. C'est bien; ouvrez!

— Mais qui êtes-vous donc, pour oser pénétrer ainsi chez la reine?

— Allons donc, vous vous moquez de moi!

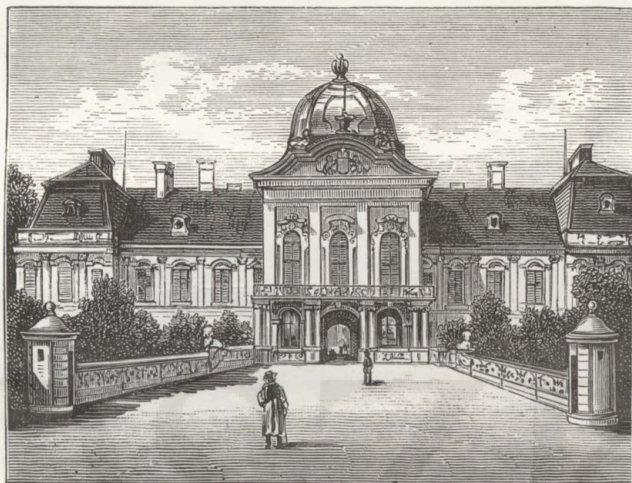
Et s'approchant de la porte qui lui avait été indiquée, il secoue violem-

ment le loquet et frappe à coups redoublés ; la frêle boiserie craque et va céder, lorsque enfin la porte s'ouvre.

La reine paraît et reconnaît un agent du fisc.

— Entrez, monsieur, entrez ! lui dit-elle.

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie l'employé confondu, atterré, que Votre Majesté me pardonne ! j'ignorais... je croyais que c'était une ruse...



Le château de Gödöllő.

— Non, non, faites votre devoir ; moi, j'ai fini : entrez et dressez procès-verbal. Je m'explique maintenant la forte odeur qu'il y a dans cette chambre ; on y a caché du tabac de contrebande.

Et s'approchant de la fermière :

— Ne pleurez pas, lui dit-elle à mi-voix, je payerai l'amende.



CHAPITRE XXVIII

La vie à Pest. — Cafés, clubs et journaux. — Les hôtels. — Les théâtres. — Sympathies pour la France. — Pest la nuit. — Un café chantant. — Dans une cave. — Le « palais des chiffonniers ». — Le quartier du crime. — Types de scélérats. — Le marché aux guenilles. — Une réunion électorale. — Un bal sous terre.



Un gardien du marché
aux guenilles.

Ce qui vous frappe dans les rues de Pest, c'est la quantité d'enseignes portant des noms allemands magyarisés. Il y a quinze ans, sur les douze millions d'habitants que comptait la Hongrie, dix mille avaient déjà passé à la nationalité magyare, tellement est absorbant ce peuple passionné, remuant, enthousiaste, qui a su conserver, au milieu de l'énervement universel, ses ardeurs de jeunesse et les marques puissantes de sa virilité.

Des bouquetières, jeunes et pimpantes, émaillent les trottoirs, avec leur petit panier fleuri, et mettent autour de vous des parfums et des réminiscences d'Italie.

Et les fiacres, les voitures, les équipages, les omnibus, les tramways se croisent dans une lutte de vitesse ardente qui montre la fougue et l'élan de ce peuple.

Les fiacres de Pest méritent une mention spéciale : ils sont ornés de rideaux de chambre à coucher avec de petites embrasses de couleur ; on y trouve un cendrier, des allumettes et une petite glace.

Les lieux de réunion et de distraction ne manquent pas à Budapest, où l'on ne semble travailler que pour se reposer du plaisir.

Les employés de l'État vont à leurs bureaux à dix heures et en sortent à trois heures ; les bains s'ouvrent à neuf heures et se ferment à la nuit ; et les bains, les promenades, les cafés, les casinos sont remplis toute la journée d'heureux mortels qui fument et qui révent.

Et cependant, sous cette mollesse apparente, il y a un sang riche et ardent qui bouillonne, et un cœur de feu qui bat ; il suffit d'un souffle pour disperser la cendre et mettre la flamme à vif. Ces Magyars à demi



Soubrette du Théâtre National.

orientaux ont la vivacité et la verve latines ; ils ont l'abondance de la pensée, la facilité et la promptitude de l'expression, la nervosité et la mobilité parisiennes.

La vie de café est encore plus développée ici qu'à Vienne. Les dames

sont admises autour de la table ronde sur un pied d'égalité absolue avec l'homme ; elles y passent quelques heures, l'après-midi, absorbées dans la lecture des journaux, pour se mettre au courant des polémiques du jour.

Le nombre des feuilles quotidiennes ainsi que le nombre des clubs montrent le développement toujours croissant de la vie politique en Hongrie. Il se publie à Pest une vingtaine de grands journaux quotidiens et plus de trois cents périodiques.

La presse hongroise compte dans ses rangs des écrivains d'une haute valeur, d'une originalité puissante, d'une verve intarissable. Il me suffira de nommer le baron Ivor Kaas, M. Cornel Abranyi, M. Charles Eótvós, M. le député Csavolszky, rédacteur en chef de l'*Egyetértés* ; M. le député Urvary, rédacteur en chef du *Pesti Naplo* ; M. Pazmandy, directeur de la *Gazette de Hongrie*, qui écrit avec la même élégance le français que le hongrois, et qui sait faire aimer la France en Hongrie et la Hongrie en France ; M. Jean Asboth, le comte Alexandre Hégédus, les deux György, M. Joseph Prém, le brillant chroniqueur du *Pesti Naplo*, M. Verhovay, etc. M. Adolphe Agay a assez d'esprit pour rédiger presque à lui seul le *Borsszem Janko* (Jean Grain de Poivre). Le premier des romanciers hongrois, M. le député Maurice Jokaï, publie également à côté d'un grand journal quotidien, le *Nemzet* (la *Nation*), une petite feuille satirique dans le genre du *Charivari* et du *Punch*.

Un jeune collaborateur du *Pesther Lloyd*, M. Schwartz, a donné l'année dernière des traductions fort appréciées des romanciers français de la nouvelle école. Un rédacteur de la même feuille, un certain petit juif allemand intrigant, qui a sans doute magyarisé son nom originel de Neumann en celui de Néményi, a aussi essayé, mais sans succès, de se tailler un nom dans la littérature française. La chose n'était cependant point difficile, M. Néményi s'étant jeté sur les morts pour les dépouiller de la façon la plus israélite possible. Mais même en fouillant les poches de Rabelais et de Voltaire, et en s'y mettant à deux, — le faux Néményi et le vrai Neumann, — le malheureux juivron n'a pu ramasser de quoi se payer un sou de gloire et sortir de sa cruelle et mélancolique obscurité.

Le *Pesther Lloyd* se publie en allemand, sous la direction d'un écrivain distingué, M. le député Falk. Un autre grand journal allemand très-répandu, le *Neues-Pesther Journal*, a pour rédacteur un des plus habiles journalistes hongrois, M. Brodsky Lajos.

Le goût des revues, du genre de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue scientifique et littéraire*, se répand de plus en plus. La *Magyar*

Szemle a groupé autour d'elle l'élite des jeunes écrivains, romanciers et poètes, tandis que la *Budapesté Szemle* est restée l'organe de l'Académie. La « *Nemzetgazdasági Szemle* est aussi rédigée par une pléiade de jeunes, d'enthousiastes et de vaillants.

Le besoin d'action est si grand chez ce peuple, qu'on voit se fonder en Hongrie presque autant de sociétés scientifiques, littéraires, philologiques, historiques, archéologiques, artistiques, etc., que de journaux. Quant aux clubs, ils sont au nombre de dix-sept, et comptent presque toute la population parmi leurs membres.

Quelques-uns de ces clubs sont aménagés avec le luxueux confort de leurs modèles anglais; ils ont salle de lecture, bibliothèque, salle de danse et de conférences, petits salons-fumoirs, salles de billard, salle de café et de jeu, et salle à manger. Le club national ou Casino est particulièrement fréquenté par l'aristocratie, les professeurs, les personnalités marquantes dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. Ce club, fondé un peu avant la révolution de 1848 par le comte Étienne Széchenyi, compte aujourd'hui plus de mille membres, qui payent une cotisation annuelle de deux cent cinquante francs.

Les cours vitrées des hôtels, qui se transforment en été en jardins-restaurants, sont aussi des lieux de réunion très-fréquentés. On y vient en famille absorber beaucoup de bière allemande et de musique tzigane. La bande de ces musiciens la plus célèbre en ce moment est dirigée par Racz Pal, un artiste inspiré comme Rémennyi, et qui est le père heureux de trente-trois enfants.

Il y a à Budapest huit théâtres, dont trois théâtres d'été construits en plein air, au milieu des ombrages et des bosquets, comme nos bastringues des Champs-Élysées. Au Théâtre National, on joue l'opéra et la comédie; au Théâtre Populaire hongrois, l'opérette et le drame. J'y ai vu jouer *Michel Strogoff* bien longtemps avant qu'on songeât chez nous à tirer une pièce du roman de Jules Verne.

C'était l'œuvre d'un simple ouvrier menuisier, qui s'est acquis une véritable réputation d'auteur dramatique en Hongrie.

Au Théâtre National, placé sous l'habile intendance de M. le baron Podmanisky, on donne Molière presque aussi bien qu'à la Comédie française.

Les théâtres d'été cultivent la farce. Les Hongrois, qui excellent dans la comédie, réussissent très-bien dans le vaudeville et la charge. Quant au théâtre allemand, il a fait faillite. Une société viennoise a voulu le ressusciter, mais le conseil municipal de Budapest s'y est opposé.

Autrefois, on fumait dans les théâtres. « Les élégants, dit miss Pardoe, une Anglaise qui parcourut la Hongrie en 1840, fument au théâtre comme des Turcs ; mais ils savent manier leur chibouck avec une grâce que n'ont point les Allemands. Une pipe allemande est toujours un objet malpropre et puant, tandis qu'une pipe hongroise est un objet de luxe. »

Presque toutes nos comédies et nos opérettes parisiennes sont transplantées sur la scène hongroise ; notre littérature fournit aussi aux journaux la plupart de leurs romans-feuilletons : il n'y a pas là seulement un besoin de s'alimenter au dehors, il y a un goût, une passion sincère pour tout ce qui vient de France ; on aime et l'on apprécie les auteurs parisiens, car il y a entre la Hongrie et la France une communion de pensées, d'idées et de sentiments qui se traduit par des actes chaque fois que le peuple français pousse ses cris de liberté ou de guerre.

Un médecin, M. le docteur X..., qui avait tenu à me faire les honneurs de la capitale, et qui m'avait conduit, le matin, voir l'amphithéâtre de médecine, l'asile de nuit, le gymnase israélite et diverses écoles communales, m'avait donné rendez-vous pour le soir à onze heures. Après avoir vu Pest le jour, nous devions, sous la conduite d'un inspecteur de police de sa connaissance, voir Pest la nuit.

En attendant l'heure du rendez-vous, j'étais entré dans la salle d'un café-concert qui se trouvait sur mon chemin. Autour des petites tables, des jeunes gens et des messieurs d'une tenue décente de commis et d'employés fumaient et buvaient, causaient et riaient, tandis qu'un ténor ridicule, en cravate blanche et en habit à queue, débitait, la bouche en cœur, des fadaises sur le printemps et les petits oiseaux. Une femme, une paysanne hongroise, nous joua ensuite des airs magyars sur le cymbalum.

A onze heures, j'allai rejoindre le docteur X... au café où il m'attendait, dans le voisinage d'un bal public.

Nous nous dirigeâmes vers le poste de police où l'inspecteur qui devait nous accompagner nous avait donné rendez-vous. C'était un homme de haute taille, aux épaules carrées, au regard pénétrant : barbe noire et pleine, tournure décidée et martiale. Il nous dit qu'il était prêt, et que les deux gendarmes que nous avions vus devant sa porte nous accompagneraient.

Nous allumâmes nos cigares et partîmes.

Il était un peu plus de minuit.

Les petites flammes bleues des étoiles palpaient dans le ciel pâle comme des clartés vagabondes.

Nous suivions le côté de la rue que noyait l'ombre des maisons basses,

aux toitures bizarrement découpées. La moitié des becs de gaz avaient été éteints ; ceux qui brûlaient encore, très-espacés, éclairaient comme d'un reflet de sang de longues avenues désertes et vides, se perdant dans le chaos de la nuit.

Les deux gendarmes ouvraient la marche. Arrivés dans un vieux quartier où, à côté de constructions nouvelles, se dressaient des maisons qui dataient du siècle dernier, ils s'arrêtèrent et nous firent signe de les suivre.



Joueuse de cymbalum.

Nous descendîmes un escalier de cave tournant et boueux ; et nous prenant chacun par la taille pour marcher avec plus de sûreté, nous pénétrâmes sans bruit dans un étroit couloir, bas et humide comme un souterrain, qui s'en allait dans les profondeurs de la terre, je ne sais où.

Au bruit que fit une porte poussée, nous nous arrêtâmes.

L'un de nos guides frotta une allumette, et un rayon de lumière éclaira le lieu bizarre où nous étions.

C'était un taudis tout noir, creusé comme une tanière, une espèce d'oubliette où l'air tombait par un soupirail étroit, garni d'une barre de fer, et s'ouvrant un peu au-dessus du niveau de la rue. Sur un grabat recouvert de toiles d'emballage déchirées, trois femmes serrées l'une contre l'autre dormaient couchées sur le dos, les cheveux dénoués.

Nous avons allumé la petite lampe de terre qui se trouvait sur la table, à côté d'un pot ébréché dans lequel était plantée une cuiller d'étain. Un fragment de miroir brillait, cloué comme une étoile au milieu de la porte. Dans un panier, sous des chiffons, roulé en boule comme un pauvre chat, un petit enfant montrait sa tête aux cheveux frisés de chérubin, noyée de paix, d'innocence et de sommeil.

Éveillées par la lumière et le bruit, les trois femmes en nous apercevant ne poussèrent pas le moindre cri d'effroi ; celle qui était au bord du lit, le plus près de nous, regarda les gendarmes d'un air interrogateur, attendant qu'ils parlassent.

— Nous cherchons quelqu'un, fit l'inspecteur ; vous pouvez vous rendre-mir. Bonne nuit !

Et nous sortimes.

Une des trois femmes s'entortilla à la hâte dans un lambeau de toile et vint nous éclairer. Tout le long du couloir s'étendait une boiserie faite de débris de démolitions et percée de portes moisées, indiquant autant de logements différents. Quand nous fûmes dans la rue, l'inspecteur nous dit que le lieu que nous avons visité était une cave qu'un propriétaire avait divisée en plusieurs chambres pour les louer à des gens du peuple. Dans cinq ou six mois, ces logements malsains et ignobles, ajouta-t-il, n'existeront plus, le quartier tout entier devant être rebâti.

— De quoi vivent les femmes que nous avons vues ? lui demandai-je.

— Ce sont des porteuses de mortier, qui gagnent de trente à quarante kreutzers par jour.

Nous continuâmes, pendant quelques minutes, à marcher droit devant nous sans rencontrer personne. Au tournant d'une avenue, les gendarmes s'avancèrent vers une grande porte à deux battants, solide et incrustée dans une vieille muraille lézardée, comme une porte de château fort.

Ils frappèrent.

Des chiens répondirent par des aboiements rauques ; et au bout de quelques secondes, des barres de fer tombèrent avec un bruit sinistre de prison, une grosse clef grinça dans la serrure rouillée, et une vieille, toute voûtée, en jupon, la chemise glissée sur ses épaules jaunes et maigres, tenant une lanterne de fer-blanc qui éclairait sa tête méchante d'oiseau de proie, vint demander ce que nous voulions.

Les gendarmes, sans répondre, écartèrent la vieille, et nous pénétrâmes à leur suite dans une cour encombrée de charrettes et de tas noirs qui étaient des tas d'hommes et de femmes, gisant pêle-mêle sur des tas de chiffons. Deux chiens pelés, à l'échine rigide, au poil hérissé, déta-

chaient devant nous, sur un lambeau de ciel lavé, leur silhouette étrange de bêtes de cauchemar.

Un souffle passait, soulevant des odeurs moites et des puanteurs tièdes d'ordures.

La vieille nous avait rejoints ; habituée à ces descentes de police, elle projetait complaisamment la lueur de sa lanterne sur les entassements humains qui remplissaient la cour.

De grands gaillards étaient couchés là dans un éreintement de brute ; d'autres s'étaient fait un oreiller de leurs deux bras.

Des profils anguleux apparaissaient sous le dard enflammé de la lumière ; et dans une espèce de hangar, on apercevait vaguement des ombres blanches, qui couraient comme des fantômes.

— Où sommes-nous ? demandai-je au commissaire.

— Dans le palais des chiffonniers.

Le propriétaire de l'immeuble, un juif qui paye trois mille francs à la ville pour avoir le privilège de recueillir tous les chiffons traînant dans les rues, éveillé par les aboiements des chiens et le trouble que jetait notre présence, sortit d'une mesure et s'avança vers nous, en bras de chemise, les cheveux ébouriffés, les yeux tout brouillés de sommeil.

Persuadé que nous cherchions parmi « ses gens » quelque malfaiteur dangereux, il nous jurait par le sein d'Abraham que son personnel n'avait pas été changé ni augmenté depuis la dernière visite du commissaire.

Il était deux heures du matin. Nous continuâmes notre ronde dans la ville endormie.

La nuit se faisait plus épaisse et donnait aux choses des formes suspectes.

On eût dit qu'une main invisible avait enfoncé les étoiles à coups de marteau, comme des clous d'or, au plus profond du ciel.

La rue que nous avions prise était bordée de petites maisons plates, sans étage, accroupies et comme embusquées dans l'ombre.

Un filet de lumière, échappé de la fente d'un contrevent, nous indiquait de temps en temps une auberge mal famée : asile et repaire des rôdeurs de nuit, des vagabonds de banlieue, des musiciens ambulants, des faux estropiés, des irréguliers et des truands.

Nous entrâmes brusquement dans quelques-uns de ces bouges, qui se ressemblent tous par leur clientèle de rebut et leur ameublement de misère. A la vue des gendarmes, les grecs, qui s'exerçaient à faire sauter la coupe, cachaient vivement leurs cartes, les conversations cessaient ; et le tavernier, avec un empressement effrayé, un sourire mielleux, le dos

courbé comme l'échine d'un chien couchant, son bonnet à la main, venait au-devant des gendarmes et leur offrait un verre d'eau-de-vie que ceux-ci refusaient : il se plaignait alors de la dureté des temps : « Personne, messieurs, vous le voyez, personne ! Si ça continue, je ferme la boîte. »

Nous descendîmes une longue avenue déserte, coupant des terrains vagues, au milieu desquels se dressait çà et là le toit d'une baraque en



Les deux gendarmes ouvraient la marche.

planches, découpant sur un pan du ciel son toit déchiqueté, dessinant des angles et des arêtes, comme une mâture de navire brisée.

Nos pas craquaient sur le chemin fait de plâtras, de morceaux de verre, de culs de bouteilles, de débris de toutes sortes, jetés là au hasard pour affermir le sol. Des cabanes en planches, des masures entourées de jardinets défendus par des broussailles sèches plantées en terre toutes droites, des chantiers palissadés, des huttes de sauvages en branchage ou en roseaux, des murs croulants, dessinaient leurs profils bizarres, leurs masses lourdes et grossières, au milieu du vide de cette zone morne et perdue, sur les frontières de ce « nouveau monde » de coquins, de voleurs, de vauriens, habité par ce ramassis d'individus qui regardent la société comme une proie légitime, qui sont en guerre perpétuelle contre elle, et qui campent aux abords des grandes villes comme une armée de brigands.

Des bouts de rue en formation se jetaient et se noyaient dans l'inconnu. Un silence morne, pénible : ce silence de trois heures du matin, fait de mystère et d'effroi, et qui ressemble au silence de la mort, nous enveloppait et nous écrasait.

Enfin, au bout d'un quart d'heure de marche, nous rencontrâmes un être humain : un pochard qui nous prit pour des voleurs ou des constables, et qui, en voulant fuir de l'autre côté de la chaussée, s'étendit de tout son



C'étaient, pour la plupart, des repris de justice.

Országos Széchényi Könyvtár

long dans la rigole. Nous le relevâmes, et l'ayant appuyé contre un arbre, nous reprîmes notre ronde.

— Attention ! me dit le commissaire, il y a là-bas, ... là où l'on voit cette lumière qui clignote, un bouge qui est un nid de fripouilles.

Nous nous glissâmes à la file indienne le long d'une clôture de chantier, et appliquant l'œil aux fentes des contrevents, le cou tendu, nous regardions, à travers les carreaux crasseux et suants, ce qui se passait dans la salle basse de ce repaire, que la fumée emplissait d'un nuage au milieu duquel une lampe à pétrole, suspendue au plafond par une cordelette, mettait la clarté blafarde de son verre bombé, comme une lune pâle au milieu du brouillard.

Il y avait là une dizaine d'hommes formant des groupes à part, tenant des conciliabules secrets, gobelottant depuis bien des heures, et attendant l'aube en sifflant des petits verres.

Le regard louche, la mine suspecte, les joues et le menton sales d'une

barbe de quinze jours, tous étaient vêtus de guenilles, de haillons volés; tous avaient la cravate roulée en corde autour du cou, comme pour s'habituer au nœud coulant du bourreau. Sur leur front étroit et déprimé, dans leurs yeux froids et luisants de chat-tigre, perpétuellement inquiets et en mouvement, dans les plis tourmentés de leur bouche bestiale, sur leurs traits de sacripants, se lisaient tous les instincts de violence, de révolte et de débauche, toutes les tortures subies, toutes les haines accumulées qui avaient fait d'eux les ennemis irréconciliables de la société.

C'étaient pour la plupart des repris de justice. Les gendarmes nous faisaient à voix basse leur biographie. Ce grand diable de malandrin là-bas, qui tenait un jeu de cartes dans ses doigts noueux comme des serres d'épervier, avait été condamné pour un vol d'ornements d'église; son voisin, qui bouffardait un brûle-gueule ébréché, était soupçonné d'être le chef d'une bande qui venait de dévaliser une fabrique d'eaux minérales; cet autre au regard dur, à la mine sauvage, vrai bougre à poils, qui mâchait une chique de pain, avait été accusé d'avoir jeté une de ses femmes dans le Danube; mais on l'avait relâché, faute de preuves, après une détention d'une année.

Derrière une petite table du fond, près du comptoir que protégeait une barrière de bois, un gros réjoui, à trogne rouge, aux joues grasses et flasques d'Allemand, ripaillait en face d'une grosse bouteille.

Un orgue de Barbarie, embarqué sur un chariot aux petites roues basses, dressait contre le mur sa caisse d'acajou au panneau tendu de cotonnade rouge. Le musicien, soûl de fatigue, s'était endormi à terre, les poings fermés, devant son instrument.

Penché sur une ardoise et armé d'un morceau de craie, le gargotier additionnait dans son coin, d'un air attentif, les recettes de la soirée.

En revenant vers la ville, nous débouchâmes sur une immense place couverte de baraques de toile et de bois, de charrettes et de camions les bras en l'air, encore chargés d'objets de toute espèce. Des hommes, un revolver à la ceinture et un gourdin à la main, se répondant sans cesse les uns aux autres par des coups de cornet d'appel, entouraient comme d'un cordon de factionnaires ce baroque campement. C'est le quai de la Ferraille, le Temple en plein vent, le marché aux guenilles de Pest.

Les marchands de vieux habits, de porcelaines cassées, de faïences et de verres ébréchés, de vieux chapeaux gras et de vieilles bottes décousues, déchirées; tous les trafiquants de la rue et du ruisseau qui vivent des détritres de la grande ville, viennent apporter là leur récolte et leur butin quotidiens. Mais c'est de jour qu'il faut voir ce pittoresque pêle-mêle,

cette confusion sans nom d'objets disparates : ce capharnaüm exhalant une odeur de mort, de pourriture, de troisième dessous et de puante juiverie.

Un piano éventré trébuche à côté d'un cercueil d'occasion posé à terre comme une grande caisse vide ; des béquilles et des jambes de bois sont entassées dans des chars d'enfants ; des robes de moine jetées aux orties pendent au même crochet que des robes de soie et des jupes de danseuses ; des trompettes, des crinolines, des volumes de vers, des pendules qui ont sonné des heures de joie, des coffrets à bijoux éventrés, des manteaux de fourrure, des harpes aux cordes brisées, des sabres de famille, des portraits d'ancêtres, des chaudrons, des fers à repasser, des entonnoirs, des cruches et des décorations étrangères, des chandeliers et des cages avec des colombes, tout cela s'étale sous vos yeux comme les funérailles de la richesse, du luxe, du plaisir, de toutes les vanités humaines !

Nous avons enfilé une ruelle mal pavée qui devait nous conduire au centre de la ville. A mesure que nous avançons, une petite musique claire venait en sautillant au-devant de nous. Au bout de quelques minutes, nous fûmes au seuil du cabaret d'où elle s'échappait. La porte était ouverte ; des ouvriers debout devant le comptoir levaient vivement le coude et s'éclaircissaient le « coco » d'une dernière gorgée d'élixir de hussard.

La mélodie, maintenant mêlée de cris et de chants, sortait d'une pièce voisine donnant sur une cour intérieure. L'aubergiste nous y conduisit. Les murs de la chambre étaient noirs, et des odeurs vineuses flottaient dans l'air chaud ; une quarantaine d'individus, en tenue d'ouvriers et d'employés, s'agitaient dans la fumée, ayant presque tous leur cocarde.

Il y en avait un grand, debout sur la table, qui pérorait en agitant ses bras maigres de moulin à vent. Cette réunion était une réunion électorale. On nous invita à boire ; on nous distribua, imprimées sur du papier rose et du papier vert, des chansons satiriques contre les candidats du parti adverse ; et comme le bruit s'était répandu qu'il y avait dans la salle un *franczia bacsí*, — un frère français, — l'orchestre des Tziganes exécuta aussitôt la *Marseillaise* en mon honneur.

Quand nous sortîmes, les musiciens nous accompagnèrent en jouant jusqu'au bout de la rue.

Nous étions revenus dans les beaux quartiers ; de grandes maisons montaient droites des deux côtés des trottoirs, alignées comme des soldats prussiens.

Une lanterne rouge brillait au-dessous de l'entrée d'une cave, éclairant d'une lueur sanglante les larges pavés.

Le commissaire nous dit que c'était un bal public fréquenté par les

soldats et les domestiques en congé, les laveuses de vaisselle, les bonnes sans place, les cochers sans voiture, les commissionnaires sans commission. Cette cave dansante s'appelle, je crois, le *Bumsti*.

Nous descendîmes en nous baissant l'escalier étroit et terreux qui conduisait dans la salle de bal, dont les murs étaient aussi enfumés que ceux d'une cheminée, et qui n'avait pour plancher que la terre foulée.

Le tableau que j'avais vu de Pest la nuit n'aurait pu être mieux complété que par les scènes réalistes de ce bastringue de bas étage; toute la journée, dans le wagon qui m'emporta trois heures plus tard vers les grandes puszta de Debreczen aux merveilleux mirages et aux chasses plus merveilleuses encore, j'eus devant moi cette cave basse et bruyante, éclairée d'une lumière funèbre, ce trou sombre au fond duquel des musiciens tziganes en vêtements de toile, chemise et pantalon bouffants, raclaient du violon en riant de leurs dents blanches sous leurs grandes moustaches noires; et toujours je revoçais ces grosses filles hâlées, sentant le lavoir et la campagne, s'essuyant la sueur du revers de la manche, toutes rouges dans l'atmosphère étouffante, et dansant la czardas avec une rage de possédées!



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

De Paris à Fiume. — La voie de mer : Capo d'Istria, Umago, Cittanova, Parenzo, Pola — La voie de terre : Praggerhof, le Carso, Dasua, le golfe de Quarnero. — Fiume : la ville ancienne et la ville moderne. — Voyage à la recherche de M. Antonio Scarpa. — Les moulins de la Fiumara. — Le Tersato. — Fiume le soir. — Un orchestre tzigane. 1

CHAPITRE II

Les pêcheurs de thon dans la baie de Prélucça. — Voloska. — La villa Angolica à l'Abbazia. — Ma visite à la fabrique de torpilles de M. Whitehead. — M. le chevalier Sivel. — Le port de Fiume. — Promenade en mer. — L'île de Véglija. — Buccari. — Segna, la ville des Uscoques. — Retour à Vienne. 23

Országos KÖNYVTÁR CHAPITRE III

Départ de Fiume. — Paysages du Carso liburnien. — La vallée de la Draga. — Verbovszgo. — Première apparition de femmes croates en costume national. — La gare d'Ogulin. — Les Frontières militaires. — Leur organisation. — Aspect d'un village des Confins. — Origine des Frontières militaires. — La population actuelle. — Vie et hauts faits du heiduque Paulowitch. — Son établissement dans les Confins. 43

CHAPITRE IV

Carlstadt. — Partant pour la Bosnie. — Conversation avec un officier qui a visité ce pays. — Configuration du sol. — Forêts vierges. — Étendue et population. — Musulmans, chrétiens, juifs et Tziganes. — La « Bosnie dorée ». — Habitations des paysans. — L'intérieur du pays — Hospitalité. — Pactes d'amitié. — Ignorance et superstitions. — Les Bosniaques musulmans ne sont pas Turcs. — Mariage. — Divorce. — Le raïa. — Les impôts. — La justice. — Le district de Novibazar. — Les points d'interrogation de l'avenir. 55

CHAPITRE V

Départ de soldats croates. — Les Slaves du Sud et l'occupation de la Bosnie. — Les Yougo-Slaves. — Leurs aspirations nationales. — Villages croates. — Arrivée à Agram. — Première impression. — La ville haute. — L'Université. — La Diète. — La Croatie et la Hongrie. — Jellachich. — Ses débuts militaires dans les Confins. — Son rôle pendant la révolution de 1848. — Lutte des Croates contre les Hongrois. — Le siège de Vienne. — Retraite de Jellachich. — Promenades aux environs d'Agram. 71

CHAPITRE VI

Le dimanche à Agram. — Costumes des paysans et des paysannes. — Les élégantes. — La fête des eaux. — Condition de la femme chez les Slaves du Sud. — Les *Sokoli*. — Plaisirs du dimanche. 91

CHAPITRE VII

M. Quiquerez, ex-peintre particulier de S. A. le prince de Monténégro. — Son séjour et ses aventures dans la Montagne Noire. — La Marovska-Illica. — Une auberge rustique. — Le champ de la foire. — Cuisine tzigane. — Le *kolo*, danse nationale des Yougo-Slaves. . . 99

CHAPITRE VIII

Les chants populaires slaves. — Rencontre d'un vieux « guslar ». — Le voïvode Daïtchim. — Le pacha de Zagorie et la belle Ikonia. — Mirko, le neveu du pendu. — Histoire d'un aveugle assassin. 109

CHAPITRE IX

Départ d'Agram pour l'intérieur. — Un cocher croate. — La pluie et le beau temps. — Arrivée au château de Biskra. — Vue d'intérieur. — L'hospitalité croate. — Le vin de mon hôte. — Terres vierges. — Le jeu et la noblesse. — Réveil. — Le clergé croate. — Dans le jardin du château. — Visite au clan Borovès. — Organisation des clans croates. — La « moba ». — Moissonneurs et moissonneuses. — Usages et coutumes. — Fêtes. — La Suisse croate. — Les bains de Krapina. — Superstitions. — Justice. 117

CHAPITRE X

D'Agram à Zakany. — Premier village magyar. — L'armée hongroise. — Héroïsme des femmes. — Kanizza. — Un enlèvement. — Routes hongroises. — Nagi-Atad. — La *puszta*. — Arrivée chez M. L... — Chant de nourrice. 148

CHAPITRE XI

Histoires de brigands. — Deux ingénieurs slovaques. — Patko. — Bétyars et pauvres compagnons. — Les Pandours. — Sobry. — Mylfait. — Un juif qui passe un mauvais quart d'heure. 168

CHAPITRE XII

Le réveil dans la *puszta*. — Les demeures de la domesticité. — Prolétaires campagnards. — Étendue de la propriété. — Personnel. — Rapport des propriétés. — La moisson. — La foire de Nagy-Atad. — Races et types divers. — Visite au couvent de Nagy-Atad. — A la brasserie. — Scène électorale. — La *czardas*. — Visite à la prison du comitat. — Retour dans la *puszta*. 183

CHAPITRE XIII

Une visite inattendue. — Le paysan hongrois avant l'émancipation. — La corvée. — La dime. — Privilèges du paysan. — Sa situation actuelle. — Ses revenus. — Amour des procès. — Cérémonies de mariage en Hongrie. — Les préliminaires. — Repas de noce. — Condition de la femme. 203

CHAPITRE XIV

Le village de Nagy-Korpad. — L'auberge. — La maison du juge. — La justice en Hongrie. — Chez M. le pasteur. — Comment la réforme s'introduisit aux sons d'un violon. — L'école du village. — Chez les Tziganes. 211

CHAPITRE XV

Intérieur tzigane. — La cuisine bohémienne. — Deux recettes. — Mœurs tziganes. — Population tzigane en Hongrie. — Langue et origine des Bohémiens. — Essais de civilisation. — Professions et métiers des Tziganes. — La traite des Bohémiens en Moldo-Valachie. — Les musiciens tziganes. — La constitution des Bohémiens. — Élection des chefs. — Présence d'esprit d'un Tzigane. — Leur rôle militaire en Hongrie. — Usages et coutumes. — La pipe du Bohémien. — Position sociale des Tziganes au pays des Tziganes. 222

CHAPITRE XVI

Promenade dans la puszta. — Essai de chassé à l'aigle. — Sous bois. — Un chevreuil. — Les oiseaux d'une forêt hongroise. — Le geai bleu. — Moulin et meunier. — Le garde-chasse. — A l'affût. — Coucher du soleil. — Jeux de levrauts au clair de lune. — Deux épisodes de la vie d'un chasseur hongrois. 240

CHAPITRE XVII

De Nagy-Korpad à Keszthely. — Le lac Balaton. — Le comte Festetics. — Le château du prince Esterhazy. — Haydn, maître de chapelle. — La vie de château en Hongrie. — Cuisine et vins. — La noblesse magyare. — Les paysans nobles. 256

CHAPITRE XVIII

« La mer hongroise ». — Traversée de Sio-Fok à Tihany. — Le Trouville hongrois. — La musique. — La société. — Juifs, moines, curés et prélats. — Les toilettes. — La salle de spectacle. — Excursion à Tihany. — La littérature hongroise. — Volcans éteints. — Une course en bateau. 266

CHAPITRE XIX

Un romancier hongrois. — M. Maurice Jokai. — Ses débuts. — Son arrivée à Pest. — La villa Jokai à Füred. — Histoire d'une comtesse qui n'avait pas peur des brigands. 278

CHAPITRE XX

La Chambre haute et la Chambre basse. — Le système électoral en Hongrie. — Ce que coûte une candidature. — Les Hongrois nés orateurs. — Tableau électoral. — Les partis politiques et leur programme. — Comment on voyageait jadis. — Les relais. — De Füred à Veszprim. — Physionomie d'une petite ville magyare. — Entrée dans la forêt de Bakony. 291

CHAPITRE XXI

La population de la forêt de Bakony. — Les *Kanasz*. — Arrivée à Saint-Martin. — Vue de cuisine. — La salle à manger. — Panorama au réveil. — L'abbé de Saint-Martin. — La ville de Raab. 318

CHAPITRE XXII

Le Danube, roi des fleuves. — L'embouchure de la Raab. — Moulins et bateaux. — Histoire du Danube. — Il formait anciennement de grands lacs. — Les Grecs. — Les Romains. — Tibère. — Marc-Aurèle, Septime-Sévère et Dioclétien. — Première apparition des Barbares. — Charlemagne. — Les Magyars. — L'empire slave est brisé. — Saint Étienne. — Les Croisades. — Les Tartares. — Les Turcs et les Français. — Le rôle futur du Danube. 325

CHAPITRE XXIII

L'île de Schüt. — La forteresse de Komorn. — Gran. — La cathédrale. — La Rome magyare. — Le dieu magyar. — Le prince primat de Hongrie. — Le haut et le bas clergé. — Gran vu

en hiver. — Une nuit avec une bande de Tziganes. — Tanières de Bohémiens. — Installation princière des chanoines. — Gran au moyen âge. — Les troubadours. — Marchands bourguignons et négociants français. 333

CHAPITRE XXIV

Le pont d'un bateau à vapeur sur le Danube. — Visegrad. — Ancienne splendeur de ce château. — Jardins, terrasses et tournois. — Mot d'un légat du Pape. — Vacz. — Le soir sur le Danube. — Arrivée à Budapest. 346

CHAPITRE XXV

Paysage matinal. — Bude au lever du jour. — Les Turcs en Hongrie. — Le sultan Soliman. — La défaite de Mohacz. — Fuite de la reine Marie. — Incendie de Bude. — Jean Zapolyai. — Le siège de Bude. — Charles de Lorraine. — Abdi-Pacha. — Les Turcs refoulés hors de la Hongrie. 352

CHAPITRE XXVI

Origine de Bude. — Un bain asiatique. — Ce qu'on voit du haut du Blocksberg. — La plaine de Rakos. — Le château de Bude. — Sa splendeur au temps de Mathias Corvin. — Le général Hentzi et le siège de Bude. — Le tombeau du santon. — Pèlerins turcs. — Le *Calvaire*. — Moulins fortifiés. — Le bain de l'empereur. — L'île Marguerite. — Les Hongroises. . . 363

CHAPITRE XXVII

Le pont de Bude. — Le comte Széchenyi et Deak. — L'Académie nationale. — La place François-Joseph. — Le couronnement du Roi. — La Redoute. — Le mont-de-piété. — Le Musée national. — Antiquités préhistoriques. — La salle du trésor. — M. François Pulszki. — La Chambre des députés. — La Synagogue. — Les juifs en Hongrie. — Physionomie des rues de Pest. — Le juif à la perle. — La reine. — Les bouquetières. — Les fiacres. 377

CHAPITRE XXVIII

La vie à Pest. — Cafés, clubs et journaux. — Les hôtels. — Les théâtres. — Sympathies pour la France. — Pest la nuit. — Un café chantant. — Dans une cave. — Le « palais des chiffonniers ». — Le quartier du crime. — Types de scélérats. — Le marché aux guenilles. — Une réunion électorale. — Un bal sous terre. 396



OSZK

Országos Széchényi Könyvtár





